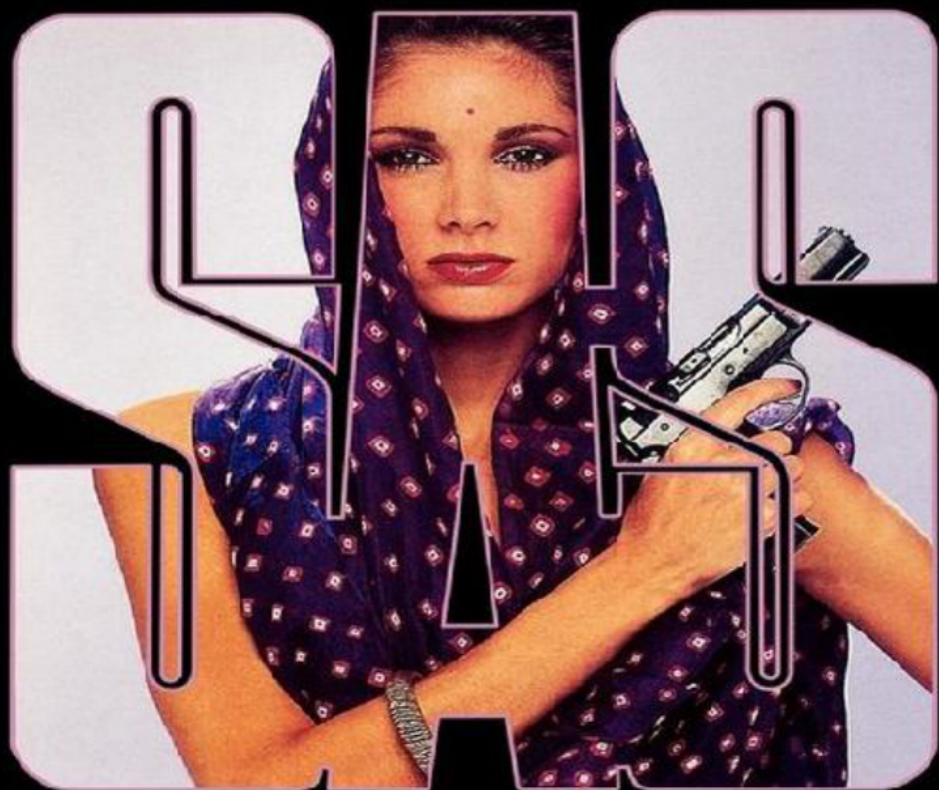


SAS [066] – Objectif Reagan

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



OBJECTIF REAGAN

GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS



66

OBJECTIF REAGAN

ÉDITIONS GÉRARD DE VILLIERS

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© SAS/Vauvenargues, 1998.

© Éditions Gérard de Villiers, 2007.

ISBN 978-2-3605-3372-5

CHAPITRE PREMIER

John Hence traversa le hall désert du *Hilton* et s'immobilisa à l'entrée du *Paddock*, le bar de l'hôtel, après avoir vérifié l'heure à sa montre : neuf heures.

Le pianiste maltais du *Paddock* chantait avec un air langoureux *les Feuilles mortes* en français, d'après une partition anglaise, comblant de joie un groupe bruyant de businessmen italiens qui reprenaient en chœur dans leur langue.

Après huit heures du soir, le *Paddock* était un des rares îlots de vie de Nicosie. Dès la nuit tombée, on aurait dit une ville morte. En 1974, l'armée turque avait débarqué dans le nord de l'île, sous prétexte de protéger ses ressortissants, et occupait depuis quarante pour cent du territoire, retranchée derrière la ligne Attila(1) qui, coupant Nicosie, la capitale, en deux, en faisait un petit Berlin. Les Chypriotes grecs – les Turcs ayant amputé leur zone des plus belles stations touristiques – guettaient maintenant le moindre coup de canon venant de Beyrouth. Dès que les factions beyrouthines s'y étripaient, les Libanais rappliquaient par pleins hydrofoils, avions et bateaux, faisant tomber sur Chypre une pluie de dollars. Hélas ! le calme régnait sur le Liban depuis plusieurs mois et les Chypriotes se désespéraient devant leurs hôtels aux trois quarts vides.

Construit en bordure de la large avenue Makarios, le *Hilton* lui-même était quasiment vide. Seuls quelques hommes d'affaires quittaient Beyrouth pour la journée afin de venir passer leurs télex et rentraient le soir même. Ce qui faisait la fortune des Cyprus Airways et des taxis, l'aéroport de Larnaca se trouvant à soixante kilomètres de Nicosie, mais pas celle des hôtels.

John Hence balaya la pièce du regard, cherchant celui avec qui il avait rendez-vous. Ses cheveux noirs presque rasés tranchaient avec son visage ouvert, son nez retroussé et ses yeux sans cesse en mouvement. Lui non plus ne se trouvait pas à Chypre pour longtemps. Il était arrivé de Tel-Aviv deux heures plus tôt et repartait le lendemain.

Chef de station de la Central Intelligence Agency à Tel-Aviv, il était un des rares spécialistes des réseaux terroristes du Moyen-Orient, grâce à un long séjour à Beyrouth, berceau du terrorisme.

Il s'avança et aperçut, enfin, assis à une table dissimulée en partie par une colonne près du bar, son contact, Mustapha Nidal, un petit homme rondouillard et chauve, avec de gros yeux globuleux, en train de s'empiffrer d'olives comme s'il sortait d'un camp de concentration. Nationalité indéterminée, mais un des meilleurs informateurs de la

Company dans cette partie du monde. Ce qui le forçait à prendre certaines précautions. Lui, arrivait de Beyrouth. Chypre était le point de rendez-vous le plus pratique, les Cyprus Airways desservant Tel-Aviv et Beyrouth...

John Hence traversa le bar pour venir s'asseoir à sa table.

— *Hello, Mustapha ! Nice trip ?*

Mustapha Nidal – personne n'était d'ailleurs certain que ce soit son véritable nom – répondit avec un sourire huileux :

— Un peu de retard. L'aéroport de Beyrouth était fermé. Des pirates de l'air chi'ites qui voulaient s'y poser à tout prix. Ils s'étaient emparés d'un « 727 » libyen à Athènes.

Un sourire tordit la bouche de l'Américain.

— C'est bien leur tour. Comment ça s'est terminé ?

Mustapha Nidal eut un geste évasif qui lui permit de piquer une olive de plus.

— Les milices chi'ites ont pris le contrôle de l'aéroport. Oh ! tout a fini par s'arranger. Les « hi-jackers » se sont posés et ont même changé d'équipage sous la protection de leurs gars ! Puis ils sont repartis tourner en rond au-dessus de la Méditerranée... Seulement, cela m'a privé de déjeuner...

— *Tough luck !*(2), compatit John Hence en bâillant. Il se tourna vers l'entrée du bar.

Un jeune homme brun aux cheveux frisés apparut à l'entrée du *Paddock*. Il s'arrêta, cherchant apparemment quelqu'un. Son regard rencontra celui de John Hence, il fit un signe de tête imperceptible et s'installa à une table près de la porte. L'homologue de John Hence à Chypre avait absolument tenu à lui donner un « baby-sitter » durant son court séjour à Nicosie. Précaution superflue. Chypre, plaque tournante utilisée par tous les terroristes du Moyen-Orient, jouissait paradoxalement d'un calme enviable. Ce n'était pas à Nicosie que de petits farceurs se seraient amusés à abandonner une voiture bourrée d'explosifs dans une rue animée. Israéliens, Libanais, Palestiniens, Syriens, Irakiens, services de l'Ouest, Libyens et services de l'Est cohabitaient pacifiquement, à part quelques incidents insignifiants.

Un responsable du F.P.L.P.(3) avait bien été abattu à Limassol par une fine gâchette du Mossad et un commando égyptien avait déclenché un massacre à l'aéroport de Larnaca en février 1978, faisant quinze morts, essayant de délivrer onze otages égyptiens enlevés au *Hilton* par deux Palestiniens qui voulaient les emmener avec eux. À part ces épisodes mineurs vite oubliés, le calme régnait dans l'île coupée en deux. Les cris et les chants des clients italiens du *Paddock* choquaient presque dans cette ambiance feutrée de ville morte.

— Vous voulez qu'on reste ici ? cria Hence pour couvrir les hurlements des Italiens.

Enfin, le pianiste plaqua un dernier accord et se leva. C'était la pause.

Rassuré, John Hence commanda un J and B.

— Pourquoi êtes-vous passé par Beyrouth ? demanda-t-il.

Mustapha Nidal eut un sourire rusé.

— J'avais à faire à Beyrouth. Un chargement de magnétoscopes Akai en panne sur le port depuis deux mois. À Tripoli, mes clients vont me flinguer si je ne les livre pas. C'est la seule distraction là-bas. Et puis, nous sommes très surveillés en Libye. C'était plus prudent de faire un détour.

— Je sais, approuva John Hence, soucieux. Faites attention.

— Je fais attention, soupira Mustapha.

Ils se turent, le garçon étant près d'eux. Même l'arabe n'était pas sûr.

De nombreux Chypriotes le parlaient. L'île, bien que de tradition grecque et chrétienne, était plutôt tournée vers les pays arabes. Le grand frère de prédilection étant la Syrie et les socialistes chypriotes très liés aux Libyens. Les amitiés musulmanes n'avaient pas empêché le débarquement turc de 1974 et l'occupation du nord de l'île. Les Turcs étaient les plus forts et n'étaient pas prêts de quitter l'île. Ce qui posait un affreux dilemme aux Américains, la Turquie et la Grèce étant toutes deux membres de l'O.T.A.N...

— Alors, vous avez du nouveau sur Armageddon ? demanda John Hence, dès que le garçon se fut éloigné.

Armageddon était le nom de code donné par la C.I.A. à un plan terroriste dont la Company avait eu vent depuis plusieurs semaines. Grâce à des interceptions radio et à certains tuyaux, le gouvernement américain avait acquis la conviction qu'un groupe terroriste préparait l'assassinat du Président des États-Unis, Ronald Reagan et que cette action devait se produire avant la fin de l'année. Toutes les informations et les bribes d'enquête avaient été réunies en un rapport de quarante pages destiné à la National Security Agency qui avait aussitôt donné l'ordre à la C.I.A. d'aller au fond des choses. Aucun résultat tangible n'apparaissant encore, la tension montait à Washington. Aussi, John Hence, spécialiste de ce genre de complots, voyageait beaucoup depuis quelque temps.

L'exemple du pape et d'Anouar el-Sadate faisait prendre de telles menaces au sérieux... Seulement, pour que le gouvernement américain puisse envisager des contre-mesures, il fallait infiltrer le complot.

— J'ai du nouveau, annonça Mustapha Nidal, après avoir craché le noyau d'une olive.

— Vous savez d'où cela vient ?

Nidal plissa lentement ses gros yeux de batracien.

— Oui.

L'Américain se pencha au-dessus de la table basse.

— Qui est derrière ?

— Le bureau des Relations extérieures.

John Hence fixa intensément son interlocuteur.

— C'est certain ? Vous réalisez l'importance de ce que vous dites ?

Mustapha Nidal eut un sourire malin et triomphant.

— Attendez ! J'ai une information encore plus précise. Qui va vous faire bondir.

— Laquelle ?

Le pianiste recommença brusquement à jouer, troublant leur conversation. Mustapha Nidal qui savait que plus une information est attendue, plus elle vaut cher, fit signe au garçon de renouveler les consommations. Le bar s'était rempli et presque toutes les tables étaient occupées. Contenant son impatience, John Hence alluma une cigarette.

Les Italiens s'étaient remis à claquer dans leurs mains. Le barman déposa le J and B et l'ouzo. Mustapha Nidal en profita pour achever la soucoupe d'olives et en commander de nouvelles, savourant son effet. John Hence méditait. Son instinct lui disait que l'informateur avait quelque chose à vendre qui en valait la peine. D'ailleurs, il n'aurait pas pris le risque et le temps de venir le voir pour un tuyau ordinaire. Avec un air mystérieux, Nidal se pencha vers lui.

— Quand je vous aurai raconté tout ce que je sais, vous ne regretterez pas d'être venu !

— Vous non plus, ne put s'empêcher de répliquer l'Américain.

Mustapha Nidal ne marchait qu'à un seul carburant : le dollar. Importateur établi à Tripoli, il avait un doigt partout et son apolitisme de surface l'aidait à gagner beaucoup de sympathies.

— Comment avez-vous obtenu cette information ? demanda Hence, intrigué.

Mustapha Nidal leva ses gros yeux vers le plafond.

— Oh ! il y a des tas de produits interdits en Libye. Il suffit de pouvoir les procurer à ceux qui en manquent. Des revues pornos, du whisky, du cognac, des femmes et tant d'autres choses. Ils ont beaucoup d'argent. Seulement, Kadhafi est fou. Vous savez ce qu'il a fait une fois à un de ses officiers ?

— Non.

— Il avait mal interprété un ordre. Kadhafi l'a forcé à se raser le crâne entièrement ! L'autre a mis six mois à retrouver figure humaine.

— Quand est-ce qu'on en débarrassera le monde ! soupira John Hence.

Nidal eut un rire joyeux.

— Parlez-en aux chi'ites libanais. Kadhafi a estourbi leur imam et ils veulent en découdre avec lui. S'ils le piquent, ils l'enduisent de miel

et ils le laissent sécher au soleil dans le désert...

— Parlez-moi d'Armageddon, fit soudain John Hence, peu soucieux d'entamer une discussion interminable, à l'orientale.

Mustapha Nidal goba une olive et soupira :

— J'ai pris d'énormes risques ! Vous savez... C'est un projet totalement secret.

— Je me doute bien que vous ne l'avez pas lu dans les journaux, coupa John Hence, agacé. Nous discuterons de votre prime plus tard.

— Bien sûr, bien sûr, fit Nidal, grand seigneur.

Il savait que pour ce genre d'informations, la Company ne négotait pas. En plus, il n'y avait pas que l'argent. Certains de ses amis phalangistes avaient frété un bateau plein de haschisch qui attendait à Jounieh d'appareiller pour l'Europe. Il lui fallait quelques protections pour qu'il ne se fasse pas bêtement arraisonner en pleine Méditerranée.

Les phalangistes chrétiens libanais, pris à la gorge par les Syriens, avaient multiplié la culture du haschisch par cinquante, dans leur enclave, afin de se procurer des devises pour acheter des armes. Ce qui expliquait la férocité de certains combats dans des zones apparemment dépourvues de tout intérêt stratégique.

Une hôtesse en robe longue s'approcha de la table en souriant :

— Désirez-vous des spaghettis ?

L'œil de Mustapha Nidal s'humidifia.

— Bien sûr, miss.

L'hôtesse faisait cuire les spaghettis sur un petit fourneau, près du piano. Elle s'éloigna et revint avec deux assiettes fumantes, puis aida les deux hommes à les assaisonner. John Hence n'avait pas faim, mais il devait se plier à la gloutonnerie de son informateur. Celui-ci était déjà en train d'enrouler les spaghettis autour de sa fourchette. John Hence vit soudain sa main s'immobiliser à mi-chemin entre l'assiette et sa bouche ouverte. Le connaissant, il fallait une raison impérieuse pour lui couper l'appétit. Il tourna la tête, suivant le regard de Mustapha Nidal. Et il comprit.

Une femme venait de faire son entrée dans le bar. Tout simplement éblouissante.

Grande, blonde, les cheveux relevés en chignon, avec de hautes pommettes de Slave, d'immenses yeux étirés, une bouche qui paraissait peinte tant elle était parfaite... Un strict tailleur noir moulait cette créature de rêve, égayé par d'énormes revers dorés, déformé suggestivement à l'endroit de la poitrine. Arrêtée à l'entrée du Paddock, elle examinait la salle. Mustapha Nidal reposa sa fourchette et demanda d'une voix un peu nostalgique :

— C'est avec vous qu'elle a rendez-vous ?

John Hence secoua la tête en souriant.

— Hélas, non.

Il n'arrivait pas à détacher les yeux de cette superbe inconnue. Celle-ci, d'un pas lent, se dirigea vers le bar. Le silence se fit, troublé seulement par le pianiste. Les Italiens avaient cessé leurs claquements de mains et l'observaient médusés, ahuris d'admiration. Le barman lui-même avait interrompu son sacerdoce. L'inconnue avançait, très droite, le regard fixé devant elle, un lointain sourire aux lèvres.

Elle longea le bar, tournant à gauche et John Hence put la détailler. Le tailleur ajusté soulignait des reins cambrés. Le fuselé des longues jambes était mis en valeur par des bas noirs à couture.

— Si elle s'assoit, murmura Mustapha Nidal, il va y avoir une émeute.

L'inconnue ne s'installa nulle part. Elle acheva lentement le tour du bar, du même pas lent, passa devant le piano et repartit comme elle était venue ! La jupe fendue dans le dos révélait ses jambes très haut à chaque pas. Seule, une traînée de parfum demeura comme signe tangible de son passage. Les Italiens explosèrent en appréciations bruyantes et commandèrent séance tenante un magnum de Moët et Chandon pour célébrer l'événement !

La vie reprenait dans le bar. Mustapha Nidal soupira.

— Je me demande d'où elle sort ! Ce n'est ni une Libanaise ni une Arabe ni une Grecque.

— Une Grecque teinte, peut-être, avança John Hence.

— Cela m'étonnerait. Elle avait les yeux clairs. Presque gris.

Tous les mâles présents devaient se poser la même question. Avec une interrogation subsidiaire. Qui serait cette nuit dans le lit de la belle inconnue ?

Hélas ! elle avait disparu. Impossible de deviner ce qu'elle était venue foire au *Paddock*. Peut-être simplement s'amuser à faire naître de mauvaises pensées dans la tête de ceux qui l'avaient admirée... Apparition hautement insolite dans cette petite île où les surprises étaient rares. À part quelques tavernes où on s'abreuvait de vin rouge local jusqu'à une heure avancée de la nuit, en maudissant les Turcs et leurs atrocités, il n'y avait rien. John Hence chassa de son esprit les bas noirs.

— OK ! Mustapha, dit-il, quelle est votre information ?

Mustapha Nidal essuya avec soin sa bouche grasseuse de l'huile des spaghettis. Comme pour la purifier avant de distiller la bonne parole. Près de l'entrée, le « baby-sitter » de John Hence fit signe à l'hôtesse de lui apporter aussi des spaghettis. Encore ébloui par la troublante apparition. Il fallait être la reine des salopes pour venir ainsi provoquer les gens gratuitement.

— Le nom que je vais vous donner, vous le connaissez, annonça Mustapha Nidal avec un sourire huileux.

— Je le connais ?

John Hence était troublé. Les informations de son vis-à-vis risquaient, si elles étaient vérifiées, de déjouer une tragédie. Il regarda soudain la peau bistre du commerçant avec une espèce de tendresse. Nidal avait quand même pris de sacrés risques pour le rejoindre à Chypre. Les Libyens, conseillés par les Allemands de l'Est et les Soviétiques se méfiaient de tout. D'ailleurs, personne n'était encore arrivé à abattre le colonel Kadhafi. Ce n'étaient pourtant pas les amateurs qui manquaient...

— Cessez de jouer, fit Hence. Qui est derrière ?

— Corcoran !

L'Américain le fixa avec incrédulité.

— Corcoran ! répéta-t-il. *Motherfucker* !⁽⁴⁾ Vous êtes sûr ?

Mustapha Nidal ne répondit pas.

Ses traits venaient de se figer. Ses yeux fixaient un point derrière John Hence, avec une expression inquiète. Il tourna la tête avec peine vers l'Américain, comme s'il avait un torticolis.

— *Chouf*-⁽⁵⁾, murmura-t-il en arabe.

John Hence se retourna vers la porte, aperçut son « baby-sitter » en discussion serrée avec ses spaghettis. Deux nouveaux venus venaient de passer devant lui, s'avançant tranquillement vers le bar. Tous deux de type oriental. Un très jeune, les cheveux courts avec une petite moustache, l'autre plus massif, grosse moustache tombante, avec une cravate à fleurs. John Hence se retourna et se pencha vers Mustapha Nidal.

— Vous les connaissez ?

Au lieu de répondre, Mustapha Nidal se leva brusquement. Une détonation claqua derrière l'Américain, l'assourdissant. Une tache rouge apparut sur le front de Mustapha Nidal, comme un troisième œil. Sa tête, rejetée en arrière, frappa le bar, puis il retomba en avant, sans un cri. Trois autres détonations claquèrent en rafale, tandis que John Hence venait juste de s'arracher à son fauteuil, en plein cauchemar. Du coin de l'œil, il vit le gros moustachu visant posément Mustapha Nidal effondré dans son assiette de spaghetti avec un pistolet automatique. Les Italiens ne s'étaient encore aperçus de rien, tant ils étaient bruyants. Seul, le barman, fou de terreur, venait de disparaître derrière son bar.

John Hence découvrit alors le second inconnu. Son estomac se noua. Tranquillement, bien campé sur ses jambes écartées, le jeune tueur le visait avec un gros pistolet automatique. Il chercha dans sa mémoire le nom du « baby-sitter », ne le trouva pas, hurla :

— *Help* !

Le « baby-sitter » s'était levé en catastrophe, fouillant sous sa veste, dépassé, traumatisé, pas assez entraîné. En dix secondes, le monde

venait de basculer.

La première balle frappa John Hencé en pleine poitrine, lui sectionnant l'aorte. Il ressentit une grande chaleur, un vertige, une douleur poignante et eut littéralement l'impression que son cerveau se vidait. La main tendue pour saisir l'arme du tueur retomba, et ses jambes se dérochèrent sous lui. Les détonations des deux pistolets vidant leurs chargeurs lui parvinrent dans un silence cotonneux. Toute la scène avait duré moins d'une minute. Le pianiste, debout derrière son piano, s'était figé, les clients horrifiés se recroquevillaient sur leurs sièges et l'hôtesse, blanche comme une morte, n'arrivait pas à donner l'ordre à ses jambes de fuir.

Mustapha Nidal et John Hencé gisaient, écroulés sur leurs sièges. Le jeune tueur cria quelque chose au plus gros qui se retourna. Le « baby-sitter » fonçait vers eux, un petit « 38 » au poing. Ne tirant pas encore, pour ne pas risquer de blesser quelqu'un. Aussitôt, le plus jeune des tueurs appuya sur la détente de son arme. Le premier projectile atteignit le jeune Américain près du cœur. Il s'arrêta et riposta enfin.

Juste au moment où un second projectile lui traversait le cou. Sa balle, au lieu de frapper le jeune tueur moustachu en pleine tête, le toucha au poignet. Il poussa un cri et lâcha son pistolet. Son complice ne perdit pas de temps. À son tour, il tira deux coups de feu sur le jeune Américain, l'atteignant cette fois en pleine tête. Puis il se retourna et, à bout touchant, lâcha encore une balle dans la tête de ses deux premières victimes. Le jeune tueur tenait son poignet blessé avec une grimace de douleur. Au moment où il se baissait pour récupérer son pistolet l'autre le poussa, et ils enjambèrent le corps du « baby-sitter » allongé sur la moquette, puis sortirent en courant du *Paddock*, frôlant l'hôtesse tétanisée de terreur. Il se passa plusieurs secondes avant que quelqu'un ne réagisse. Le barman se releva lentement et un des clients se précipita enfin dans le hall, se heurtant au concierge alerté par les coups de feu, bredouillant :

— *Astinomia ! Astinomia !* (6)

Dans le bar, les clients émergeant de leur cauchemar, s'affairaient autour des trois corps avec l'aide de l'hôtesse, qui pleurait à chaudes larmes. Il n'y avait plus rien à faire. Chacun avait reçu au moins deux blessures mortelles et ils étaient aussi morts qu'on peut l'être. Sur le visage de Mustapha Nidal, la sauce des spaghettis formait avec le sang un emplâtre particulièrement hideux. L'hôtesse, dépassée, piqua une crise de nerfs avec des hurlements sauvages. Le pianiste, blême, contemplait les cadavres, les mains tremblantes. Un des Italiens demanda timidement :

— Ils sont partis ?

Les employés de l'hôtel accouraient. L'un d'eux avait vu les deux

hommes s'enfuir à l'extérieur... Dix minutes plus tard, une Rover de la police stoppa devant le *Hilton*, dégorgeant des policiers ahuris par un tel massacre. D'autres suivirent, puis deux ambulances. On refoula dans le hall les clients du *Paddock* pour les interroger.

Le « police superintendent »⁽⁷⁾ fit fouiller l'hôtel cerné par ses hommes. Ordonnant aux occupants des chambres de les ouvrir une à une.

Bien entendu, on ne trouva rien.

Un peu plus tard, un des policiers ramena du bar, en le tenant par le canon, un Browning Herstall 9 mm à treize coups. L'arme abandonnée par le tueur dans sa fuite. Seul indice matériel, avec les douilles. Les policiers étaient certains qu'ils ne trouveraient rien dans le *Hilton*. En fouillant les morts, on découvrit les cartes diplomatiques des deux Américains. Une voiture de police partit réveiller l'ambassadeur des États-Unis.

* *

*

La Daimler noire du ministre de l'Intérieur chypriote s'immobilisa doucement sur le parking de l'ambassade américaine, située dans Dositheos Street, petite rue en pente donnant sur Makarios Avenue. De hautes grilles et des caméras de télévision la protégeaient contre un éventuel attentat. Le ministre fut immédiatement conduit dans le bureau de l'ambassadeur, au troisième étage du bâtiment blanc. Le diplomate se trouvait en compagnie de deux hommes qu'il présenta comme des conseillers politiques. L'un était en réalité le chef de station de la C.I.A. à Chypre et, l'autre, un haut fonctionnaire de la même agence fédérale, venu de Washington suivre l'enquête sur le meurtre de John Hence. Les quatre hommes prirent place autour d'une table basse.

— Alors, monsieur le Ministre, demanda l'ambassadeur, vos recherches ont-elles abouti ?

Le Chypriote tira avec componction de son porte-documents un mince dossier rouge et le posa sur ses genoux.

— J'ai ici toutes les conclusions de l'enquête, annonça-t-il. Je vous en laisserai un double. Hélas ! cela ne mène pas à grand-chose.

L'ambassadeur, qui ne se faisait guère d'illusions, ne broncha pas.

— Vous n'avez retrouvé aucune trace des tueurs ?

— Aucune. Malgré une surveillance stricte de l'aéroport de Larnaca et des ports de Limassol et de Paphos.

— Donc, ils sont encore à Chypre ?

Le ministre eut une mimique dubitative.

— Pas nécessairement. Ils ont pu quitter le territoire national clandestinement. Par mer ou par terre...

— Que voulez-vous dire ?

Le Chypriote esquissa un sourire contraint.

— D'après les témoignages, il n'est pas impossible que ces tueurs soient de nationalité turque. Donc, ils pourraient avoir passé clandestinement la ligne Attila, après leur forfait. Ce n'est pas très difficile...

L'ambassadeur des États-Unis qui ne voyait pas plus de différence entre un Grec, un Turc ou un Arabe qu'entre des olives noires dans un bocal, se dit, qu'en bon Chypriote grec, le ministre essayait de faire porter le chapeau à l'ennemi héréditaire...

— Savez-vous au moins comment ils sont parvenus ici ? demanda-t-il.

Nouvelle mimique découragée.

— Non. Mais nos recherches ne sont pas terminées. Ils étaient peut-être ici depuis longtemps...

L'ambassadeur avait quelques raisons de croire que les deux tueurs n'étaient pas depuis longtemps à Chypre. Leur action ponctuelle avait eu pour but de liquider John Hence et son informateur. Or, le rendez-vous entre les deux hommes avait été pris seulement quelques jours plus tôt.

— Rien sur le véhicule avec lequel ils ont fui ?

— Rien... Ce n'était pas un taxi. Nous avons vérifié.

Donc, ils avaient disposé d'une logistique sur place... Il y avait à Chypre assez d'ambassades de pays impliqués dans le terrorisme pour imaginer une aide discrète et efficace. L'ambassadeur n'insista pas. Les Chypriotes se heurtaient à un crime dont l'origine ne se trouvait sûrement pas sur l'île. Le ministre lui tendit le double du dossier. Il le prit et demanda aussitôt :

— Et cette femme blonde qui est venue peu de temps avant l'attentat ?

Le sourire désolé du ministre réapparut.

— Rien non plus. Aucune trace, comme si elle n'avait jamais existé. Nous avons interrogé tous les hôtels. À commencer par le *Hilton*. Les restaurants, les taxis... D'ailleurs, rien ne prouve que son passage soit lié à l'incident qui a suivi.

Un ange passa, baissant les yeux pudiquement : un « incident » qui avait fait trois morts... Dont deux membres de la C.I.A... Le ministre profita du silence pour placer son couplet expiatoire.

— Les assassins connaissaient leurs victimes. C'est un attentat très bien préparé. Donc, les services auxquels appartenait M. John Hence devraient avoir une idée des responsables possibles. Il n'y a pas de Chypriotes mêlés à cette histoire.

— En admettant que vous ayez raison, concéda l'ambassadeur, que les tueurs aient fui en zone turque, il aurait fallu des complicités dans

l'armée turque. Je ne les vois pas aidant des gauchistes.

— Il n'y a pas que des terroristes de gauche en Turquie, corrigea le ministre de l'Intérieur. L'extrême droite est puissante aussi. Nous avons eu des informations récemment, selon lesquelles un camp d'entraînement de terroristes d'extrême droite existerait dans le nord de l'île, près de Rizokarpaso, protégé par les services spéciaux turcs.

— Pourquoi ?

— Afin de les utiliser contre les Arméniens de l'ASALA(8), liés aux extrémistes palestiniens, précisa suavement le ministre. Or, ceux-ci ont certains liens avec des Chypriotes grecs. Ce qui expliquerait que des commandos extrémistes de droite turcs puissent venir opérer dans notre zone...

— Il est difficile d'être aussi affirmatif, corrigea l'ambassadeur des États-Unis à qui le chef de station avait fait la leçon. Tous les groupes extrémistes palestiniens ont toujours disposé ici de structures d'accueil. Organisées en partie par des citoyens chypriotes...

— Cela a beaucoup diminué, affirma le ministre. Elles sont en sommeil. Et rien ne nous permet de dire qu'il s'agit d'une action d'un groupe palestinien. D'ailleurs, elle n'a pas été revendiquée.

Ravi de sa démonstration, le Chypriote avala une gorgée de thé. Puis, devant la mine abattue du diplomate américain, décida de le laisser sur une bonne impression.

— Vous trouverez dans ce dossier une information intéressante, dit-il. Cela concerne l'arme utilisée par un des tueurs. Un Browning Herstall fabriqué en Belgique. Grâce à Interpol, nous avons en partie retrouvé sa « filiation ». Il a été importé en Suisse au nom d'un armurier de Lausanne. Nous avons demandé à la police suisse de nous communiquer le nom de l'acheteur, mais ils n'ont pas encore répondu... Il vous sera facile de continuer cette enquête.

— Je vous remercie, fit un peu sèchement l'ambassadeur des États-Unis. Communiquez-moi toute nouvelle information...

Il raccompagna son visiteur et revint dans son bureau. Les deux agents de la C.I.A. épluchaient déjà le dossier. Le diplomate reprit sa place, alluma une cigarette et lâcha :

— Maintenant que nous sommes seuls, il faut bien reconnaître que ce Chypriote a raison. C'est chez nous qu'il faut chercher. Bob, vous avez bien une idée ?

Robert Harriman, chef de station à Chypre, secoua la tête.

— Monsieur l'Ambassadeur, je ne trahirai aucun secret en vous disant que nous n'en savons guère plus. John Hence avait rendez-vous avec un de ses meilleurs contacts. Au sujet d'une information classée « extrêmement sensitive ». Personne n'a entendu leur conversation. Ils ont emporté leur secret dans la tombe. La seule piste que nous avons donc est celle de ce pistolet.

— Espérons qu'elle mènera quelque part, soupira le diplomate.

Il avait l'impression que le chef de station de la C.I.A. ne lui disait pas tout ce qu'il savait et n'osait pas en demander plus au sujet de l'information *extremely sensitive* qu'il avait mentionnée. Ce classement la plaçait au niveau des priorités nationales.

Quel rôle pouvaient jouer John Hence et son informateur dans une histoire aussi importante ?

CHAPITRE II

Malko regarda à travers la baie panoramique de sa Suite la houle grise du lac Léman. Il faisait un temps à ne pas mettre un banquier dehors et Genève paraissait encore plus sinistre que d'habitude. Le *Noga Hilton*, avec ses murs couverts de laques synthétiques aux couleurs violentes et ses gadgets, avait visiblement été conçu pour des Arabes. D'ailleurs, il en traînait des dizaines dans le hall, écumant les bijouteries de la galerie marchande ou savourant le spectacle des putes, jambes haut croisées dans les fauteuils du hall, attendant de faire le bonheur passager d'un émir.

Il avait quitté le froid et la neige en Autriche pour retrouver ce temps pourri. Laissant Alexandra, sa fantasque fiancée, rejoindre à Lech le chalet d'un ami où il espérait qu'elle bronzerait sagement.

Une nouvelle fois, la C.I.A. l'avait réclamé de toute urgence.

L'aéroport de Genève étant fermé lors de son départ de Vienne, il était passé par Paris, ce qui lui avait donné l'occasion de découvrir la nouvelle aérogare 2 de l'aéroport Charles de Gaulle à Roissy. L'aérogare-express et linéaire d'Air France, qui donnait un sérieux coup de vieux à Roissy 1. Il avait récupéré ses bagages en sept minutes exactement. Finies les crises de nerfs et les rendez-vous manqués. Onze vols quotidiens, de la compagnie française, reliaient Genève à la nouvelle aérogare avec une ponctualité qui avait forcé un quotidien suisse à reconnaître tristement qu'Air France avait battu les inventeurs du coucou sur leur terrain. Encore un mythe qui s'écroulait.

Reposé par le charme discret de la classe « affaires » Malko était arrivé frais et dispos au *Hilton* où les gens de la Company devaient le retrouver.

Il introduisit une cassette dans le magnétoscope Akai branché sur la télévision et commença à regarder *le Crime de l'Orient-Express*. Le générique était à peine passé que l'on frappa à la porte. Il connaissait l'un des deux hommes qui entrèrent : Harry Soames, directeur adjoint du Renseignement à Langley, grand et distingué, les cheveux gris, très européen d'allure. L'autre était plus effacé, mince, brun, un peu chauve. Soames le présenta comme étant le chef de station de Berne, Max Barney. Ils s'installèrent autour de la table ronde en marbre. Harry Soames se tourna vers Barney :

— Vous avez fait vérifier cette suite ?

— Yes, Sir, confirma Max Barney.

Deux « plombiers » étaient venus la veille au soir s'assurer qu'aucun mouchard électronique n'avait été placé dans la Suite par un « malveillant » quelconque.

— Vous avez des nouvelles de David Wise ? demanda Malko.

David Wise, chef des opérations de la division clandestine de la C.I.A., souffrait depuis plusieurs mois d'un cancer. C'était un des plus vieux amis de Malko, un homme avec qui il avait partagé bien des secrets et des aventures. Dont la complicité en béton l'avait souvent réchauffé dans ce glacial monde parallèle.

Harry Soames se rembrunit.

— Oui, ce n'est pas brillant, il ne vient même plus au bureau. Il a été hospitalisé à Bethesda(9)...

— Mais je l'ignorais ! s'exclama Malko.

— Tout le monde l'ignore, expliqua tristement Soames. David sait qu'il n'y a plus rien à faire. Il est très calme, il ne veut déranger personne.

— Il est perdu ?

— Oui. À mon avis, il ne terminera pas l'année.

On était le 2 décembre. Malko sentit sa gorge se nouer. Avec David Wise disparaîtrait tout un pan de sa vie. Il se força pour demander d'une voix calme :

— Que me vaut cette visite au pays des Mille et Une Banques ?

Harry Soames fit un sourire faussement enjoué.

— Quelque chose qui va vous plaire... Il s'agit d'entrer en contact avec une très jolie femme...

— Pour la tuer ?

— Allons, ne faites pas de mauvais esprit ! Pour lui demander une information... Vous avez entendu parler de ce qui s'est passé à Chypre ?

— L'attentat contre le chef de station de Tel-Aviv ? Oui. Ce sont les Palestiniens ?

— Nous l'ignorons. John Hence s'occupait d'une affaire à laquelle son rendez-vous avait trait. Code Armageddon.

— De quoi s'agit-il ?

— D'un plan pour assassiner le président Reagan. Nous n'avons pu avoir aucune autre précision. L'informateur de John Hence avait promis de lui révéler qui était derrière. Ses renseignements devaient être bons, sinon on ne les aurait pas abattus tous les deux... Ce qui semble confirmer le fait que l'opération soit imminente.

— Vous n'êtes pas protégés contre ce genre d'incident ? demanda Malko.

— Mal, avoua platement Harry Soames. Nous avons pris des précautions nouvelles. Air Force One est équipé d'un système électronique de brouillage pour détourner les missiles. Lorsque le Président doit se déplacer, le convoi comporte deux limousines exactement semblables portant toutes deux son fanion. Sa garde a été renforcée. Mais tout cela ne résisterait pas à un commando suicide. Il

faut donc tuer le projet Armageddon dans l'œuf. Pour cela, savoir qui l'a conçu.

— D'où venait l'informateur de John Hence ?

— De Tripoli, via Beyrouth. Ce qui ne veut rien dire. Cela peut être des Libyens, des Palestiniens, des Iraniens, des Sud-Américains, ou n'importe qui.

— Et pourquoi Genève ? demanda Malko.

Max Barney prit la parole.

— Le seul indice trouvé par la police chypriote, c'est un pistolet automatique. Un Browning Herstall 9 mm. Nous l'avons retracé, jusqu'à un armurier de Lausanne. Qui l'a vendu à une riche cliente, il y a trois mois, une collectionneuse d'armes. Qui n'a aucune activité politique... Nous avons fait un criblage poussé sur elle.

— Pourquoi ne lui avez-vous pas demandé à qui elle l'avait revendu ? interrogea Malko.

— Vous ne connaissez pas le monde des collectionneurs fortunés, interrompit Harry Soames. Cette jeune femme – divorcée – est extrêmement riche et la police de Lausanne préférerait se faire harakiri au couteau suisse plutôt que d'aller lui poser des questions. En plus, elle ne répondrait probablement pas. Elle a dû échanger cette arme contre une autre, non autorisée... Ou non déclarée. Si on l'interroge et qu'elle raconte un mensonge, c'est fini. Or, c'est la seule piste dont nous disposons pour retrouver les tueurs. En plus, on ne peut pas totalement éliminer la possibilité qu'elle soit leur complice... Il y a tellement de dingues, maintenant. Donc, il faut la prendre par la bande. Nous avons fait appel à vous pour un petit « montage » car il s'agit d'une affaire *extremely sensitive* qu'on ne peut pas confier à un troisième couteau. Nous ignorons sur quoi nous allons déboucher. Regardez, ce ne sera pas votre mission la plus désagréable...

Il fit glisser une photo sur la table.

Prise dans une soirée mondaine. Centrée sur une jeune femme très brune, avec de grands yeux bleus, un nez aigu et une bouche comme un fruit. Les épaules nues, le corps moulé de lamé violet. Un énorme diamant en poire scintillait à sa main gauche. Le sourire éblouissant avait quelque chose de carnassier...

— Mrs. Ira Cornfeld a divorcé d'un magnat des super-marchés qui lui a abandonné la moitié de sa fortune, précisa suavement Harry Soames. Depuis, elle se contente de quelques gigolos italiens qu'elle paie au S.M.I.C. C'est une dure. Elle semble n'avoir dans la vie qu'une seule passion : les armes. Plus les hommes bien doués par la nature. Probablement par amalgame...

Le criblage n'avait pas dû être triste.

— Comment vais-je joindre cette charmante créature ? demanda Malko. En lui offrant un char d'assaut ?

— En lui offrant ce que vous voulez, fit Harry Soames. Le mieux est de feindre de partager sa passion. Vous vous y connaissez assez en armes pour que ce soit crédible. Nous pouvons vous fournir ce qu'il faut pour l'appâter. Tenez, lisez ce dossier, tandis que Mr. Barney donne un coup de fil.

Malko prit les quelques feuillets relatant l'affaire de Chypre et les parcourut, tandis que le chef de station passait dans la chambre.

Harry Soames observait la pluie tombant sur le lac.

— Malgré les portraits-robots que vous avez fait établir, demanda Malko, on n'a aucune identité des tueurs ?

— Aucune, fit l'Américain. Nous les avons confrontés aux plus connus des gunmen palestiniens. Ça ne colle pas.

— Et cette femme blonde, apparue avant l'attentat ? Ce ne serait pas Ira Cornfeld ? Avec une perruque.

— Non, nous avons vérifié. Là non plus, on n'a aucune hypothèse, rien à se mettre sous la dent. On dirait qu'elle a surgi du néant et qu'elle y est retournée. Nous sommes cependant persuadés qu'elle avait partie liée avec les meurtriers. Ceux-ci devaient penser que John Hence avait une protection rapprochée plus étoffée qui se serait méfiée d'un « observateur ». Envoyer une fille superbe pour vérifier les lieux était génial. Cela prouve que nous avons affaire à des « bons ». Nous ignorons même comment cette femme est entrée et sortie de Chypre...

Max Barney réapparut, ravi.

— Vous allez faire connaissance de la belle Ira ce soir même, annonça-t-il.

— Comment ?

Malko était agréablement surpris par cette efficacité.

— Nous avons un H.C.(10) à Genève qui la connaît bien. Il est très mondain et a organisé une soirée au *Griffin* où il vous a invité. Sous votre véritable nom. Il viendra vous chercher ce soir à huit heures trente. Il s'appelle Nicolas Halpern. Le reste vous appartient... Vous avez le numéro de l'arme dans le dossier. Je suis aussi à l'hôtel. Chambre 346. Appelez-moi demain matin.

* *

*

Les murs de laque noire du *Griffin*, la plus élégante discothèque de Genève, reflétaient la lueur douce des chandelles, mettant en valeur le maquillage des femmes. Il y avait une place vide en face de Malko : celle d'Ira Cornfeld. La seule à être en retard. L'honorable correspondant avait été ponctuel. Charmant petit homme rondouillard, avec de grands yeux bleus faussement naïfs, à la nationalité indéterminée, mais au passeport incontestablement suisse.

Les autres convives étaient iraniens, français, suisses. Toutes les femmes étaient appétissantes, sinon jolies, ruisselantes de bijoux comme des vitrines, et les hommes avaient des cravates sombres, le cœur à droite et l'assurance que donne la fortune.

Nicolas Halpern se leva d'un coup et tous les hommes en firent autant. Malko se retourna.

Il n'eut aucun mal à identifier la femme de la photo. Ira Cornfeld était moulée dans un fourreau en lamé argent qui semblait avoir été cousu sur elle, dégageant la poitrine et les épaules, une broche en diamants piquée dans ses cheveux noirs pour y tenir une orchidée. Elle descendit majestueusement les marches menant au restaurant, à tout petits pas, à cause de l'étroitesse de son fourreau. Les paillettes rehaussaient son corps tentant, mais le visage était aussi dur que celui d'une statue. Malko s'inclina sur la main aux longs ongles rouges et Ira prit place en face de lui. Les premiers bols en cristal pleins de caviar arrivèrent aussitôt.

Ira Cornfeld se mit à le manger à la petite cuillère, dédaignant les toasts, les blinis, le citron même. Elle ne leva les yeux sur Malko qu'une fois son assiette vide. Un sourire éclatant ouvrit le fruit rouge de sa bouche, sans que ses yeux bleus ne s'adoucissent.

— Je n'ai pas retenu votre nom. Vous n'êtes pas genevois ?

— Malko Linge, dit Malko. Je viens d'Autriche pour quelques jours. Rendre visite à mon ami Nicolas...

— Et à votre compte numéroté ? insinua en souriant Ira.

— Hélas ! soupira Malko. Mon château m'empêche à tout jamais d'en avoir un. Il me ruine. C'est pire que la plus dispendieuse des maîtresses !

Ira Cornfeld rit. Pas vraiment complice. Puis la conversation repartit, sur la politique, l'Iran, la France, les taux d'intérêt... Ira faisait de petites boulettes de pain, s'ennuyant en apparence prodigieusement. La musique venant de la discothèque voisine formait un bruit de fond qui noyait les conversations. De temps à autre, Malko interceptait un regard enveloppant et curieux posé sur lui. Après tout, Ira Cornfeld n'aimait peut-être pas que les gigolos italiens. Il décida de pousser un pion.

— Vous habitez Genève ? s'enquit-il.

— Non, Lausanne.

— Votre mari est en voyage ?

Elle sourit.

— Je suis divorcée depuis deux ans.

— Oh ! je suis désolé, fit Malko.

— Ne soyez pas désolé. Il m'a laissé beaucoup d'argent et je vis très bien toute seule...

— Vous avez un hobby, vous peignez, vous dansez ?

— Rien de tout cela, fit Ira Cornfeld, sans préciser davantage.

Malko lui alluma sa cigarette et, de nouveau, la conversation générale les absorba. Ira Cornfeld semblait du genre méfiant...

Au dessert, Malko plaça sa nouvelle offensive, l'invitant à danser.

— Avec plaisir, dit-elle. Je ne prends jamais de dessert.

La piste se trouvait assez loin de la table, presque vide et plongée dans une pénombre propice aux idylles. Ira se déplaçant à tout petits pas, Malko eut tout le temps d'admirer une chute de reins qui devait être pour beaucoup dans la fortune de sa propriétaire. Ira noua directement deux bras tièdes sur la nuque de Malko, lissant ses paillettes sur son smoking. Les paillettes grattaient, mais le corps d'Ira Cornfeld était ferme et souple. Son parfum, très fort, chatouillait agréablement les narines de Malko. Il regretta, l'espace d'un instant, de ne pas être bêtement en train de commencer une aventure excitante avec une jolie femme du monde. Ira, le visage levé vers lui, l'observait avec curiosité, en dansant sur place au rythme d'un reggae très lent.

— C'est curieux, dit-elle, je ne vous imagine pas comme un vieux châtelain encroûté... Vos yeux vivent. Ils sont de la couleur de l'or. Que faites-vous tout l'hiver ? De la tapisserie ?

— Non, dit Malko, je m'occupe de mes collections.

— Quelles collections ?

— Mon père collectionnait les armes anciennes. J'ai continué. Avec des modernes. Comme je voyage pas mal, cela m'a permis de trouver des pièces intéressantes. En Afghanistan, avant la révolution, j'ai trouvé au bazar de Kaboul un étonnant pistolet anglais à quatre canons, en parfait état.

Brusquement, Ira Cornfeld ne dansait plus. Les bras toujours noués autour de son cou, elle paraissait en pleine extase.

— Vous collectionnez *vraiment* les armes ? souffla-t-elle d'une voix énamourée.

— Pourquoi, dit Malko, cela vous fait peur ?

— Peur ! Le rire d'Ira couvrit le reggae. Vous plaisantez ! Moi aussi, je les collectionne. C'est ma passion.

— Vous ! dit Malko. Une femme...

— Et alors ? La voix d'Ira claqua comme un coup de fouet. Vous croyez qu'il n'y a que les machos à aimer ce genre de choses. J'aurais voulu être un homme...

Malko posa ses mains sur les hanches pailletées, ses yeux dorés dans les siens.

— Vous vous souvenez de la boutade de Colt. Dieu a créé les hommes inégaux. Grâce au Colt, ils sont enfin devenus égaux...

Elle rit, détendue, et pendant quelques instants, ils ondulèrent sur place, presque amoureuxment... La joue tiède d'Ira appuyée à son

cou, son corps délicatement appuyé au sien. La musique s'arrêta, mais Ira ne dénoua pas ses bras, fixant Malko.

— Vous venez chercher des armes ici ?

— Oui, dit Malko, mais il ne faut pas le dire. C'est illégal, ce que je viens acheter...

— Quoi ? demanda Ira avidement.

Malko plongea dans les grands yeux aigue-marine soudain pleins d'émotion.

— Un pistolet-mitrailleur Ingram, dit-il. Avec son silencieux.

Il crut qu'Ira allait défaillir contre lui.

— Un Ingram ? murmura-t-elle. Où le trouverez-vous ?

— Vous en avez un ?

— Non. C'est mon rêve ! J'en ai cherché partout. Vous pourriez m'en avoir ?

— Je ne sais pas, dit Malko. C'est très difficile.

Et pour cause... L'Ingram était une arme utilisée presque exclusivement par les services spéciaux de différents pays, jamais vendue dans le commerce...

— Oh, essayez ! supplia Ira.

Comme la musique reprenait, elle se colla carrément contre lui, enfonçant son mont de Vénus dans le sien... sa bouche effleurant la commissure de ses lèvres.

— J'essaierai, promit Malko.

— Quand ?

— Demain.

— Très bien, dit-elle, voulez-vous déjeuner avec moi, demain ? Je viendrai vous chercher à une heure. Où habitez-vous ?

— Au *Hilton*. Ce sera avec plaisir.

Ira se détacha aussitôt de lui.

— Il faut retourner à la table, dit-elle. Les autres vont se demander ce que nous faisons. À demain. Ne parlez de rien, surtout.

Il lui sembla, alors qu'elle marchait devant lui, qu'elle accentuait volontairement le balancement de ses hanches. Cela promettait des moments agréables. Surtout s'il arrivait avec un Ingram. Le poisson était bien ferré. Il s'agissait maintenant de le ramener tout doucement.

CHAPITRE III

Max Barney entra dans la Suite avec des airs de conspirateur, un gros paquet sous le bras. Quatre heures à peine s'étaient écoulées depuis que Malko avait répercuté sa conversation de la veille avec Ira Cornfeld.

— Voilà le bébé ! annonça l'Américain.

Avec des précautions touchantes, il défit l'emballage et écarta le papier huilé, découvrant la masse grise d'un court pistolet-mitrailleur Ingram. La crosse était repliée et le silencieux enveloppé à part. C'était à peine plus gros qu'un pistolet. Malko le prit en main. Le canon, dépassant du bloc culasse, ne mesurait pas plus de deux centimètres... C'était donc là l'amour secret d'Ira Cornfeld...

— Je le lui laisse éventuellement ? demanda-t-il.

— Vous y êtes autorisé. De toute façon, lorsqu'elle aura parlé, nous enverrons des « plombiers » le récupérer discrètement. On ne peut pas laisser un engin pareil dans la nature. Surtout avec les relations qu'elle a. Imaginez qu'un excité s'en serve par la suite pour dessouder un de nos ambassadeurs. Vous voyez les conséquences...

Un ange passa, se voilant la face avec ses ailes.

— J'imagine ! dit Malko remballant l'engin de mort.

Enfin une mission où le sang ne coulait pas à flots ! Lui qui avait horreur de la violence, passait sa vie dans des affrontements sanglants. La conquête de la pulpeuse Ira Cornfeld était nettement plus dans ses goûts.

— J'espère que l'Ingram et moi, lui arracherons son secret...

* *

*

Le téléphone sonna dans la Suite.

— Une dame vous demande en bas, annonça la voix vaudoise de la standardiste.

Malko était prêt. À peine dans le hall, il aperçut une Rolls blanche garée devant le *Noga Hilton*. Ira Cornfeld était au volant, en train de téléphoner. Elle lui adressa un petit signe joyeux. Malko monta à côté d'elle, retrouvant avec délices le parfum du vieux cuir typique des Rolls. Ira lui tendit une main à baiser et démarra – sans même raccrocher le téléphone – sur les chapeaux de roues, coupant une bande jaune sous l'œil horrifié du voiturier.

— Nous allons à l'hôtel *Richmond*, au *Jardin*, annonça-t-elle, c'est le seul endroit où il y a un peu de vie.

Son vison tressé, une sorte de poncho sans manches avec des ouvertures partout, découvrait une étrange robe en jersey noir, très moulante, avec une fermeture Éclair circulaire zigzaguant de l'épaule à la hanche, permettant d'ajuster le tissu au corps comme un gant.

Ira Cornfeld abandonna successivement la Rolls et le vison, permettant à Malko d'admirer un corps parfait et mince, à la poitrine haute et des bas gris fumés dont on devinait vaguement les jarretelles sous le jersey. Le maître d'hôtel lui lécha pratiquement les escarpins et les conduisit à une table au fond de ce qui ressemblait à une sorte de piscine, à cause de la mosaïque tapissant les murs.

Presque à chaque table, un homme se levait sur le passage d'Ira, récompensé d'un sourire carnassier et éblouissant. Elle s'assit, croisa haut les jambes avec un crissement provocant et balaya la salle du regard.

— Vous les avez tous eus dans votre lit ? demanda Malko.

Ira ramena son attention sur lui avec un sourire amusé.

— Certains. Ils y auraient facilement pris goût. J'ai une mauvaise réputation à Genève, vous savez... Ça les excite.

— Parce que vous avez eu beaucoup d'amants ?

— Non, parce que je conduis ma Rolls moi-même. Les domestiques derrière mon dos me traitent de putain. Au moins, une putain qui a réussi. Alors ? fit-elle d'un air gourmand, vous l'avez ?

— Quoi ?

— Ne faites pas l'idiot. Ce dont nous avons parlé hier soir.

Elle avait l'air avide d'un banquier sur le point d'obtenir un gros compte. Sa belle bouche en avant, le regard brûlant.

— Oui, dit Malko.

— Où ?

— Dans ma chambre, au *Hilton*.

— C'est imprudent ! Si on vous le volait...

— Il est enfermé.

— Vous pouvez m'en avoir un autre ?

Malko soupira.

— Difficile. J'ai eu beaucoup de mal. C'est un de mes amis qui travaille avec les Américains. Il l'a plus ou moins volé.

— Je peux payer, fit vivement Ira. Très cher.

— Ce n'est pas une question d'argent...

Le regard d'Ira s'éteignit, elle congédia d'un geste nerveux le maître d'hôtel qui attendait la commande et se pencha vers Malko, insistant :

— Si vous en avez un, vous pouvez en avoir deux...

— Cela risque de prendre beaucoup de temps..., expliqua Malko. Il y a des mois que je suis sur ce coup...

— *Bien. Too bad*(11) !

Ira Cornfeld sembla se résigner d'un coup et dit d'un ton léger :

— Eh bien, déjeunons...

Le maître d'hôtel surgit au premier claquement de doigts. Ils commandèrent de la viande des Grisons et une sole. En voyant la carte des vins, Malko faillit s'évanouir : un bon bordeaux coûtait le prix d'un petit diamant dans les pays normaux. Tranquillement, Ira commanda le plus cher. Les comptables de la C.I.A. allaient en faire une maladie. Le brouhaha empêchait toute conversation sérieuse et ils parlèrent peu. Malko admirait sous le jersey collant les petits seins pointus qui semblaient le narguer. La fermeture Éclair hélicoïdale devait inspirer pas mal de phantasmes. On pouvait dépouiller Ira comme on pèle une orange...

Elle fumait beaucoup. Au café, elle repoussa sa chaise, décroisa et recroisa les jambes. Lentement et délibérément pour lui permettre d'entrevoir une ombre de cuisse.

Son regard bleu avait maintenant une douceur alanguie et trouble. Elle souffla sa fumée vers Malko.

— On a dû vous dire souvent que vous aviez beaucoup de charme avec vos yeux dorés et vos petites rides. Vous devez plaire aux femmes.

— Oh ! les femmes sont imprévisibles, dit Malko. Comment se fait-il d'ailleurs qu'une femme aussi attirante que vous ne vive pas avec un homme ?

— Parce que je n'aime pas les hommes, fit avec simplicité Ira Cornfeld.

— Vous êtes...

— Non, non, dit-elle en riant. Ce n'est pas parce qu'on flirte avec une amie un soir où on a trop bu de champagne qu'on est lesbienne. Sur le plan sexuel je ne peux pas me passer des hommes, mais je ne les aime pas à domicile. Quand j'en ai envie, il y en a toujours un qui est prêt à abandonner provisoirement sa petite amie ou sa femme pour venir me baiser comme une putain. Il n'y a que cela au fond qui m'excite.

Malko voulut la prendre au mot.

— Eh bien ! louons une chambre dans cet hôtel, proposa-t-il, et vivez votre phantasme jusqu'au bout...

Une lueur étonnée passa dans les yeux bleus, puis elle dit :

— Non, je n'ai pas envie maintenant. J'ai rendez-vous chez mon fourreur. Pour essayer une zibeline.

Son café à peine terminé, elle se leva. Malko demanda l'addition, mais le maître d'hôtel se défila, prétextant que Mrs. Cornfeld invitait toujours. Malko la rejoignit près de la Rolls, de nouveau serrée dans son vison.

— Je suis très gêné, dit-il. Permettez-moi de vous inviter à dîner ce soir. Je n'ai pas pour habitude de me faire entretenir...

Ira fit mine d'hésiter, puis laissa tomber :

— D'accord, à une condition.

— Laquelle ?

— Je veux voir l'Ingram, le toucher. Amenez-le-moi.

— Dans un restaurant, ce sera difficile...

— Nous dînerons chez moi. C'est plus agréable. Je vous ai promis de vous montrer ma collection.

— D'accord, accepta Malko. Après une hésitation, tout aussi feinte.

— Je vous envoie mon chauffeur.

Elle s'avança et l'embrassa légèrement sur les lèvres. Il se dit que même s'il n'avait pas à remplir une mission, il se ruerait à ce dîner.

La Rolls démarra comme une Ferrari, vers le pont du Mont-Blanc. Il n'avait plus qu'à tuer le temps jusqu'au soir. Dans sa rouerie, Ira était aussi transparente que le diamant de sa main gauche. Elle voulait l'Ingram et était prête à tout pour l'avoir. Ce n'était pas, hélas ! ce que Malko attendait d'elle. Il faudrait rectifier le tir.

* *

*

— Regardez !

Il était difficile de ne pas la voir... L'énorme mitrailleuse calibre 30 Browning à refroidissement par eau, montée sur son trépied, occupait le centre du living-room donnant sur le parc en pente douce vers le lac, une bande de cartouches engagée, huilée, prête à servir. Ira Cornfeld s'en approcha et caressa le gros cylindre du refroidissement par eau d'une main légère, faisant pivoter le canon.

— Les cartouches sont bonnes, dit-elle. Il suffirait de la braquer sur le lac quand un bateau passe pour s'amuser un peu.

Ses yeux bleus brillaient d'une joie démente. Ce n'était pas seulement la vodka qu'elle avait bu pour accompagner le caviar qui semblait constituer son dîner favori... Un chauffeur avec la Rolls blanche était venu chercher Malko au *Hilton*. Ira, vêtue de la même robe noire en jersey qu'au déjeuner, l'avait accueilli. De nouveau, elle avait embrassé Malko sur la bouche comme par mégarde, lui prenant aussitôt des mains le paquet contenant l'Ingram pour le poser sur une chaise. Puis, elle l'avait mené dans une pièce ressemblant à un bureau. En appuyant sur un bouton, des panneaux avaient coulissé, découvrant des armes disposées dans des vitrines. Toutes sortes de pistolets et de revolvers surmontés chacun d'un rectangle en cuivre portant sa marque. Il y en avait des centaines.

Malko avait alors suivi Ira dans un couloir. Ici, les vitrines recelaient des pistolets-mitrailleurs.

Ensuite, il y avait la pièce des fusils-mitrailleurs, avec une superbe

Kalachnikov toute neuve, de vieilles Thomson, des Beretta, toute une armurerie. Même dans la salle à manger, il y avait des armes. Deux vieux fusils-mitrailleurs Bren croisés comme des épées. Un domestique italien avait servi le caviar, des fruits et s'était ensuite discrètement retiré. En gagnant le living, ils avaient trouvé le plateau à café à côté de la mitrailleuse. Malko vint l'examiner de plus près.

— La police sait que vous avez cela ? demanda-t-il.

— La police ! Voyons, elle ne met jamais les pieds ici. Elle sait que j'ai des armes, c'est tout.

Elle parcourut la pièce, allumant de grands flambeaux qui dispensaient une clarté douce et irréelle. Elle s'éclipsa alors et réapparut avec le paquet contenant l'Ingram. Elle s'assit sur un grand canapé de velours noir et invita Malko à prendre place en face d'elle, dans un canapé semblable. Avec des gestes tendres, elle déplia le papier huilé et fit apparaître l'Ingram. Elle le contempla longtemps sans rien dire. En sourdine, une stéréo invisible jouait de la pop music. Ira fit claquer la culasse de l'Ingram, vissa le silencieux et l'arma, tenant fermement le pistolet-mitrailleur.

— Il est beau, non ?

Son regard brillait d'une joie dingue. Ses doigts couraient sur l'acier gris.

— Très beau, approuva Malko.

Un peu décontenancé. Il y avait de l'électricité dans l'air. Les yeux d'Ira Cornfeld cherchèrent les siens et elle demanda d'une voix caressante :

— Vous êtes sûr que vous ne voulez pas me le donner...

Il ne répondit pas. Sans insister, Ira ferma les yeux comme si elle écoutait la musique, l'Ingram au creux de ses genoux. Malko remarqua soudain que les doigts de la jeune femme caressaient le silencieux d'une façon insolite. Comme on caresse un homme. Ses ongles s'attardaient au bout du canon qui dépassait, passant et repassant dessus. Il lui sembla que sa poitrine sous le jersey noir se soulevait plus vite. Il resta muet pour ne pas interrompre ce rite étrange.

Peu à peu, Ira Cornfeld s'allongeait sur le canapé. Elle posa un pied sur la table basse en laque en face d'elle. Avec une lenteur exaspérante, elle fit glisser le canon de l'Ingram le long de sa cuisse jusqu'à ce que le cran de mire accroche le bord de sa robe. Elle commença alors à la tirer vers le haut millimètre par millimètre, le long de son bas gris, comme un sexe géant. Le rite devenait un jeu incontestablement sexuel... Malko commençait à ressentir l'effet de cette exhibition. Ira ouvrit les yeux et le fixa. Le bleu en était phosphorescent, comme éclairé de l'intérieur.

— Je vous fais peur ? demanda-t-elle doucement. Vous croyez que je suis une salope perverse... Attendez, vous n'avez rien vu ! Vous ne

voulez toujours pas me donner cette arme ?... Elle soupira... C'est dommage. Vous m'auriez vu prendre du plaisir. J'en ai pris avec chacune de celles qui sont dans cette maison. Et je m'en ressers quelquefois. Ce sont mes meilleurs amants.

— Je vous la donne, dit Malko, impulsivement. Elle est à vous.

Il commençait à phantasmer prodigieusement. Ira esquisça un sourire.

— Merci ! Je l'aime déjà, je suis sûre qu'elle va me faire bien jouir. Ne bougez pas, ne cherchez pas à me toucher. Regardez-moi seulement... Vous êtes le premier homme à m'observer dans cette situation...

Ses yeux se refermèrent. Sa main gauche remonta doucement le jersey noir, découvrant un bas impeccablement tiré et la ligne blanche de la cuisse au-dessus de la lisière sombre. Malko sentit le sang se ruer dans ses artères : malgré la pénombre il pouvait se rendre compte qu'à part ses bas, Ira Cornfeld était nue.

C'est le silencieux de l'Ingram qui acheva de remonter l'autre pan de la robe de jersey. L'arme était maintenant appuyée en travers contre le ventre de la jeune femme, le canon dirigé vers le bas. Il rampa à travers le triangle noir de son sexe, puis sembla en partie avalé par son ventre. Ira poussa un bref gémissement et dit à voix basse :

— Ça y est, je le sens, il me prend.

Ses deux mains nouées autour du gros silencieux lui imprimaient un très léger mouvement rotatif, mettant en contact le métal et sa chair la plus intime. Ira Cornfeld posa son second escarpin sur la table basse, la robe relevée jusqu'au ventre, merveilleusement impudique. Les jarretelles noires ressemblaient à quatre minces piliers encadrant le pistolet-mitrailleur. Malko réalisa soudain que ce spectacle lui avait donné une érection fabuleuse. Il en avait la bouche sèche, ne pouvant quitter des yeux l'étrange accouplement.

Ira haletait maintenant. Les gestes circulaires avaient fait place à un mouvement saccadé et rapide. À chaque secousse, l'arme semblait entrer dans son ventre. De plus en plus vite.

Tout à coup, Ira Cornfeld s'immobilisa, poussa un cri rauque. Ses doigts lâchèrent l'Ingram qui glissa à terre, puis se crispèrent sur son ventre agité d'une houle violente. Elle cria de nouveau, roulant sur elle-même, les jambes tendues, en proie à un orgasme d'une violence incroyable. Puis elle se recroquevilla en chien de fusil, encore secouée de tressautements. Malko n'y tint plus. Bondissant de son divan, il la rejoignit, posa une main sur sa cuisse nue. Ira se retourna, une lueur trouble dans ses yeux bleus et souffla :

— Non, attends, pas là.

Elle se leva en titubant, atteignit la mitrailleuse, enjamba l'énorme

manchon du refroidissement par eau et se pencha en avant, les deux mains nouées sur la culasse, le visage noyé dans ses cheveux.

— Comme ça ! dit-elle.

Malko remonta le jersey sur ses reins et se rua en elle, s'enfonça d'une seule poussée jusqu'au fond de son ventre. Ira coulait comme du miel. Elle cambra les reins pour l'encourager, et gémit :

— Oui ! oui !

En même temps son ventre nu frottait contre le gros cylindre de métal. Le bout de ses escarpins touchait encore le sol. Les mains crispées sur ses hanches, Malko la martelait de coups de reins déments. Couchée sur la mitrailleuse, Ira se laissait faire. Quand il glissa hors de son ventre pour la prendre encore plus intimement, elle sembla ne pas s'en apercevoir. Il la pénétra sans mal et elle émit un cri rauque sans qu'il sache si c'était de plaisir ou de douleur. Complètement couchée sur la grosse mitrailleuse, la joue contre l'acier froid de la culasse, elle se livrait totalement, égrenant un chapelet de mots obscènes. Échevelée, troussée comme une bonne, ses bas filés, sa robe en tire-bouchon autour de sa taille.

Malko sentit sa semence jaillir et s'enfonça encore plus violemment. Ira cria :

— Oui. Oui. Plus fort !

Elle cria encore lorsqu'il se déversa en elle, mais il sentit qu'elle ne jouissait pas. Ils demeurèrent ainsi longtemps, encastrés l'un dans l'autre, puis à regret, Malko s'arracha de ces reins si accueillants et regagna le divan.

Ira descendit à son tour de la mitrailleuse. Ses yeux avaient viré au mauve. Elle chassa les cheveux de sa figure, alla au bar, but de la vodka au goulot et s'effondra à côté de Malko, puis tira machinalement sur un de ses bas, dévoilant sa longue cuisse musclée. Elle n'avait même pas retiré sa robe, mais bien gagné son Ingram.

Il restait à Malko à passer aux choses sérieuses.

La musique en sourdine, la vodka et le plaisir berçaient Malko. Il contemplait dans les glaces du bar le reflet des longues jambes d'Ira lorsqu'elle bougea. Elle se pencha, prit l'Ingram et l'éleva devant elle, l'admirant. Ils n'avaient pas échangé un mot depuis leur sauvage accouplement.

— Vous employez toujours la même méthode pour obtenir les armes que vous désirez ?... demanda Malko, revenant à ses moutons.

Ira posa l'Ingram, tourna vers lui ses yeux bleu-violet puis dit gaiement :

— Je ne peux pas toujours joindre l'utile à l'agréable, hélas ! Rassurez-vous, c'est extrêmement rare. J'utilise d'habitude des méthodes plus classiques.

— Lesquelles ? J'ai vu dans vos vitrines des pistolets et des PM

qu'on ne trouve pas, même chez les meilleurs armuriers. Des armes des pays de l'Est.

— Exact, admit Ira, ravie et flattée. J'ai une source.

— Ça m'intéresse.

Elle se pencha vers lui, offrant sa bouche où il posa un baiser léger et chaste.

— Je n'en doute pas...

Elle demeura contre lui et, attiré par son galbe, Malko lui caressa la cuisse musclée sous le nylon gris. Hélas ! Ira ne semblait plus rien ressentir. La magie s'était dissipée... Sa main monta encore plus haut, mais elle demeura de marbre. Il la soupçonna d'être frigide à part quelques fantasmes bien précis.

— Alors ?

Elle secoua ses cheveux noirs.

— Nous verrons. Venez, je vais vous montrer ma collection d'armes de l'Est.

Malko la suivit dans une petite bibliothèque en boiseries. Un des panneaux ne portait que des pistolets : des Nagant, des Tokarev, des Makorowa... copie conforme du Walther allemand. Sans compter tous les pistolets fabriqués sous licence dans les pays de l'Est.

Ira Cornfeld s'arrêta devant la vitrine qu'elle ouvrit et tendit la main vers un pistolet automatique.

— Regardez ! Un Radom 35. Il a l'aigle polonais. Fabriqué avant la guerre.

Malko prit l'automatique 9 mm entre ses doigts. Il ressemblait à un gros Browning, très lourd. L'aigle était gravé sur la culasse. Une des meilleures armes produites à l'Est. Il éprouva une sensation bizarre : les services « Action » tchèques utilisaient beaucoup les Radom pour des missions « Homo »(12). Il le remit en place et dit :

— Belle arme. Où l'avez-vous eue ?

— C'est ma dernière acquisition, dit fièrement Ira Cornfeld... Je l'ai échangé contre un Herstatt...

Malko ne broncha pas.

— Ah bon ? Quel modèle ?

— Le GP 35,9 mm parabellum à treize coups. Je l'ai acheté chez un armurier ici. Il n'est pas difficile à trouver. Tandis que l'autre...

Malko contemplait le Radom : décidément, c'était une bonne soirée. Il tenait le bout de son fil. Maintenant, il fallait tirer avec précaution, pour ne pas le briser.

— Moi aussi, je voudrais m'en procurer un, dit Malko. Qui vous l'a vendu ?

Ira Cornfeld referma la vitrine avec un sourire mystérieux.

— Une source à moi. Je pourrai peut-être lui demander si vous restez quelque temps à Genève, mais il a peu d'armes...

— Je vous ai donné mon Ingram, fit remarquer Malko.

Ils étaient revenus dans le living-room. Ira s'appuya à la mitrailleuse sur laquelle elle s'était fait sodomiser.

— Et vous m'avez bien baisée, ajouta-t-elle. C'est vrai, vous êtes adorable. Mais ça m'est très difficile de vous aider. La personne qui me vend ces armes ne veut voir que moi...

Malko s'approcha, l'attira contre lui, chercha le regard pervenche.

— Dites-moi comment il faut faire.

Ira Cornfeld ne répondit pas, mais il vit à son expression qu'elle était en train de s'amollir. Il lui massa doucement les seins et elle ferma les yeux comme un chat que l'on caresse. Les pointes s'érigeaient sous ses doigts.

— Vous êtes insatiable, fit-elle. Arrêtez. J'ai bien joui.

— Alors, dites-moi qui vous a procuré votre Radom.

Elle poussa un gros soupir.

— Bon, je vais vous le dire. Allons-nous asseoir.

CHAPITRE IV

Ira Cornfeld se hissa sur un des hauts tabourets noirs du bar, croisa les jambes à sa façon provocante et habituelle.

— Versez-moi un cognac, demanda-t-elle.

Malko plongea dans les bouteilles, en dénicha une de Gaston de Lagrange, remplit un verre et le tendit à Ira Cornfeld. Elle y trempa ses lèvres, puis le fixa avec un sourire gentiment moqueur. Très *cool*.

Pour son ego, Malko préférait ignorer, qui, de l'Ingram ou de lui, provoquait cette humeur de rêve...

— Pourquoi voulez-vous tellement connaître ma source ?

— Moi aussi, j'aime les armes rares.

— Bon, dit-elle. C'est très simple. J'ai fait la connaissance d'un trafiquant qui vend des bijoux de contrebande en provenance des pays de l'Est. Un jour, par hasard, je me suis aperçue qu'il était armé. Un V252 tchèque. J'ai voulu le lui acheter et il m'a dit qu'il pouvait avoir mieux. À sa visite suivante, il m'a apporté un Tokarev T33.

— Où trouve-t-il ces armes ?

Elle rit.

— Je n'en sais rien et je m'en moque. Il fait tout le temps la navette entre la Bulgarie et la Suisse, avec toutes sortes de choses.

Malko dressa l'oreille.

— Pourquoi la Bulgarie ?

— Il est bulgare. Je ne connais que son prénom : Georgi.

— Vous lui vendez des armes aussi ? demanda Malko.

— Je lui en échange quelquefois. Il m'a expliqué qu'à l'Est les automatiques de bonne qualité valaient très cher : Le Herstatt, il me l'avait commandé... Lui, bien sûr, il ne peut pas l'acheter ici...

Malko était allé aussi loin que possible. Mais c'était peu encourageant. Entre Georgi, le trafiquant bulgare et le tueur de Chypre, il devait y avoir plusieurs intermédiaires.

— Comment l'avez-vous connu ?

— C'est une amie qui me l'a envoyé.

— Vous savez où le joindre ?

— Non. Il me téléphone quand il est en ville et il vient ici. Je n'ai jamais su où il habitait. C'est d'ailleurs un bonhomme assez immonde.

— Quand va-t-il revenir ? J'aimerais bien le rencontrer.

Ira Cornfeld, ses longues mains nouées autour de son verre de Gaston de Lagrange, sourit :

— Vous êtes tenace ! Si vous restez encore un peu à Genève, vous avez une chance de le voir. À condition qu'il accepte. Il passe environ tous les mois et c'est le moment. Seulement, il ne vient pas

régulièrement. Je vous jure de lui demander.

Elle posa son verre et bâilla ostensiblement, puis glissa de son tabouret, adressant à Malko un sourire candide.

— Vous ne m'en voulez pas, je n'aime pas me coucher tard. Vous m'avez fatiguée... C'était délicieux, mais je ne veux pas vieillir trop vite. Le chauffeur va vous raccompagner.

Elle donna un ordre par le téléphone intérieur, puis le raccompagna dans le hall d'entrée.

— Vous n'oubliez pas de me prévenir, lui fit-il promettre.

— Juré...

La Rolls blanche attendait déjà. Quand il s'installa sur les coussins de cuir, Ira Cornfeld avait déjà refermé la porte de sa maison. Il était satisfait. En plus d'une aventure sexuelle excitante, il avait un début de piste pour l'opération Armageddon. Mais pourrait-il remonter du trafiquant aux tueurs de Chypre ?

* *

*

Max Barney, le chef de station de Berne, portait une chemise verte qui lui donnait mauvaise mine. Bien que l'antenne suisse de la C.I.A. soit à Berne, le *Hilton* de Genève abritait de nombreux contacts. Malko avait rendu compte de la soirée et attendait, depuis le matin, la réaction de la Company.

La visite de Max Barney signifiait du nouveau. Il desserra son manteau et s'installa.

— Ils sont très excités à Langley, annonça-t-il. À cause du Bulgare. C'est une des premières informations précises obtenues sur cette affaire. Il était temps.

— Pourquoi ?

— Les Services secrets bulgares étaient impliqués dans la tentative d'assassinat du pape. Les extrémistes turcs de droite, les « Loups Gris »⁽¹³⁾ ont des liens avec les Services bulgares qui les ravitaillent en armes. Vous êtes donc sur une piste super-brûlante. En plus, les Services bulgares ont toujours été l'élite des Services de l'Est. Le K.G.B. les a utilisés à plusieurs reprises comme bras séculier. Y compris contre des dissidents soviétiques.

— Ce Georgi n'est pas nécessairement membre des Services bulgares, remarqua Malko. Ce peut-être un simple trafiquant...

— Bien sûr, admit Max Barney, mais il doit avoir besoin de protection pour son trafic. Et, qui dit protection, dit reconnaissance... En tout cas vous êtes le seul à pouvoir « traiter » Ira Cornfeld. Elle-même constitue l'unique piste pour remonter cette filière.

— OK, admit Malko, je veux bien prendre racine ici, mais comment le « traiterons »-nous s'il fait surface ?

Max Barney eut un sourire placide.

— Les circonstances décideront. Au pire, nous demanderons l'assistance des Services helvétiques. Cependant, je crains que nous ne devions utiliser des méthodes peu orthodoxes.

— Donc, je reste à Genève, dit Malko regardant le ciel gris au-dessus du lac gris.

— Le but est de remonter la filière. Vous irez en Bulgarie si besoin est. Et en Turquie...

— Peut-être devrais-je faire venir mon maître d'hôtel, suggéra Malko. Il est turc et parle à peu près bulgare.

— Superbe ! approuva Max Barney. C'est OK.

La réputation d'Elko Krisantem, au sein de la C.I.A., n'était plus à faire.

Malko l'avait connu à Istanbul, des années plus tôt(14). Il allait être ravi de se retrouver en pleine action. La balle qu'il avait reçue en défendant le château de son maître n'avait pas laissé de séquelles(15). Avec son lacet d'étrangleur et son inséparable vieux parabellum, c'était un garde du corps redoutable et tout dévoué. Exactement ce qu'il fallait.

— Les Suisses doivent me connaître, souligna Malko. Ils risquent de me surveiller. Ma présence ici doit les intriguer.

En Suisse, on savait tout sur les étrangers. En chaque Suisse, il y avait un mouchard qui sommeillait... Aussi les Services helvétiques étaient-ils particulièrement efficaces.

— C'est un risque à courir, fit brièvement Max Barney. À propos, vous n'avez pas pu avoir le signalement de ce trafiquant d'armes ?

— Non, dit Malko, juste son prénom.

— C'est insuffisant. D'autant qu'il est probablement faux.

Max Barney se leva et serra la main de Malko.

— Je m'occupe de tous les détails matériels. Restez quotidiennement en contact avec la station. Dès que vous avez des nouvelles, la phrase clef est « Mon ami vient d'arriver ».

* *

*

Écœuré d'ennui, Malko remit une pièce de cinq francs suisses sur le numéro 7 de la roulette. Le maximum de mise autorisé ! À ce tarif-là, on pouvait difficilement se ruiner... Le « casino » était situé dans le sous-sol du *Hilton* et ressemblait plus à Disneyland qu'à Monte-Carlo. Les sages Helvètes venaient y attraper des mini-infarctus, en y risquant leur paye d'une heure. Le 23 sortit et Malko abandonna. Plus de pièces... Il remonta dans le hall où les éternelles putes de service réservaient leurs œillades aux Orientaux raflant les montres par douzaines. Une nouvelle fournée venait d'arriver, s'entassant à

soixante dans cinq appartements, mangeant par terre et s'essuyant aux rideaux. Mais quand ils s'intéressaient aux boutiques, c'était fulgurant. Des sauterelles sur une récolte... Les billets verts volaient dans tous les coins. Sous le coup de l'émotion, les bijoutiers en arrivaient même à offrir spontanément des discounts...

Elko Krisantem dormait dans sa chambre, s'épanouissant dans un luxe inhabituel pour lui. Jusqu'ici sa seule activité avait consisté à repasser quelques costumes d'alpaga et des chemises, à nettoyer soigneusement son vieil Astra et à regarder des films sur le magnétoscope Akai. Malko hésita à ressortir : un blizzard furieux soufflait sur le lac.

Malko choisit l'ascenseur, puis glissa dans la fente de sa porte le carton magnétisé qui servait de clef au *Hilton*. La porte laquée en vert – la couleur de l'étage – s'ouvrit avec un claquement sec. Il regarda fixement le téléphone, résistant à l'envie d'appeler Ira Cornfeld.

La station de Berne était harcelée de télex de Langley réclamant du nouveau. Chaque jour qui passait augmentait la nervosité du Secret Service, chargé de la protection du Président. Hélas ! Malko devait suivre le rythme imposé par Ira Cornfeld. Cinq jours s'étaient écoulés depuis leur mémorable soirée. Il l'avait revue une fois à Genève, l'emmenant dîner au *Griffin*. Ils avaient un peu flirté, puis Ira était remontée dans sa Rolls, direction Lausanne. Sans l'inviter à l'accompagner. Ils avaient parlé armes, ce qui semblait, avec l'argent, la seule passion de la jeune divorcée. Malko avait replacé son couplet... Espérant qu'il n'allait pas être obligé de passer l'hiver au bord du lac Léman. Genève était si petit qu'on sortait de la ville sans même s'en apercevoir. Samedi à quatre heures de l'après-midi, il n'y avait plus un chat dans les rues. Les Suisses, après avoir inventé le coucou, avaient pris trois siècles de repos. Quand on en avait assez de lorgner les alignements de banques et de montres, il n'y avait plus qu'à se jeter dans le lac.

Heureusement, il avait enregistré un film à peu près potable sur l'Akai couplé au téléviseur. Il s'installa pour le regarder. Les images lui firent un peu oublier son ennui. Une heure plus tard, la sonnerie du téléphone le fit sursauter. Il stoppa l'Akai et répondit.

— Malko ?

La voix incisive et douce à la fois d'Ira Cornfeld envoya une décharge d'adrénaline dans ses artères. Ou elle se sentait la muqueuse romantique ou... De toute façon, ce ne pouvait être qu'une bonne nouvelle...

— Quelle joie d'entendre votre voix, dit Malko, j'étais en train de m'endormir avec un petit phantasme vous concernant...

Ira eut un rire poli.

— Ce n'est pas pour cela que je vous téléphone. Je n'ai pas de gros besoins... Georgi est à Lausanne. Il vient de me téléphoner. J'ai voulu aussitôt vous laisser le message. Je ne pensais pas vous trouver.

— Je m'ennuie sans vous à Genève, dit Malko. Quand vais-je rencontrer Georgi ?

— Pas si vite ! Je ne lui ai pas parlé de vous. Il est toujours très bref au téléphone. Il m'a dit qu'il avait quelque chose pour moi et qu'il me l'apporterait demain à neuf heures du soir à la maison. Voilà ce qu'on pourrait faire : vous me téléphonez pendant qu'il est là. À ce moment, je lui parle de vous et vous pourrez même lui parler...

— Superbe ! Vous êtes un ange !

Ira Cornfeld eut un rire flatté. On ne devait pas souvent lui appliquer ce qualificatif...

— Bonne nuit, dit-elle. Faites de beaux phantasmes...

Dès le lendemain, il allait ruiner la C.I.A. en envoyant trois douzaines de roses à Ira Cornfeld...

Il eut du mal à s'intéresser à la fin de son film. Il avait hâte de se trouver en face du mystérieux Georgi.

* *

*

Georgi Eof se regarda quelques instants dans la glace, sans complaisance. Avec ses yeux globuleux, ses traits lourds, et son nez crochu, il n'avait jamais déchaîné les passions. L'enveloppe grasseuse qui enrobait sa carcasse de paysan et ses cheveux noirs clairsemés achevaient d'en faire un personnage parfaitement répugnant. Ce dont il n'avait cure. Les seules femmes qui comptaient dans sa vie étaient des putes de troisième zone, rétribuées avec parcimonie. Pourtant, né dans un pays où les gens étaient prêts à s'entre-tuer pour une arête de poisson, il avait atteint une aisance enviable. Lorsqu'il revenait dans son village natal, en Macédoine, il était fêté comme un prince.

Il rectifia sa cravate bleue tranchant sur la chemise jaune et peigna rapidement ses rares cheveux. Il n'avait même pas défait sa valise. Son séjour à Lausanne n'allait pas excéder quelques heures. Mais le sol lui brûlait déjà les pieds. Le coup de fil d'Ira Cornfeld l'avait rassuré : il avait encore une longueur d'avance et il entendait bien la conserver. Il venait d'effectuer la livraison de deux pistolets et se sentait l'âme en paix.

Ses armes passaient les frontières, abritées au chaud dans des chaussettes suspendues en dehors des wagons...

Il descendit et s'arrêta devant la réceptionniste de son petit hôtel avec un sourire bien ignoble.

— Vous savez où il y a un cinéma porno dans le coin ?

La Suisseuse rougit et répondit sèchement :

— Il faut consulter la gazette, monsieur...

Ces étrangers étaient dégoûtants...

Georgi Eof partit à pied dans le froid. Il en avait pour quarante minutes, mais il n'était pas question de prendre un taxi pour aller à son rendez-vous. Marchant d'un bon pas, il se dirigea vers la rive du lac Léman et la gare, en contrebas de la ville.

* *

*

L'autoroute Genève-Lausanne était déserte, cernée de deux murs de neige. Elko Krisantem, dissimulant son Astra glissé dans sa ceinture, jouait au fond de sa poche avec son fidèle lacet, comme on égrène un chapelet. Ayant hâte de se rendre utile. Lui bénissait ce séjour genevois. L'hiver au château de Liezen n'avait rien de drôle et la vieille Ilse, chargée de la cuisine, était de plus en plus acariâtre, bien que sa ménopause soit passée depuis belle lurette...

Malko conduisait la Ford de location à cent soixante, le maximum du compteur, n'ayant jamais su rouler doucement. Il espérait qu'Ira lui avait donné l'heure exacte de rendez-vous. Une conférence avec Max Barney et Harry Soames avait défini les différents cas de figure pour le « traitement » de Georgi.

Hypothèse numéro un : il acceptait de rencontrer Malko. Là, deux cas : ou il collaborait volontairement, convenablement « motivé » et révélait ce qu'il savait. Ou il refusait et il fallait alors utiliser des méthodes dont Harry Soames avait pudiquement laissé le choix à Malko.

Seconde hypothèse : il refusait de rencontrer Malko. Là, il y avait trois possibilités. On le mettait sous surveillance pour qu'il les mène quelque part. Inconvénient : cela pouvait durer longtemps et finir en queue de poisson. Ou on sous-traitait avec les Services helvétiques qui trouveraient bien un moyen de pression contre lui. Inconvénient : les Suisses étaient lents et légalistes. Il restait le kidnapping pur et simple, assorti du dialogue à la lampe à souder... Hypothèse qui faisait horreur à Malko. La voie du succès était étroite. Il avait mangé son pain blanc.

Un éclat jaunâtre dans le rétroviseur l'arracha à ses pensées moroses : une BMW verte et blanche de la police roulait derrière lui. Elle donna un coup de sirène et le doubla, lui faisant signe de s'arrêter.

— *Himmel !*

Malko ralentit sagement et se gara sur le bas-côté. Krisantem se tassa sur son siège. Il n'avait jamais aimé la police. Le Suisse descendit de son véhicule et s'approcha sans se presser, bardé de cuir et de bonne conscience, le visage sévère. Malko baissa sa glace, tout sourire.

— Savez-vous, monsieur, que vous avez été « clocké » à cent cinquante-cinq ? demanda-t-il le visage sévère.

— C'est possible, avoua Malko, je ne savais pas que la vitesse était limitée.

— Vous n'êtes pas suisse ? fit le policier, dégoûté d'avance.

— Non, dit Malko. Autrichien. Touriste.

Il tendit son passeport. Le policier se mit à l'examiner, page par page, comme si c'était la Bible, le lui rendit et hocha la tête.

— Je suis obligé de vous dresser une contravention, monsieur... cent cinquante-cinq !

Malko jeta un coup d'œil discret à sa Seiko-Quartz : neuf heures moins le quart. Il valait mieux ne pas discuter.

* *

*

Georgi Eof remarqua qu'Ira Cornfeld lui avait ouvert elle-même, ce qui signifiait qu'elle avait tenu sa promesse d'éloigner son personnel, comme à chacun de leurs rendez-vous. Il abandonna son loden dans le hall et la suivit dans le living-room, troublé par le balancement sensuel de ses hanches.

Arrivée au bar, elle se retourna, impatiente.

— Alors, vous m'avez apporté quelque chose ?

Il se força à sourire.

— Oui, une surprise.

— Oh ! montrez-moi.

Georgi Eof découvrit ses chicots noirâtres dans un sourire qu'il voulait charmeur.

— Je suis venu à pied. Il fait très froid. Vous n'auriez pas quelque chose à boire ? Un alcool ?

* *

*

— J'ai un rendez-vous important à Lausanne, plaida Malko.

— Tout le monde a des rendez-vous importants, répliqua fermement le policier. Venez dans ma voiture, nous allons établir le procès-verbal.

Malko bouillait... Il risquait de tout rater, mais il ne pouvait quand même pas expliquer au policier suisse son appartenance à la C.I.A. ni ce qu'il allait faire à Lausanne.

Durant dix minutes, il regarda le Suisse remplir le formulaire avec une lenteur d'analphabète, s'interrompant sans cesse pour répondre à sa radio. Enfin, il le lâcha. Il était temps : Krisantem ne pouvait plus

réfréner ses envies de meurtre. Horreur, lorsqu'il redémarra, la BMW en fit autant et ne le lâcha plus. Encore quarante kilomètres jusqu'à Lausanne ! Malko les parcourut à quatre-vingt-dix, au bord de l'infarctus, ivre de rage, devant la placidité de son ennemi. Enfin, la BMW disparut et il put débouler dans la banlieue de Lausanne, puis descendre le long de la gare pour gagner le bord du lac. Sa Seiko-Quartz indiquait neuf heures vingt.

* *

*

Ira Cornfeld tournait le dos à son visiteur, cherchant parmi les bouteilles ce qu'elle allait lui verser. Elle écarta le Gaston de Lagrange, le jugeant trop bon pour cet être fruste et se fixa sur un Steinhegger plus roboratif. Georgi Eof ne la quittait pas des yeux. La boule dans sa gorge grossissait. Il avança comme un automate vers son hôtesse. Ira Cornfeld ne se retourna même pas en le voyant dans la glace. Elle ne portait pas de bijoux, simplement une jupe et un chemisier avec des bas comme toujours. Habitude de l'époque où elle gagnait sa vie avec ses charmes.

Elle achevait de verser le Steinhegger. Georgi Eof, d'un coup, se colla contre elle par-derrière, passant son bras gauche autour de son cou, lui rejetant la tête en arrière. Sa main droite jaillit de sa poche, armée d'un rasoir qu'il ouvrit aussitôt. Tout arriva en même temps pour Ira : elle vit dans la glace du bar le reflet du rasoir, sentit le bras musculeux autour de son cou et le poids du corps contre le sien. Le choc lui fit lâcher le verre et la bouteille qui se renversa sur la moquette.

Pendant une fraction de seconde, la surprise et la peur la paralysèrent. Puis, automatiquement, elle saisit à deux mains le poignet droit du Bulgare, écartant le rasoir de sa gorge. Une seule idée lui vint : son visiteur avait l'intention de la violer !

— Vous êtes fou, qu'est-ce qui vous prend ! cria-t-elle. Lâchez-moi immédiatement...

La sonnerie du téléphone, posé sur le bar, se déclencha alors, l'assourdissant. Insistante. Georgi Eof, sans un mot, le front couvert de sueur, le cœur cognant entre ses côtes, cherchait à approcher le rasoir de la gorge. Ira n'avait pas encore vraiment peur. Pour elle, le rasoir était seulement un moyen d'intimidation pour obtenir sa soumission.

Le téléphone sonnait toujours. Elle se dit que c'était Malko, ouvrit la bouche pour menacer Georgi, puis se tut... C'était stupide d'affoler son agresseur. Le temps que Malko accoure de Genève, au cas improbable où il se douterait de quelque chose d'anormal, elle se serait fait violer quarante fois !

Elle se sentait étouffer sous la puissante étreinte. L'odeur du

Steinhegger montant de la moquette lui faisait tourner la tête. La sonnerie du téléphone s'arrêta. Elle en fut presque soulagée. Georgi parvint à la pousser contre le bar, renversant un tabouret et la coinçant.

Elle sentait ses forces faiblir et le rasoir se rapprochait inexorablement de sa gorge. Le corps massif se pressait contre le sien. Elle se dit brusquement que les gens simples avaient parfois des phantasmes bizarres et qu'il était stupide de se faire égorger pour une prestation qu'elle avait déjà négociée si souvent. Aussitôt, elle imprima une certaine mollesse volontaire à ses reins, laissant sa croupe s'incruster dans le ventre de son adversaire.

C'était vexant, mais il valait mieux s'en débarrasser au plus vite...

* *

*

Cela faisait près d'une minute que Malko écoutait sonner le téléphone avec une anxiété croissante.

Pourquoi Ira Cornfeld ne répondait-elle pas ? À cause de la Rolls, il était certain qu'elle se trouvait là. Il raccrocha, sortit de la cabine, perplexe. Une idée l'effleura, le chatouillant désagréablement. Si Ira réservait le même traitement à tous ses fournisseurs, cela pourrait expliquer sa répugnance à répondre.

Il se remettait au volant quand une idée lui traversa l'esprit. Et si les tueurs qui avaient abandonné cette arme à Chypre avaient eu la même idée que la C.I.A., mais en sens inverse : supprime la seule piste les reliant au Herstatt ? La gorge serrée par l'angoisse, il fonça vers la villa. Dans son métier, l'expérience lui avait appris qu'il valait mieux ne pas négliger les pressentiments. Krisantem attendait devant chez Ira, gelé et vigilant.

— Personne ? demanda Malko.

— Personne.

— Bien. Vous allez entrer dans le jardin, en passant par la propriété voisine. Moi, je sonne. Il y a quelque chose de bizarre...

* *

*

Le sang battait aux tempes de Georgi Eof. Il n'aurait jamais cru si difficile de tuer Ira Cornfeld. Heureusement, il sentait la résistance de la jeune femme diminuer. Le rasoir se rapprochait inexorablement de la gorge d'Ira Cornfeld. Il suffisait d'un coup rapide comme pour les moutons de sa Bulgarie natale...

Il eut soudain l'impression que le corps d'Ira s'affaissait dans ses bras, qu'elle n'avait plus d'os et il réalisa une chose inouïe : les fesses

cambrées se frottaient contre son sexe ! Georgi Eof avait toujours considéré Ira Cornfeld comme une ravageuse hors du commun, inaccessible. Maintenant, il l'avait là, contre lui, prête à se faire violer... Il comprit aussitôt la méprise de la jeune femme. Une adolescence difficile lui avait appris qu'il ne fallait jamais négliger les bonnes choses. La chair tiède pressée contre lui avec insistance commençait à faire son effet. Une envie brutale, irréprensible, montait de ses reins. Une érection fabuleuse, comme il n'en avait pas connu depuis longtemps. Ira Cornfeld, à part ses deux mains nouées autour du bras tenant le rasoir, luttait de moins en moins.

Une petite voix murmurait à Georgi Eof qu'il devait en profiter pour lui couper proprement la gorge et filer, mais son sexe bandait à mort. Le sentant au bord de l'explosion. Ira recommença à se débattre, ce qui aggrava encore le désir du Bulgare. Celui-ci, le cerveau noyé de désir, chassa ses scrupules. Le bras gauche passé autour de sa taille, il souleva Ira du sol, fit deux pas et la jeta à genoux contre un des canapés noirs tombant derrière elle. En même temps, il fit pivoter légèrement le rasoir, en appliquant le plat sur la gorge de la victime. Sa main gauche attrapa le bas de la jupe, et il tira de toutes ses forces, vers le haut.

— Je vous en prie, gémit Ira, ne me faites pas ça...

Cette supplication excita encore plus Georgi Eof. Il haletait, collé à la jeune femme agenouillée sur l'épaisse moquette, le buste sur le divan, la tête dans les coussins. Il tira encore et la jupe se déchira d'un coup sur toute sa hauteur, révélant les bas et les jarretelles. Georgi Eof en grogna d'exaltation. Il arracha le dernier rempart de nylon noir et s'attaqua à sa propre ceinture.

— Non ! non !... cria Ira.

Parfaitement lucide. « Ce sera fini en deux minutes », se dit-elle. Après, il faudrait être prudente.

Gentille.

Une grosse chose brûlante frôla sa croupe et s'enfonça brutalement dans son ventre. Elle se dit en un éclair qu'elle n'avait jamais connu un membre aussi gros. Georgi Eof donna un coup de reins comme s'il voulait la clouer au canapé. Ira ferma les yeux, imaginant cette chose en elle et ce phantasme l'inonda instantanément. Soufflant comme un phoque, Georgi Eof eut le temps d'effectuer quelques mouvements désordonnés avant d'exploser avec un grognement de joie.

L'éblouissement du plaisir le paralysa et il demeura fiché en elle, comme mort. Ira avait l'impression d'être pénétrée par une barre de fer réalisant, un peu honteuse, qu'elle était trempée... Georgi Eof s'ébroua, s'apercevant soudain qu'il avait lâché le rasoir durant son orgasme. Ses doigts le retrouvèrent facilement. Ira Cornfeld se redressa un peu et dit avec une sévérité mêlée d'indulgence :

— Vous avez fini, maintenant ! Qu'est-ce qui vous a pris ?

Georgi Eof ne répondit pas. Sa main était en train de faire pivoter le rasoir, pour que la lame tranchante se retrouve contre la gorge. Il était temps d'accomplir ce pourquoi il était venu.

Sa main gauche saisit les longs cheveux noirs d'Ira, afin de lui tirer la tête en arrière et dégager son cou. À cette seconde. Ira Cornfeld comprit. Elle poussa un hurlement de terreur.

Son cri se confondit avec un long coup de sonnette à la porte d'entrée.

CHAPITRE V

Malko laissa volontairement longtemps son doigt sur la sonnette. Surveillant du coin de l'œil Elko Krisantem qui venait de disparaître par-dessus la clôture de la propriété mitoyenne de la villa d'Ira Cornfeld. Dieu merci, il n'y avait : personne en vue.

Il attendit, essayant d'écouter à travers le panneau. À côté du garage, il y avait un petit bâtiment où devait loger le personnel. Il essaya, en vain de tourner la poignée de la porte d'entrée. Verrouillée. Cette fois, Ira Cornfeld ne pouvait pas ne pas avoir entendu. Elle devait se manifester. Il regretta brusquement de ne pas avoir pris une arme. Plus le silence se prolongeait, plus son angoisse grandissait.

Que se passait-il à l'intérieur de cette villa silencieuse ?

* *

*

Le coup de sonnette fit à Georgi Eof l'effet d'une piqure de scorpion. Hélas ! il était trop tard pour reculer. Au cri de terreur de sa victime, il venait de réaliser qu'elle avait compris ses intentions réelles. Saisissant à deux mains le poignet du Bulgare, elle parvint à repousser le rasoir. Ses ongles s'enfoncèrent dans la chair de son agresseur et elle hurla. Un cri qui dut s'entendre à Genève.

Elle luttait furieusement, s'arc-boutant sous le poids de son agresseur. Celui-ci recommença à lui tirer la tête en arrière et tenta une nouvelle fois de l'égorger. Cette fois-là le tranchant effilé effleura la gorge d'Ira Cornfeld. Elle ressentit une légère brûlure et le sang perla le long de la coupure. Affolée, elle se débattit de plus en plus, ses dents trouvèrent le pouce du Bulgare et elle le mordit violemment.

Georgi Eof poussa un cri de douleur.

— Assassin ! hurla Ira.

La terreur décuplait ses forces.

Un second coup de sonnette retentit. Encore plus prolongé. Puis des coups violents ébranlèrent la porte d'entrée. On l'avait entendue ! Cette pensée la galvanisa et ses dents s'enfoncèrent encore plus fort dans le pouce du Bulgare.

Ivre de douleur et de peur lui aussi, Georgi Eof, d'un violent coup de genou dans le dos, coupa le souffle d'Ira Cornfeld, mais sans réussir à lui faire lâcher prise. Il banda ses muscles et, changeant de tactique, pesa sur la nuque d'Ira, abaissant le cou vers le rasoir. Elle s'égorgerait elle-même.

Un fracas de verre brisé dans son dos stoppa net sa tentative. Sans

lâcher sa victime, il se retourna à temps pour apercevoir un fauteuil de jardin rouler sur la moquette après avoir défoncé une des portes-fenêtres du living. Un homme était en train de se glisser dans la pièce par l'ouverture.

Un grand moustachu osseux tenant un pistolet dans sa main droite.

Georgi Eof devina instantanément qu'il ne s'agissait pas d'un policier. Avant tout, il fallait tuer Ira Cornfeld. De tout son poids, il accentua la pression sur sa nuque et il sentit enfin son cou entrer en contact avec le tranchant du rasoir. La jeune femme poussa un cri atroce et le Bulgare se dit qu'elle avait son compte. Lâchant le rasoir, il se releva en soufflant, le pouce en sang. Juste pour se trouver nez à nez avec un vieux parabellum.

Des craquements venaient de la porte : on tentait de l'enfoncer. À l'immense surprise de Georgi Eof, Ira Cornfeld s'arracha soudain du divan. Un vrai personnage de film d'horreur : une longue estafilade balafrait son cou d'où le sang jaillissait formant sur sa poitrine comme un plastron rouge. Les yeux fous, elle se rua vers la porte d'entrée, hurlant comme une damnée.

Le nouveau venu s'approcha du Bulgare avec précaution. Ce dernier se ramassa, prêt à bondir, mais un violent coup de pied lui écrasa les testicules. Sans un mot, Elko Krisantem récidiva jusqu'à ce que Georgi Eof ne soit plus qu'une boule gémissante recroquevillée sur la moquette. Alors, seulement, il se pencha pour le fouiller.

La vie avait enseigné la prudence au Turc.

* *

*

Le battant s'ouvrit violemment sur une vision d'horreur. Malko faillit ne pas reconnaître Ira Cornfeld dans cette femme couverte de sang, aux vêtements déchirés, hagarde. Sans le voir, elle voulut se précipiter dehors, tout en continuant à hurler :

— Il veut me tuer ! Il veut me tuer ! Au secours !

Hystérique.

Malko la saisit au passage, la forçant à rentrer dans la maison et referma la porte d'un coup de pied. Le sang coulait abondamment du cou d'Ira Cornfeld et il eut l'impression qu'elle était sérieusement blessée. Dans ses bras, elle se débattait de plus en plus faiblement. Un filet de sang coulait le long de son bras et il se demanda si elle n'avait pas d'autres blessures. Il appela :

— Elko !

— Je suis là, Altesse, fit en écho le Turc, vous pouvez venir. C'est clair.

C'est le moment qu'Ira choisit pour s'évanouir. Malko la sentit devenir toute molle et n'eut que le temps de la soutenir et de la porter

dans le living. D'un coup d'œil, il jugea la situation. Un gros homme, à quatre pattes, tentait de se relever, à quelques mètres de la mitrailleuse sur laquelle Malko avait fait l'amour à Ira Cornfeld. Il déposa celle-ci sur le canapé.

— Il était en train d'essayer de la tuer ! dit le Turc.

Le plus urgent était de soigner la jeune femme. Malko se rua vers la salle de bains, revint avec de l'alcool, des serviettes et du coton.

Il tâta tout de suite les carotides, vérifiant qu'elles étaient intactes. Les veines jugulaires aussi. Il se mit à nettoyer la plaie avec de l'alcool à 90° pour voir l'importance de la blessure. Ira ouvrit les yeux et poussa un cri de douleur. Le Bulgare la regardait, horrifié. Dès qu'elle aurait repris connaissance, elle allait parler et c'était la fin du voyage pour lui. Une petite idée se glissa dans sa tête, qui lui fit froid dans le dos...

— Surveillez-le bien, Elko, dit Malko.

Le sang continuait à couler sous ses doigts. Il se rendit vite compte cependant que la blessure n'était pas grave. Le rasoir avait entamé la peau sur dix centimètres mais superficiellement. Sans toucher ni aux carotides, ni au larynx. Ira Cornfeld s'en tirerait avec une petite cicatrice. Cependant, il s'en était fallu de peu... Il pressa un coton imbibé d'alcool sur la blessure et noua une serviette par-dessus. Il n'y avait plus qu'à attendre la fin de l'hémorragie... Ira ouvrit les yeux et gémit.

— J'ai mal, je vais mourir.

— Non, dit Malko, ce n'est rien.

Le regard de la jeune femme se posa sur lui, avec une surprise incrédule.

— Malko ! Mais qu'est-ce que vous faites là ? Où est-il, c'est horrible...

Elle se pencha et aperçut Krisantem en face du Bulgare.

— Il faut appeler la police !

— Ne craignez rien. Que vous est-il arrivé ? demanda Malko.

Elle avala péniblement sa salive, porta la main à son cou blessé.

— Je... je ne comprends pas. Il s'est jeté sur moi, avec un rasoir. J'ai cru qu'il voulait me violer. Mais, ensuite, il a vraiment essayé de me tuer... Oh, mon Dieu...

Elle éclata en sanglots. Ses nerfs, pourtant solides, lâchaient. Malko la laissa se calmer avant de demander :

— Lui, c'est celui dont vous m'aviez annoncé la visite, Georgi ?

— Oui, je ne comprends pas, il a toujours été correct.

Cela confirmait les soupçons de Malko... Il rabattit la jupe déchirée sur les cuisses et les bas filés d'Ira. Celle-ci répéta :

— Il faut appeler la police. Il n'est peut-être pas seul.

— Vous n'avez rien à craindre, dit Malko. Comme vous pouvez le

voir, je ne suis pas seul non plus...

Elle le regarda avec une incompréhension totale.

— Je ne comprends pas... Vous ne voulez pas prévenir la police ?

— Pas tout de suite, dit Malko. Mais je vais appeler une ambulance pour vous conduire à l'hôpital...

— À l'hôpital ! fit Ira horrifiée. C'est indispensable ?

— Je ne pense pas, dit Malko, mais vous avez été secouée. Il faut que je vous parle. Je vais vous emmener dans votre chambre.

Il la souleva dans ses bras et elle lui montra le chemin. La chambre était entièrement tapissée de renard blanc ! Malko installa Ira sur l'immense lit bas : le sang ne suintait plus à travers la serviette. Elle balbutia :

— C'est horrible, j'ai l'impression de sortir d'un cauchemar... Comment êtes-vous venu ?

— Vous êtes mêlée à une affaire qui vous dépasse, expliqua Malko. L'arme que vous avez vendue à ce Georgi a servi à commettre un meurtre politique, très loin d'ici... Nous cherchons à retrouver les coupables. Votre vendeur est notre seule piste. C'est pour cela que je suis entré en contact avec vous... Ce que je ne regrette pas. Car nous vous avons sauvé la vie. Aujourd'hui, cet homme était venu pour vous tuer. Parce qu'ils ont réalisé que vous étiez dangereuse pour eux... Si je ne vous avais pas rencontrée, vous seriez morte maintenant...

Ira l'observait. Le bleu de ses yeux avait foncé. Elle comprenait parfaitement.

— Je vois, dit-elle. Vous n'êtes pas ce que vous avez prétendu être ?

— Pas tout à fait, confirma Malko. Je travaille pour le gouvernement d'un pays ami.

— Vous êtes dans les Services secrets ? interrogea Ira. Pour quel pays ?

— Je ne peux pas vous le dire et cela n'a aucune importance. Vous n'entendrez plus parler de cette affaire, ni de moi.

— Vous êtes vraiment autrichien ?

— Oui.

— C'est votre vrai nom ?

— Oui. Maintenant, il y a un secret entre nous. Peut-être le hasard nous remettra-t-il en présence...

— Qu'allez-vous faire de cet homme ?

— L'interroger ; tenter de savoir qui l'a envoyé. Il ne dira rien à la police. Ensuite, nous pourrons l'appeler et vous raconterez l'histoire officielle... Le viol.

— Le salaud ! gronda Ira, il a vraiment voulu me tuer. J'espère que vous allez le...

Ses yeux brillaient de rage, de terreur rétrospective et de cruauté...

Elle passa une main sur son cou et fit la grimace. Malko s'aperçut qu'elle tremblait.

— J'ai besoin d'un grand verre de vodka avec de la glace, dit-elle. La tête me tourne un peu. Ce salaud m'a fait mal. Je dois avoir des bleus partout. Vous croyez que la cicatrice s'en ira ? ajouta-t-elle anxieusement.

— J'en suis sûr, affirma Malko, avant de sortir de la chambre.

Elko Krisantem, assis sur le rebord du canapé, veillait sur le prisonnier, l'Astra au poing. Le Bulgare s'était un peu repris. Les mains sur la tête, il roulait de gros yeux effarés.

— Essayez le turc, conseilla Malko en allemand. Il doit le parler.

— Comment t'appelles-tu ? demanda aussitôt Krisantem en turc.

Une lueur d'incrédulité joyeuse passa dans les yeux globuleux du Bulgare. Il se dressa brusquement sur ses pieds, un large sourire aux lèvres, les traits détendus, marchant vers Krisantem, les bras écartés.

— *Arkadaz*(16) ! fit-il dans la même langue, pourquoi n'avoir pas dit qui vous étiez !

Malko, intrigué, observait le soudain changement d'attitude du Bulgare. Tandis qu'il versait la vodka pour Ira. Krisantem continua, son pistolet abaissé :

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Le Bulgare eut un clin d'œil ignoble.

— Bien, nous sommes venus faire le même boulot. Comme ça, cet enfoiré de Baginziz n'avait pas confiance en moi. Il croyait que Georgi Eof allait se dégonfler. Qu'il n'était pas capable de couper la gorge d'une petite conne comme celle-là ! Moi qui ai tué plusieurs hommes... Il secoua tristement la tête... Ce n'est pas bien.

Krisantem l'écoutait, avec gourmandise. C'était trop beau.

— Tu l'aurais vraiment fait ? demanda-t-il.

— Bien sûr, s'exclama le Bulgare. J'ai juste voulu en foutre un coup dans le cul à cette petite salope. Et ensuite... Il eut un geste expressif. Krisantem hocha la tête, compréhensif.

— Tu avais l'air plutôt de t'amuser...

— Non, non, affirma Georgi Eof. Je prenais juste un peu de bon temps. Je te jure. Ensuite... Tu sais bien que je ne désobéirais pas à Baginziz.

— Que dit-il ? demanda Malko en allemand.

Elko Krisantem lui résuma dans la même langue. Le quiproquo commençait à devenir amusant. Malko contempla silencieusement le Bulgare. Celui-ci regarda les deux hommes l'un après l'autre, puis désignant Malko, demanda en turc :

— C'est un copain de Baginziz ?

Elko Krisantem dit alors :

— À propos, qui est Baginziz ?

Une lueur affolée passa dans les yeux de Georgi Eof.

— Quoi ! Tu ne...

— Non, fit Elko Krisantem, reculant pour que l'autre ne puisse pas se jeter sur lui.

Le silence qui suivit pesait une tonne. Le Bulgare semblait se décomposer.

— *Adin ne itoglu !*(17) dit-il en turc.

Un ange passa, le croissant turc sur les ailes. Puis avec un grognement sauvage, Georgi Eof fonça vers la porte vitrée.

— Ne le tue pas ! cria Malko.

Avec une souplesse admirable pour un homme de son âge, Elko Krisantem le crocha au passage d'un coup de crosse, puis l'acheva d'un coup de pied dans la nuque comme il tombait. Georgi Eof demeura sur le dos, geignant. Elko Krisantem s'approcha de lui et lui pointa l'Astra sur le front.

— Nous ne sommes pas tes copains, dit-il. Pas du tout. Je n'aime pas les Bulgares, je suis anatolien. Alors, tu ne vas pas nous emmerder...

Le Bulgare ne répondit pas. Malko s'approcha à son tour et demanda en anglais :

— Georgi, qui t'a donné l'ordre de tuer Ira Cornfeld ? Qui est Baginziz ?

Le Bulgare ne répondit pas ; ses yeux roulaient dans leurs orbites et il ressemblait à un rat pris au piège. Le vent glacial entra par la baie vitrée brisée. Malko s'apprêtait à lui répéter sa question quand une voix fit derrière lui, en français, froide comme la mort :

— Enfant de pute ! Tu vas dire qui t'a donné l'ordre de me tuer. Sinon je t'enfonce ce tisonnier dans le cul jusqu'à ce qu'il te ressorte par la gorge.

Malko se retourna. Ira Cornfeld avait changé ses vêtements déchirés contre une robe d'hôtesse mauve, fendue sur les côtés. Un foulard assorti cachait sa blessure. Les traits tirés, le maquillage fondu, elle paraissait dix ans de plus, mais ses yeux brûlaient comme des améthystes.

Les yeux d'Ira Cornfeld avaient la même couleur que sa robe d'hôtesse : un violet profond. Elle passa devant Malko comme un spectre, serrant dans sa main droite un pique-feu aussi aiguisé qu'une lance. S'approchant du Bulgare, elle en posa la pointe sur son bas-ventre. Georgi Eof se recroquevilla aussitôt. Malko surveillait la scène, prêt à intervenir si les choses allaient trop loin. Il ne tolérerait pas la torture, mais un peu d'intimidation ne lui ferait pas de mal.

Ira apostropha le tueur :

— Tu ne bandes plus, hein ! Alors, qui t'a dit de me tuer ?

Voyant qu'elle allait enfoncer le pique-feu, Malko se précipita et l'arracha de la main d'Ira. Celle-ci cracha comme une chatte en colère, s'écarta de lui, ramassa le pique-feu et alla à la cheminée. Elle l'installa avec soin entre les braises brûlantes et se redressa, avec un sourire haineux à l'adresse du Bulgare :

— Quand il sera chaud, tu parleras ou il te ressortira par la gorge...

Malko n'en revenait pas, de son hystérie. Ira alla au bar et se versa un grand verre de vodka pure, puis l'avalait d'un trait. Georgi la suivit des yeux, visiblement terrorisé. Même Krisantem était médusé. Certes, les femmes turques n'hésitaient pas à mutiler leurs ennemis, mais généralement quand ils étaient morts. Ira Cornfeld aurait mérité d'être anatolienne.

Georgi Eof se releva tout à coup et, de nouveau, fonça vers la porte-fenêtre. Il n'eut pas plus de chance. Cette fois, Krisantem le cueillit d'un coup de pied dans le ventre qui le plia en deux, hurlant de douleur.

— Attachez-le ! ordonna Malko.

— Il y a tout ce qu'il faut dans la cuisine, fit la voix d'Ira, toujours appuyée au bar, le visage congestionné par la vodka et l'émotion.

Malko, qui connaissait un peu la maison, s'y rendit. Il trouva facilement dans un tiroir de la cordelette à étendre le linge, qu'il apporta à Elko Krisantem. En un clin d'œil, le Turc eut entravé les chevilles et les poignets de Georgi Eof, qui ne se défendit même pas... Ira s'était reversé de la vodka et la sirotait en silence.

Malko contempla pensivement le prisonnier. Qu'en faire ? Sa marge de manœuvre était étroite. Il ne pouvait ni livrer le trafiquant à la police ni le garder indéfiniment dans cette maison. Il se voyait mal le transportant à la station de la C.I.A. de Berne, pour un « interrogatoire » poussé... La Suisse était un pays où on respectait les droits de l'homme.

— Le nom qu'il a donné, qu'est-ce que c'est ?

— Baginziz, expliqua Krisantem. Un surnom qui signifie « le Solitaire ». Tenez, voici le passeport de Georgi.

Malko regarda le document : Georgi Eof, né le 14 novembre 1932, à Kardjali, Bulgarie. Commerçant. Il y avait des visas turcs, yougoslaves, suisses, et des cachets : Italie, Grèce, Chypre...

Malko s'approcha :

— Qui est Baginziz ?

Le Bulgare laissa filtrer une phrase en turc, suivie aussitôt d'un violent coup de pied de Krisantem.

— Elko ! s'exclama Malko.

— Il a dit d'aller vous faire enculer, Votre Altesse..., fit le Turc, outré.

C'était un mauvais début de conversation... Il réitéra sa question :

— Qui est Baginziz ?

— Il viendra vous couper les couilles, fit le Bulgare arrogant. Cette fois en français.

Elko Krisantem se crut obligé de ponctuer cette affirmation gratuite d'un violent coup de pied dans le nez du Bulgare, ce qui déclencha chez ce dernier une hémorragie immédiate... Malko eut du mal à écarter Krisantem.

— Son Altesse t'a posé une question, fit Krisantem en turc. Tu devrais répondre...

Georgi Eof émit un gargouillis de mauvais augure, essayant d'avaler son propre sang. Il avait compris. Il lui fallait gagner du temps. Les autres ne pouvaient pas le garder indéfiniment. Une fois remis à la police, il ne risquerait plus rien dans l'immédiat. Après tout, Ira Cornfeld n'était pas morte et il pourrait s'en tirer pas trop mal avec un bon avocat. Malko alla au bar se verser un verre d'eau. Ira Cornfeld semblait plongée dans une sorte de stupeur. Profitant de l'occasion, Elko Krisantem posa son pied sur le larynx du Bulgare et appuya un peu.

— Qui c'est, Baginziz ?

Georgi Eof banda sa volonté et ne répondit pas. Puis il sentit alors la nécessité de faire un effort...

— Je ne peux pas parler, fit-il en mauvais anglais. Il me tuerait.

C'était certainement la chose la plus vraie qu'il ait dite depuis son arrivée.

Malko, qui revenait, l'entendit. Son regard croisa celui de leur prisonnier et ce qu'il y lut ne l'encouragea pas. Il se trouvait dans une impasse. L'autre avait peur. Il ne parlerait pas. Sa piste risquait de s'arrêter là. Il fallait prévenir Harry Soames de ce développement. Il aurait peut-être une idée.

— Je peux téléphoner de votre chambre ? demanda-t-il à Ira.

— Je vous en prie, acquiesça-t-elle d'une voix absente.

Elle se détacha du bar et l'accompagna jusqu'à sa chambre, puis referma doucement la porte sur lui. Malko se mit au travail. Harry Soames n'était pas au *Hilton*. Max Barney non plus. Il essaya la ligne directe de la station de Berne. Un répondeur le renvoya à un autre répondeur qui promit de rappeler s'il laissait un numéro. Il aurait pu appeler Langley où on travaillait encore à cause du décalage horaire, mais il se voyait mal expliquer son problème sur un téléphone non protégé. Autant en débattre en place publique...

Il était en train de réfléchir lorsqu'un cri atroce lui parvint à travers la porte.

Brusquement il revit le regard dangereux d'Ira Cornfeld. Krisantem n'avait pas la même conception des droits de l'homme que lui. Il se rua vers la porte, voulut l'ouvrir et n'y parvint pas : Ira Cornfeld l'avait enfermé ! Un nouveau hurlement lui glaça le sang. Comme un fou, il se jeta sur le battant, se meurtrissant l'épaule. Le bois craqua mais tint bon. Il revint à la charge, une fois, dix fois, chaque tentative ébranlant un peu plus la porte. Les cris continuaient, ponctués de couinements. Il se passait une horreur là-bas.

— Krisantem ! hurla Malko.

Le Turc, apparemment, n'entendit pas. Malko prit de nouveau son élan et, enfin, d'un effort surhumain, arracha la porte de ses gonds. Il fonda dans le couloir et déboucha dans le living-room. Il s'arrêta, horrifié, devant le spectacle qui s'offrait à lui.

Ira Cornfeld était penchée sur le Bulgare, couvée d'un regard tendre par Krisantem accroupi près du prisonnier, son lacet autour du cou de ce dernier. Il avait beau être entièrement dévoué à Malko, le naturel reprenait parfois le dessus.

Le pantalon de Georgi Eof était baissé sur ses cuisses, découvrant deux grosses fesses noires comme des olives. La pointe du pique-feu disparaissait entre les deux. La jeune femme avait mis sa menace à exécution...

Malko se précipita :

— Ira ! Laissez-le !

Ira Cornfeld tourna la tête. Transformée, un rictus de haine déformant sa belle bouche.

— Allez vous faire foutre ! dit-elle simplement. Ce salaud va parler ou il va crever.

Comme une ménagère africaine broyant du mil, elle recommença à touiller vigoureusement avec le pique-feu, l'enfonçant encore un peu plus dans l'intestin du Bulgare. Ce dernier poussa un nouveau hurlement et perdit connaissance. Malko réalisa que le pique-feu disparaissait dans le corps du Bulgare de vingt centimètres ! Il saisit Ira Cornfeld à bras le corps, l'arrachant du supplicié. Pire qu'une tigresse à qui on enlève ses petits ! Malgré ses coups de pied, Malko

parvint à la jeter sur le canapé.

— Elko, fit-il, ivre de rage. C'est indigne de vous. Empêchez-la de recommencer.

Le Turc baissa la tête, pas convaincu, et murmura une vague excuse. Il n'avait jamais pratiqué la guerre en dentelle.

Laissé à lui-même, le pique-feu s'inclina doucement et tomba arrachant Georgi Eof à sa syncope et provoquant un nouveau concert de hurlements.

Ira se releva comme un cobra et fonça de nouveau. Interceptée mollement par Elko Krisantem.

Sa belle bouche crachait un flot d'obscénités. Le vernis craquait définitivement. Ira Cornfeld n'avait sûrement pas été élevée au Couvent des Oiseaux...

— Il faut appeler une ambulance, dit Malko.

Au mot « ambulance », Ira bondit.

— Je suis chez moi ici ! glapit-elle. Je ne veux pas qu'on le soigne...

Elle était en pleine crise d'hystérie... Discrètement, Elko Krisantem desserra le lacet autour du cou du Bulgare et aussitôt, celui-ci se mit à grogner comme un porc qu'on égorge... La douleur devait être atroce.

Les yeux hors de la tête, écumante, Ira Cornfeld tenta de nouveau de s'emparer du pique-feu. Il y eut une mêlée confuse où Elko Krisantem se conduisit enfin dignement. Excédé, Malko chargea la jeune femme sur son épaule et chercha un endroit où l'enfermer. Sa chambre n'ayant plus de porte, il fallait trouver autre chose. C'était une vraie furie : l'émotion plus la vodka, ce n'était pas triste.

Il la traîna, malgré ses protestations, jusqu'à un petit salon. Il avait rarement entendu un vocabulaire aussi ordurier. Avant de refermer à clef, il ne put éviter un coup de griffe qui lui ouvrit la joue, de la pommette au menton, et ses parties vitales échappèrent d'un fil à un talon aiguille.

Essoufflé et soulagé, Malko revint dans le living-room, en sueur malgré l'air glacé qui venait du lac Elko Krisantem, toujours penché sur le Bulgare qui gémissait à fendre l'âme, releva la tête vers Malko avec un large sourire.

— Il a décidé de parler, Votre Altesse.

— Qu'est-ce que vous lui avez fait ? demanda Malko, horrifié d'avance.

— Rien, je vous le jure. Je l'ai juste menacé de partir et de le laisser seul avec elle.

— Qui est Baginziz ? demanda Malko.

Le Bulgare transpirait à grosses gouttes, le visage crispé par la douleur, ses yeux protubérants soulignés de cernes bistre.

— Vous jurez, dit-il, vous ne lui direz jamais...

— Oui, promet Malko.

— C'est Celik Osman, murmura Georgi Eof, d'une voix mourante. Le tueur le plus dangereux des Loups Gris. À dix-sept ans, il avait déjà assassiné vingt-deux personnes à Istanbul. Il a été condamné à mort, mais ses complices dans l'armée l'ont aidé à s'évader.

Malko écoutait, plutôt incrédule : les Loups Gris étaient une organisation turque d'extrême droite, qui ne s'était jamais attaquée aux Américains... Pourquoi ce Celik Osman aurait-il abattu un agent de la CIA. ?

— C'est Osman qui vous a acheté le Herstatt ?

— Oui.

— Où et quand ?

— Je l'ai rencontré à Sofia, à l'hôtel *Vitosha*, il y a deux mois. Il séjournait en Bulgarie avec un faux passeport. Il m'a demandé de lui procurer le Herstatt et m'a donné rendez-vous à Chypre, un mois plus tard. C'est là que je le lui ai donné.

— Pourquoi voulait-il cette arme en particulier ?

Le Bulgare dut reprendre son souffle avant de répondre. La douleur creusait ses traits, il avait le teint grisâtre, le front couvert de sueur.

— Pour remplir un très gros « contrat », avoua-t-il. Cela devait lui rapporter beaucoup d'argent. Seulement, il n'est pas bon tireur. Il a beaucoup de courage, mais il vise mal. C'est pour cela qu'il voulait une arme à treize coups. Dans les pays de l'Est, on n'en fabrique pas. Le Herstatt est très bon...

— Cette arme, vous l'avez livrée où ? demanda Malko.

— Dans un café, à Limassol.

— Quel café ?

— Je ne me souviens plus.

— Comment avez-vous joint Celik Osman ?

— Il a téléphoné à mon hôtel. Il savait que je venais.

Malko écoutait, de plus en plus intrigué.

— Il est turc, non ? Pourquoi se trouvait-il en zone grecque ?

— Il passe de l'une à l'autre. Il connaît beaucoup de gens qui le protègent...

— Décrivez-le-moi.

Georgi Eof avala sa salive, grimaça, et continua :

— Il est maigre, des cheveux courts, des yeux très enfoncés. Il est toujours très calme, pourtant, il a toujours peur. Beaucoup de gens veulent le tuer. On lui a promis que s'il réussissait son contrat, il aurait beaucoup d'argent, un bon passeport... Personne ne le retrouverait. Il a peur, vous comprenez. Il est obligé de continuer à tuer, pour pouvoir vivre, de rendre des services à ceux qui l'aident...

— À qui ?

— Je ne sais pas, il connaît beaucoup de monde. On sait qu'il est

prêt à tout. Qu'il est en sursis.

— Qui sont-ils ?

— Je ne sais pas. Des gens de son organisation.

— Que faisait-il à Chypre ?

Georgi Eof se tordit, gris de douleur, les deux mains sur le ventre. La sueur coulait de son front, mais il fallait qu'il parle. Après il se reprendrait...

— Je ne sais pas. Il avait rendez-vous, pour son contrat...

— Pourquoi voulait-il que vous assassiniez Mrs. Cornfeld ?

Le Bulgare répondit d'une voix imperceptible :

— À cause du Herstatt. Qu'on ne puisse pas remonter jusqu'à lui.

— Donc, vous avez eu un contact avec lui, après qu'il s'en soit servi ? Comment ?

— Par quelqu'un qui le connaissait.

— Qui ?

— Un Turc. Je ne sais que son prénom, Adnan.

— Qu'est-ce qu'il vous a promis pour ce meurtre ?

— Rien, je vous jure, grimaça le Bulgare. Il m'a fait dire que si je ne le faisais pas, il me tuerait. Qu'il saurait par les journaux. J'ai eu peur. Il est fou. À seize ans, il avait déjà tué toute une famille. Il leur a coupé la gorge et a fracassé les enfants contre un arbre.

Il y avait de quoi être effrayé par un tel personnage... Malko regarda le visage luisant de peur et de graisse au-dessous de lui. Le trafiquant était en train de se condamner à mort et il le savait. Mais il manquait encore à Malko l'information principale, vitale.

— Où se cache Celik Osman à Chypre ?

— Je ne sais pas, je vous l'ai dit. C'est lui qui m'a contacté. Il est très prudent.

Il se tut et ferma les yeux.

Malko contemplait le blessé, perplexe. Il venait d'obtenir des informations précieuses, certes, mais encore trop imprécises. Ce n'était pas suffisant pour retrouver Celik Osman. Il était sûr que le trafiquant ne lui disait pas toute la vérité.

— Je veux savoir comment on contacte Celik Osman, répéta-t-il. Tant que vous ne me l'aurez pas dit, je n'appellerai pas d'ambulance.

— Je ne sais pas, gémit Georgi Eof. J'ai mal, laissez-moi.

Le regard d'Elko Krisantem caressa de nouveau amoureusement le pique-feu... Au moment où Malko ouvrait la bouche pour une nouvelle question, une violente détonation ébranla la villa, venant de la pièce où il avait enfermé Ira Cornfeld. Malko se redressa en sursautant.

Dix secondes plus tard, Ira Cornfeld surgissait dans le living. L'air moins défaite, mais tout aussi méchante. Dans sa main droite, elle serrait un énorme Police Python 357 Magnum. Une arme à tuer un

éléphant. À plus forte raison un Bulgare. Un sourire sadique aux lèvres, elle s'approcha de Georgi Eof. Celui-ci poussa un couinement de terreur.

— Vous ne savez pas parler à la vermine, dit-elle. Avec moi, il va me dire pourquoi il a voulu me tuer.

— Ira !

Malko s'interposa. Aussitôt le canon du Police Python se braqua sur lui.

— Foutez-moi la paix ou je vous jure que je vous tue, fit la voix plate d'Ira.

Malko n'eut pas besoin de sonder longuement son regard pour voir qu'elle était sérieuse. Krisantem n'aurait même pas le temps d'atteindre son Astra... Les yeux du Bulgare semblaient prêts à jaillir de leurs orbites... Lentement, le regard toujours posé sur Malko, Ira s'accroupit sur ses talons, l'arme braquée sur le prisonnier.

— Tu veux jouer à la roulette russe ? demanda-t-elle.

L'autre secoua négativement la tête, terrorisé.

— Qui t'a dit de me tuer ?

— Baginziz, Celik Osman, murmura le Bulgare.

— Où est-il maintenant ?

— À Chypre.

Le canon ventilé du Police Python s'abattit sur son nez, achevant de lui écraser le cartilage. Le sang jaillit aussitôt des narines. Georgi Eof poussa un hurlement.

— Mauvaise réponse, fit calmement Ira. Pas assez précise.

Silence.

De la main gauche, elle fit tourner le barillet et appuya l'extrémité du canon contre la tempe du Bulgare.

— Premier tour de roulette russe, annonça-t-elle, comme au casino.

— Non, hurla Georgi Eof, je vais parler !

— Vite.

— Je ne sais pas où il est ! cria-t-il. Il est entre les deux zones tout le temps. Il ne reste jamais au même endroit. Il couche toujours dans des lieux différents...

— Comment le joint-on ?

Re-silence.

— Idiot !

— Ne tirez pas ! supplia le Bulgare, il faut aller voir Leptos, à Limassol. Il sait toujours où le contacter...

— Qui est Leptos ? demanda Malko, impressionné par l'efficacité d'Ira. Où le joint-on ?

— Je ne sais pas, je ne sais plus, j'ai oublié le téléphone ! cria Georgi Eof d'une voix hystérique. Je vous le jure, je vous le jure !

Il se tordait dans tous les sens, comme un serpent coupé en deux.

Transpirant cette fois la sincérité.

— Bien, dit Ira.

Son index appuya sur la détente. La détonation fut terrifiante. La tête du Bulgare sembla se pulvériser dans une gerbe écarlate, frappant violemment le sol. Un œil jaillit, restant suspendu à sa joue par le nerf optique... De la calotte crânienne éclatée, du sang et de la matière cervicale se répandirent. Ira se releva calmement, fixant son arme.

— C'était un peu injuste, dit-elle, il y avait six cartouches dans cette arme. Il était sûr de perdre...

Ses yeux brillaient d'une lueur folle.

Malko retenait difficilement une nausée. Certain qu'elle l'aurait abattu, s'il était intervenu. Même Krisantem semblait secoué. Ira Cornfeld était dans un état second. Elle lança :

— Vous ne pensez pas que j'allais laisser repartir une ordure pareille. Qui m'avait violée et voulait me tuer...

Malko regarda le corps recroquevillé sur le côté. Maintenant, il savait à peu près où se rendre à Chypre, mais la mort du trafiquant n'allait pas passer inaperçue. Le mystérieux Celik Osman aurait tout le temps de disparaître dans la nature... Il fallait que l'opération à laquelle il était mêlé soit super-importante pour qu'il ait envoyé le Bulgare liquider un témoin gênant à l'autre bout de l'Europe...

La voix d'Ira, très calme, le ramena au présent :

— Je vais appeler la police.

C'était la catastrophe.

CHAPITRE VII

Malko posa une main ferme sur celle d'Ira Cornfeld en train de décrocher le téléphone.

— Attendez !

Elle lui adressa un regard glacial. Se désintéressant totalement du corps gisant sur la moquette.

— Pourquoi ? Je ne risque rien. Vous n'avez qu'à partir avant qu'ils arrivent. Cet individu s'est introduit chez moi. Il a voulu me violer et m'assassiner. J'ai pris une arme et je l'ai abattu. La police suisse va me féliciter. Nous sommes dans un pays normal, ici... En plus, je ne veux pas me mêler de vos histoires.

— C'est déjà fait, fit remarquer Malko. Depuis que vous avez échangé le Herstatt contre le Radom. Si vous rendez publique l'attaque dont vous avez été l'objet, tous les journaux vont en parler. Celui qui a envoyé ce tueur saura qu'il a échoué. Il en expédiera un autre. En plus, je vous ferai remarquer que votre victime n'est pas très « présentable »...

Il vit le regard d'Ira Cornfeld vaciller.

— Vous pourriez me protéger..., commença-t-elle.

— C'est difficile, dit Malko. Presque impossible. Il n'y a qu'une solution pour vous éviter de courir des risques : vous n'allez pas appeler la police. Demain matin, vous partez en voyage. Sans dire où vous allez. Celik Osman pensera que Georgi ne vous a pas trouvée. Ils ne doivent pas communiquer facilement. Lorsque vous reviendrez, tout sera fini...

La jeune femme frissonna soudain sous le courant d'air froid qui venait du lac. L'odeur fade du sang commençait à envahir la pièce. Ira Cornfeld demeura quelques instants pensive, puis tendit la main vers le cadavre du Bulgare :

— Et ça ?

— Nous nous en chargeons, dit Malko. Vous avez un jardin, n'est-ce pas ? Cela fera une sépulture provisoire très convenable...

Les épaules de Krisantem se voûtèrent à l'idée de creuser un trou dans ce sol durci. Ira Cornfeld eut un haut-le-corps dégoûté :

— Dans mon jardin !

— Il est difficile de l'enterrer chez le voisin, remarqua Malko.

— On pourrait le jeter dans le lac, proposa Krisantem, poussé par sa paresse naturelle.

— Soyons sérieux, dit Malko. Il ne faut pas qu'on le trouve. Ni la police, ni ses amis. Pas avant que nous soyons remontés à celui qui l'a envoyé.

Ira Cornfeld haussa les épaules, fataliste. La fatigue, le contrecoup de cette soirée pleine de violence, commençaient à se faire sentir.

— Très bien. Je m'incline, dit-elle. Je ferai ce que vous dites. Je partirai demain matin. Il y a des pelles dans le hangar près de la piscine. Je ne veux rien voir, rien savoir. Je vais me coucher. Vous fermerez la porte en partant.

Malko la suivit jusqu'à sa chambre, contournant le battant qu'il avait enfoncé. Ira Cornfeld se laissa tomber sur le lit avec un soupir las.

— Quelle conne j'ai été, fit-elle amèrement. Un beau collectionneur d'armes amoureux de moi...

— Ne soyez pas cynique, dit Malko. Je serais très heureux de vous revoir. Je vais vous laisser mon numéro en Autriche. Appelez toutes les semaines. Que je vous tienne au courant.

Elle prit la carte et la jeta sur le lit.

— Je ne vous reverrai pas, dit-elle. Sauf si j'y suis obligée. Remettez les outils en place.

Malko rejoignit Krisantem qu'il trouva en train de traîner le cadavre à travers le living après avoir enveloppé sa tête dans une serviette, afin de ne pas salir... Il n'y avait plus qu'à creuser. Le Bulgare aurait une sépulture de luxe. Le mètre carré du terrain de sa tombe valait plus que tout ce qu'il avait dû gagner au cours de sa vie aventureuse. Pour lui, c'était fini, pour Malko, le vrai travail commençait : retrouver Celik Osman.

* *

*

La Suite de Malko empestait la fumée. Il était le seul à ne pas avoir une cigarette au bec. Max Barney n'arrêtait pas, Harry Soames devait dormir avec son cigare et un nouveau venu, Herbert Léonard, analyste spécialiste du terrorisme, arrivé spécialement de Francfort, avait une pipe vissée à la bouche. Vingt-quatre heures à peine s'étaient écoulées depuis le massacre de Lausanne. Ira Cornfeld avait pris le premier vol pour Mombasa, au Kenya, Georgi Eof reposait face au lac Léman et les télex avaient beaucoup fonctionné.

— Herbert, dites-nous tout ce que vous savez sur ce Celik Osman, demanda Harry Soames.

Herbert Léonard tira une fiche de carton blanc d'un porte-documents de quarante centimètres d'épaisseur : il en possédait une pour chaque terroriste fiché par la C.I.A. Avec son *back ground*, son évolution politique, ses amis, ses habitudes, et les crimes qu'on lui attribuait.

— C'est bien un des tueurs les plus dangereux du monde, annonça l'Américain. Celik Osman a abattu un journaliste turc et des dizaines

de communistes. La police turque le recherche en vain depuis qu'il s'est évadé d'une prison militaire avec des complicités intérieures. On l'a signalé au Liban, en Bulgarie, en Tunisie, en Italie. Il semble disposer de faux papiers et d'argent. La photo que je possède date d'il y a deux ans...

Malko prit la photo et demanda :

— Je peux la garder ? Comment se fait-il qu'on n'ait pas pensé à lui plus tôt ?

Herbert Léonard se troubla légèrement.

— Les fichiers étaient mal tenus, avoua-t-il. Osman était toujours considéré comme « hors circuit », en prison à Istanbul. Cela arrive quelquefois...

— Il n'a jamais été impliqué dans un attentat antiaméricain ? demanda Harry Soames.

— Non, Sir, fit Herbert Léonard. Les Loups Gris sont plutôt des spécialistes de la lutte anticomuniste... Mais, d'après certains recoupements, quelques-uns de leurs responsables seraient infiltrés par le K.G.B...

De plus en plus simple.

— John Hence a été chef de station à Ankara, avança Max Barney. Ce ne pourrait pas être un vieux règlement de compte ?...

— Hautement improbable, coupa Malko. Il aurait fallu un hasard extraordinaire pour que Celik Osman tombe sur John Hence. Avez-vous trouvé quelque chose sur Georgi Eof ? Grâce aux papiers que je vous ai remis ?

— Pas encore, expliqua Max Barney. Les ordinateurs travaillent. Nous avons envoyé un avis à toutes les stations concernées. *Extremely sensitive*... Dans vingt-quatre heures, nous en saurons plus.

— Et ce Leptos à Chypre ?

— Trafiquant notoire. Pas de dossier politique. Le C.O.S.(18) de Chypre, Robert Harriman, m'a répondu il y a une heure...

Harry Soames tira une bouffée de son cigare.

— Mon cher Malko, fit-il, vous n'avez plus qu'à filer sur Chypre. D'ailleurs, nous avons déjà pris nos dispositions. Je me suis mis d'accord avec la division des opérations pour que deux « baby-sitters » vous rejoignent Chris Jones et Milton Brabeck. Vous les retrouverez à l'aéroport d'Athènes, demain. Mr. Barney vous donnera tous les détails.

Malko ne montra pas sa surprise. D'habitude, on ne le gratifiait pas d'une protection aussi coûteuse aussi facilement. Ou sa cote avait monté, ou la C.I.A. avait de bonnes raisons de croire que le voyage à Chypre ne serait pas une promenade de santé... Les deux gorilles qu'on lui proposait étaient ce qui se faisait de mieux dans le genre. Anciens du *Secret Service*, rompus à la protection rapprochée et d'une

fiabilité à toute épreuve, ils représentaient à eux deux la puissance de feu d'un petit porte-avions...

— Merci, dit-il. J'avais prévu d'emmener Elko Krisantem, qui vient de se montrer très efficace.

— Pourquoi pas ? répondit Harry Soames dans un geste de générosité inouïe. Cette affaire est extrêmement importante, et nous devons mettre toutes les chances de notre côté. N'hésitez pas à demander des moyens supplémentaires, si besoin est.

Malko n'en revenait pas. S'il avait demandé un carrosse et des laquais à la française, il les aurait eus. On avait changé la C.I.A.

— Vous avez dévalisé Fort Knox ? demanda-t-il.

Harry Soames sourit en exhalant la fumée de son cigare.

— Non, nous avons seulement un nouveau Président qui aime que les choses se fassent et qu'on gagne. Surtout quand il s'agit de sa peau. Langley me traque au télex jour et nuit. Je suis ravi de refiler le bébé à la station de Chypre... Trouvez Celik Osman et, surtout, ce qu'il y a derrière. Mr. Léonard ira également à Chypre. Cela fera gagner du temps dans l'identification d'éventuels suspects. Ses dossiers sont complets.

Herbert Léonard baissa modestement la tête. Cela faisait quelques années qu'il se consacrait à ses petites fiches. Le vrai « Who's who » du terrorisme.

Malko était enchanté de quitter Genève qui n'était en fait qu'une grande banque sur fond de tristesse. Ira Cornfeld envolée, la Suisse ne présentait plus qu'un intérêt médiocre. Il repensa soudain à l'inconnue qui semblait avoir donné le signal du massacre, au *Hilton* de Chypre.

— Mr Leonard, demanda-t-il, vous n'avez rien dans vos fiches qui ressemble à la personne apparue au bar, peu avant le triple meurtre ?

— Sir, c'est une question qu'on m'a déjà posée, répliqua Herbert Leonard. Je ne sais rien.

— Robert Harriman est à Chypre depuis deux ans et pourra vous aider, compléta Harry Soames. Cependant, si votre mission devait déborder sur une action « Homo », respectez les règles. Que rien ne puisse impliquer les gens de la station. Autrement dit, étranglez-le vous-même, discrètement.

Malko opina, intrigué. Qu'allait-il découvrir sur cette petite île blottie au fond de la Méditerranée, déjà presque en Orient ?

* *

*

L'air avait déjà de vagues relents d'épices. La Grèce, ce n'était plus tout à fait l'Europe. Malko regarda la salle d'attente des Olympic Airways. Une heure avant, l'Airbus d'Air France l'avait amené d'un

coup d'aile de Paris, où il avait passé la soirée, pour reprendre goût à la vie. La classe « affaires » étant complète, il avait voyagé en ECO, au milieu d'un essaim de minettes profitant des tarifs des « vols vacances » pour s'initier aux vieilles pierres.

Un bus s'arrêta devant le bâtiment, déversant des passagers. Parmi les premiers qui en sortirent, se trouvaient deux hommes de haute taille, avec des costumes gris, des feutres noirs, des épaules de dockers et de magnifiques cravates multicolores. Chris Jones et Milton Brabeck. La force de frappe de la C.I.A.

Malko alla vers eux.

— Chris ! Milton !

De joie, ils manquèrent écrabouiller quelques passagers voulant se faufiler entre eux et la porte. De près, ils étaient impressionnants. Un mètre quatre-vingt-dix, cent trente kilos et des yeux gris, froids, perçants, qui vous découpaient au chalumeau. Ils n'avaient guère changé, sauf quelques cheveux gris et des rides autour des yeux. La poignée de main de Milton Brabeck évoquait toujours une presse hydraulique, et la tape que Chris Jones envoya à Malko aurait pu faire s'écrouler un mur de moyenne épaisseur. Ignorant les états d'âme, ils servaient la C.I.A. et, parfois, Malko, avec un dévouement aveugle.

— Chris, vous avez grossi, remarqua Malko.

Le gorille rentra son estomac, inquiet, et se pencha sur Malko comme pour lui confier un secret honteux.

— En tout cas, ce n'est pas l'artillerie. On est nus comme des vers. Tout vient par la valise... J'ai trop bouffé sur Air France. Pour une fois, la Company ne nous a pas traités comme des animaux, en nous foutant sur une ligne bidon, où elle ne paie pas. La bouffe était super, servie dans des petits paniers repas. Même du vin français. Après, sur Olympic, c'étaient les olives. C'est ça qui a dû me faire grossir. Dites-moi, où on va, c'est mangeable ?

— De toute façon, les olives seront excellentes, promit Malko. C'est la spécialité du pays.

Chris Jones ne craignait que Dieu, l'eau polluée et les nourritures exotiques. C'est-à-dire tout ce qui s'écartait du *T-Bone steak* et du hamburger.

— J'espère qu'il n'y a pas de vermine là-bas, dit Milton Brabeck, à part les habitants...

Il fixait avec inquiétude les passagers pour Larnaca, mélange de gens pauvrement habillés, de vieux, de femmes énormes, tous chargés d'in vraisemblables paquets.

— La Grèce est membre de l'O.T.A.N., remarqua sévèrement Malko.

— *Fuck* l'O.T.A.N. ! fit à mi-voix Milton Brabeck, qui n'avait pas confiance dans les Européens. À ses yeux, les habitants de la Californie étaient déjà presque des métèques. Alors, une île en Méditerranée...

Les deux gorilles aperçurent soudain Elko Krisantem, demeuré discrètement sur une banquette.

— *Elko ! Old son of a bitch !*

Les retrouvailles des trois hommes furent presque aussi touchantes que la remise de la Légion d'honneur à une fripouille. Leur première rencontre, quinze ans plus tôt à Istanbul, s'était passée de façon légèrement différente, les gorilles et Elko Krisantem ayant tenté de s'expédier mutuellement *ad patres*... Le temps arrange tout. Une lueur intéressée passa dans l'œil gris de Chris Jones.

— Dites donc, fit-il à mi-voix, pour que la maison mette le paquet comme ça, c'est que ça va saigner.

— Ça a déjà saigné, corrigea Malko.

Modeste comme une violette, Elko Krisantem baissa les yeux.

On appelait déjà leur vol. Comme par miracle, Chris Jones se retrouva au premier rang.

— Vu le monde, dit-il, il y en a qui vont voyager debout. C'est pas mon truc.

* *

*

Un écriteau portant une tête de mort mal dessinée, planté sur le côté droit, apparut après un virage. C'était toujours le même paysage de collines pelées, caillouteuses, sans une habitation, au milieu desquelles serpentait une voie étroite semée d'énormes trous et parcourue de camions rugissants. La conduite à gauche les rendait encore plus impressionnants. La route Larnaca-Nicosie était la principale artère de l'île, à cause de l'aéroport.

— Voilà la ligne Attila, annonça Robert Harriman, qui conduisait une Chevrolet pratiquement sans amortisseurs. Regardez le soldat turc là-bas.

Le chef de station était venu les chercher à l'avion. Petit, avec de grosses lunettes d'écaille et une veste à carreaux, il ressemblait à un représentant en aspirateurs. Chris, Milton et Elko, tassés à l'arrière, se tordirent le cou, essayant de voir la ligne imaginaire... Encore ankylosés du parcours Athènes-Chypre. Les sièges de l'avion semblaient avoir été conçus pour des nains. L'horreur. Malko aperçut une minuscule silhouette debout au milieu de la pierraille et derrière elle, au sommet de la colline, un cube blanc surmonté d'un drapeau rouge, tranchant sur le ciel intensément bleu. Il y en avait une sur chaque crête. De nuit, en dépit d'hypothétiques mines, ce ne devait pas être difficile de passer d'une zone à l'autre.

Ce paysage austère, faisant suite au petit aéroport délabré et sale, n'était pas encourageant. Dix minutes plus tard, ils quittèrent la ligne Attila, plongeant dans des virages en épingle à cheveux. Les soixante

kilomètres séparant Larnaca de Nicosie semblaient interminables. Seul bon côté : après Genève, il faisait une température délicieuse.

— Il y a des contacts entre les deux zones ? interrogea Malko.

— De la contrebande. La livre grecque vaut dix fois la livre turque au marché noir. Ils crèvent de faim, au nord.

Ils traversaient un village. Malko remarqua que chaque maison était surmontée d'un curieux appareil ressemblant à un climatiseur.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

— Énergie solaire, expliqua le chef de station. Quatre-vingt-dix pour cent des habitations en sont équipées.

C'était bien le seul endroit au monde...

Un gigantesque camion les croisa, manquant de les précipiter dans le ravin. Enfin, apparut le ruban d'un *freeway* montant vers les collines de Nicosie.

— Voilà l'autoroute du scandale ! annonça, pince-sans-rire, Robert Harriman. On en a construit quinze kilomètres avec des crédits suffisants pour cent. Le reste a disparu corps et biens dans les poches des amis du Président. Profitez-en bien, c'est la seule de Chypre.

Elko Krisanem demeurait silencieux, mal à l'aise. Les Turcs n'étaient pas très bien vus dans cette partie de l'île... Heureusement, il avait son passeport autrichien et les Chypriotes ne risquaient pas de s'apercevoir que son accent allemand avait quelque chose d'étrange...

La partie extra-muros de Nicosie ressemblait à une hideuse banlieue, clairsemée, établie sur des pentes douces, s'étendant tout autour de l'ancienne ville ceinte de fortifications. Ils roulaient maintenant dans Makarios Avenue, entre deux rangées de bâtisses modernes.

— Voici le *Hilton*, annonça Robert Harriman.

L'hôtel était rectangulaire et de dimensions modestes, avec un appendice en construction sur le côté gauche de Makarios.

Malko fit quelques pas dans le hall, s'arrêtant à l'entrée du bar, à gauche. Le piano était muet, le *Paddock*, désert, et le barman bâillait aux corneilles. C'est là que John Hence avait été tué. Robert Harriman le rejoignit.

— Mr. Léonard est déjà arrivé, dit-il. Chambre 410. J'ai reçu aussi un télex. Au sujet de Georgi Eof. Il a travaillé à la Kotex(19), avant de s'établir à son compte. Il avait des liens étroits avec les Services bulgares. D'après Langley, il semble impossible qu'il se soit lancé dans une histoire pareille sans leur feu vert... Quant à Leptos, il s'agit d'un certain Stavros Leptos. Voici l'adresse : Ayia Phyhxis Street, 130, à Limassol. Nous n'avons aucun contact avec lui.

— Merci, dit Malko. Quoi d'autre ?

— J'ai prévenu notre *stringer*(20) Mathias Elefteros. Il est journaliste et il tient une taverne. Très démerde et à peu près clair. Parle anglais.

Sa taverne s'appelle *l'Aphrodite* dans Stasinos Avenue, le long des remparts. Il y est tous les soirs. Si vous n'êtes pas trop fatigué...

* *

*

Malko, au volant d'une Ford de location, remonta l'avenue Makarios, en direction des remparts entourant la vieille ville. Les deux gorilles et Krisantem étaient demeurés à l'hôtel. Pour l'instant, il gardait un *low-profile*(21)... Bien qu'il ne soit que onze heures du soir, on se serait cru dans une ville abandonnée : pas un piéton, pas un véhicule. On entendait même les cliquetis des feux ! Le boulevard cernant la vieille ville était tout aussi mort, bordé d'un côté par les fossés des anciennes fortifications. Enfin, il repéra une enseigne au néon : *Aphrodite* : une petite maison, au fond d'un jardin... Cela semblait fermé.

Il traversa le jardin, descendit quelques marches, poussa une porte et fut aussitôt noyé sous un flot de musique et de chansons. Des jeunes des deux sexes, entassés autour des tables rustiques, reprenaient en chœur les refrains d'un guitariste perché sur un tabouret, dans une fumée à couper au couteau... Îlot de vie dans cette ville sinistre. Malko se fraya un passage entre les tables jusqu'au bar au fond, où une grappe de moustachus à la peau sombre sirotaient des ouzos sous un immense portrait de Makarios. La barmaid, une fille en jean et pull-over, avec un visage rond avenant et des cheveux frisé, se pencha :

— *What do you drink ?*(22)

Les cheveux blonds et les yeux dorés impliquaient qu'il était étranger.

— Mathias est là ?

— Oui, il chante.

C'était le guitariste. Malko commanda un ouzo. Dans un coin du bar, un couple flirtait à s'arracher la bouche, l'homme pétrissant la lourde poitrine de sa compagne à travers un chandail de grosse laine. Leurs voisins étaient engagés dans une discussion animée. Enfin, la chanson s'arrêta et la barmaid s'approcha du guitariste aux moustaches tombantes. Aussitôt celui-ci vint vers Malko.

— Vous me cherchez ? demanda-t-il en anglais.

— Je viens de la part de Bob Harriman, expliqua Malko.

— Ah ! fit le Chypriote.

Il se tourna vers ses copains et annonça, d'abord en anglais, puis en grec :

— Un journaliste européen. Bienvenue...

Malko dut avaler une demi-douzaine d'ouzos. Au moins, Mathias avait de la présence d'esprit. Il venait de lui tisser une couverture en

dix secondes... Un autre guitariste se mit à jouer et les chansons reprirent. Au bout d'un moment, Mathias fit signe à Malko et ils s'arrachèrent à la bande de joyeux poivrots.

Dehors, en comparaison, le silence de la nuit était saisissant. Mathias Elefteros lissa sa moustache.

— Je peux vous aider ?

— J'espère, dit Malko. Stavros Leptos ? C'est un nom qui vous dit quelque chose ? Il habite Limassol.

— Qu'est-ce qu'il fait ?

— Je ne sais pas exactement. Je crois qu'il est impliqué dans différents trafics.

Mathias Elefteros effilait sa moustache.

— Je crois que je vois, dit-il. Il a une affaire d'import-export, mais trafique beaucoup avec le Liban. C'est ce qu'on dit, du moins. La drogue, les armes ; pendant les événements de Beyrouth, il a gagné beaucoup d'argent. Il faisait payer cent dollars la place sur de vieux rafiots pour faire Beyrouth-Limassol...

— Vous le connaissez ?

— Non.

— Vous voyez un moyen de l'approcher ?

Un groupe bruyant passa près d'eux et ils se turent. Lorsque les autres furent dans la rue, Mathias demanda :

— Que voulez-vous de lui, au juste ?

— Un renseignement, dit Malko. Que je paierai bien.

Le Chypriote triturait toujours sa moustache.

— C'est sûrement un type méfiant. Vous pouvez tenter le coup du journaliste... si c'est pas trop voyant. Il faudrait aller à Limassol.

— Vous pouvez venir avec moi ?

— Pas demain. Je suis bloqué à la télé toute la journée. Mais je peux vous donner quelqu'un. Androula, la barmaid. Elle a besoin de se faire un peu d'argent. Elle parle anglais et elle n'est pas conne.

— Elle est au courant que...

— Non. Ça vaut peut-être mieux. Vous ne lui direz que ce qu'il faut. Que vous faites une enquête sur le trafic d'armes par exemple. Ça l'amusera.

— Bien, dit Malko.

Pas très chaud à l'idée de se lancer avec cette inconnue sur une affaire classée *Extremely Sensitive*. Si les gens du contre-espionnage savaient ça, ils hurleraient comme des bêtes. Mais nécessité fait loi.

— Venez, proposa Mathias, on va rentrer. Je vais lui demander.

Le bruit n'avait pas baissé. Mathias prit la jeune barmaid à part dans un coin pour un long conciliabule et la ramena triomphalement à Malko.

— Voilà Androula. Elle viendra avec vous demain. Où peut-elle

vous retrouver, et à quelle heure ?

— Neuf heures au *Hilton*, proposa Malko. Dans le hall. J'emmènerai un photographe.

Elko ferait l'affaire. On ne sait jamais. Androula approuva avec enthousiasme. Son visage plein de vie était loin d'être désagréable à regarder et ses seins, libres sous le pull, semblaient d'une fermeté de bon aloi. Ses yeux noirs détaillèrent Malko avec un intérêt qui n'était pas seulement financier. Les blonds, à Chypre, cela ne courait pas les rues.

— On va boire une bouteille de vin, proposa Mathias.

Et c'était reparti ! Malko, le verre à la main, se mit à penser à la façon dont il allait bien pouvoir aborder un trafiquant méfiant qui jouait sa vie sur une indiscretion. Il avait jusqu'au lendemain pour trouver la solution. Priant Dieu pour que la mort de Georgi Eof ne soit pas encore connue de ceux qui l'avaient envoyé à Lausanne. Sinon, l'accueil de Stavros Leptos risquait d'être plus que frais.

— D'un froid mortel.

CHAPITRE VIII

En dépit de ses efforts, Elko Krisantem avait l'air de tout sauf d'un photographe. D'autant qu'il lui manquait l'essentiel : des appareils. Il avait bien un sac de cuir, mais celui-ci était bourré d'une partie de l'artillerie empruntée aux deux gorilles restés au *Hilton* de Nicosie... Arrivée par la valise diplomatique. Androula ne semblait rien remarquer d'anormal, Dieu merci.

Malko avait eu un petit choc agréable en la voyant arriver le matin. Sa poitrine, libre de tout soutien-gorge, serrée dans un pull trop petit, faisait qu'on avait l'impression qu'elle tendait les seins pour dire bonjour, comme d'autres tendent la main... Le jean hyperserré achevait d'en faire un tanagra très désirable, avec l'œil sombre et la bouche mutine. Une bonne nature en tout cas : elle n'avait cessé de babiller de Nicosie à Limassol. Pourtant à côté de la route Nicosie-Limassol, celle menant à Larnaca était un rêve. Entre les camions, les trous énormes, les virages et l'étroitesse, c'était l'horreur.

Deux heures et demie de trajet pour cent quinze kilomètres ! Maintenant, Androula penchée à la portière pour demander le chemin, ils montaient Ayia Phylaxis Street, grande avenue perpendiculaire à la mer, grimpant du centre de Limassol vers les collines. Sans Androula, ils n'auraient jamais trouvé Stavros Leptos.

Une enseigne défraîchie annonçait *STAVROS LEPTOS LTD*, barrant toute la façade d'un cube de béton de trois étages, avec une sorte de bazar minable au rez-de-chaussée.

— C'est ici, annonça la jeune Chypriote. La boutique est à lui aussi. C'est là qu'il faut se renseigner.

En se retournant, on apercevait en contrebas la rade avec des dizaines de cargos et les bâtiments neufs des résidences pour Libanais, désertes pour l'instant. À la première roquette sur Beyrouth, elles se remplissaient comme des ruches.

Limassol était minuscule, une longue promenade en bord de mer, 28 October Street, se terminant par une vieille distillerie, un magma inextricable de rues en sens unique et quelques villas modernes. Le centre était animé de l'habituelle foule méditerranéenne et de femmes en châle noir assises sur des chaises en plein trottoir.

Malko descendit de la Ford et entra dans l'épicerie avec Androula. Un vieux pas rasé comptait des pois chiches à une femme en noir. Androula attendit qu'il ait fini et demanda :

— Stavros Leptos ?

L'autre secoua la tête et dit presque sans se retourner :

— Pas là.

— Quand sera-t-il là ?

— Y vient jamais.

Il se rassit derrière le comptoir et se mit à compter des billets crasseux et déchirés. Ses yeux, atteints de conjonctivite, ressemblaient à ceux d'un lapin russe.

Discrètement, Malko sortit un billet de dix livres chypriotes et le glissa à Androula avant de sortir. La jeune fille le posa sous le nez du vieux. Sa réaction fut immédiate. Il cessa de compter ses billets et fixa Androula avec un sourire madré et ravi. Celle-ci entama un long conciliabule en grec tout en poussant doucement les dix livres sur le comptoir. Le vieux écoutait sans mot dire. Lorsqu'elle se tut, sa main ridée happa le billet et le fit disparaître sous ses oripeaux. Puis il laissa tomber une longue phrase avant de glisser de son tabouret, afin de s'occuper d'une cliente qui venait d'entrer.

Androula rejoignit Malko sur le trottoir, enchantée de son tour de passe-passe.

— Avec cinq livres, il aurait parlé aussi, dit-elle. Il paraît que Stavros Leptos est à l'étranger. Il voyage beaucoup. Le vieux ne sait pas où, mais Leptos est le propriétaire d'une agence de voyages dans Spyros Araouzos Street, avant la distillerie. Nicosia Travels. Le directeur de l'agence, qui s'appelle Goulandris, pourra nous renseigner.

Elko Krisantem commençait à s'ankyloser. Ils redescendirent vers le centre. L'agence était une petite boutique bleue à côté de la distillerie, Nicosia Travels Agency. Ils s'arrêtèrent un peu plus loin et entrèrent dans un café.

Malko hésitait. Normalement, il aurait dû planquer, ne pas risquer de se faire repérer, remonter lentement la filière jusqu'à Celik Osman. Hélas ! il n'en avait pas le temps. La seule méthode était le coup de pied dans la fourmilière. En espérant que les fourmis s'y trouvaient. Androula le guettait avec un enthousiasme de néophyte.

— Qu'est-ce que vous voulez vraiment savoir ? demanda-t-elle.

— Oh, dit Malko, rien de précis, des anecdotes sur les trafics d'armes et de passeports... Je vais y aller seul, ce Goulandris doit parler anglais. Attendez-moi là avec Elko.

Il montrait quelques chaises et des tables où des vieux jouaient aux dominos, terrasse improvisée d'un café sur la plage. Il traversa la rue et entra dans l'agence. Une secrétaire noireude leva la tête en souriant.

— Sir ?

— Mr. Goulandris.

— *Wait a minute, please.*

Elle se leva. Ses fesses étaient si basses qu'elle paraissait marcher à genoux... Elle entra dans l'arrière-boutique puis reparut avec un

Levantin à la paupière lourde et bistre et à la lippe accueillante.

— Je cherche Stavros Leptos, dit Malko. On m'a dit que vous sauriez où il se trouve.

Une lueur bizarre passa dans les yeux ternes tout de suite effacée par un sourire commercial sirupeux.

— *Mr. Leptos ! Yes, yes, he is a goodfriend, but I don't know where he is. May I help you ?* (23)

— Vous ne savez vraiment pas où il se trouve ? insista Malko. C'est votre patron, n'est-ce pas ?

— Mon patron ? s'indigna en riant Goulandris. Non, c'est un ami. Je suis le patron ici. Qui vous a dit cela ?

— Oh, je ne sais pas, dit Malko. Je l'ai entendu dire... Vous ne savez pas où je pourrais le trouver à Chypre...

Goulandris secoua la tête avec une moue comiquement déçue.

— Je ne sais pas. Il voyage beaucoup. Mais si je peux faire quelque chose pour vous...

— Non, dit Malko, j'ai besoin d'un renseignement très précis que seul Mr. Leptos peut me donner.

Je suis journaliste, ajouta-t-il, et je fais une enquête sur le commerce international...

— Ah ! le commerce, fit Goulandris avec une lueur émue. C'est intéressant. Ici, les affaires ne vont pas fort. Tout Limassol est à vendre. Les libanais ne viennent plus. Vous me laissez une carte de visite ? Si je vois Stavros, je lui dirai.

En échange de la carte de Malko, il lui remit un prospectus de l'agence et le raccompagna jusqu'à la porte. Malko sentit son regard perçant sur son dos, tandis qu'il s'éloignait avec une impression bizarre. Goulandris mentait. Il en était certain. Dépit, il retrouva Krisantem et Androula qui en étaient à leur troisième ouzo.

— Vous avez trouvé ? demanda Androula.

— Non, dit Malko, il n'est pas là.

Elle se rembrunit.

— Tout cet argent pour rien ! Qu'est-ce que vous voulez faire ?

— On rentre.

Et en avant pour les vingt-cinq virages au kilomètre. Enfin, Malko entra dans le parking du *Hilton*. Androula somnolait, ballottée par les cahots. Réveillée, elle demanda :

— Vous venez à l'*Aphrodite*, ce soir ?

— Je pense, dit Malko.

Il fallait trouver un autre moyen de se rapprocher de Stavros Leptos. Sinon, sa mission tournait court.

Les deux gorilles jouaient au Scrabble dans le hall, ravis de se trouver en vacances. Quand Malko leur annonça qu'ils avaient encore quartier libre pour le soir, ce fut le délire.

L'*Aphrodite* était plein comme un œuf. Dans la salle, les groupes habituels chantaient à gorge déployée un chant révolutionnaire de l'époque Makarios tandis que les amis de Mathias se pressaient au bar autour du patron et de son hôte, le journaliste étranger... Androula, juchée sur des escarpins mal assortis à ses jeans, remplit le verre de Malko pour la énième fois...

— Celui-là est excellent ! dit-elle, il faut le goûter.

C'était effrayant. Malko n'arrivait pas à se décrocher du bar. Chacun offrait sa bouteille à tour de rôle. Il n'avait pas pu placer un mot à Mathias qui pérorait en grec, au milieu de ses copains. Seule, Androula, le mangeait des yeux, cherchant son regard, frôlant sa main à chaque occasion, se déhanchant comiquement derrière le bar, bien partie, elle aussi.

Brusquement, Mathias annonça :

— J'ai faim.

— Si on allait au *My Friend* ? proposa un de ses copains.

— C'est trop tard, regretta Mathias.

Son copain eut un hoquet de tristesse.

— Dommage ! Il y a quinze jours, il y avait une fille sensationnelle. Blonde avec des grands cheveux, et un cul ! Une belle pute. Vassili avait la queue qui lui remontait jusque dans la gorge...

— C'est pas vrai, fit une voix avinée, il bande pas ! Il a même pas pu faire un enfant à sa femme.

Éclat de rire général. Androula se tordait. Quelque chose venait d'alerter Malko. La description de l'ivrogne correspondait assez à celle de la mystérieuse blonde liée à la tuerie du *Hilton*.

— Qu'est-ce que c'est que *My Friend* et qui est Vassili ? demanda-t-il.

— C'est une taverne, expliqua Mathias, pas très loin d'ici. Vassili, c'est le patron, un des gros bonnets du parti socialiste. Il s'occupe d'immobilier aussi...

— Et il ne bande pas ! hurla la voix avinée, de l'autre côté du bar. Même avec la pute étrangère de l'autre jour qui croisait les jambes jusqu'au ventre et qui était en face de lui, je suis sûr qu'il ne bandait pas... Putain, quelle fille ! Mathias, donne-nous une bouteille qu'on boive à sa santé.

Androula surgit instantanément. Elle rappelait à Malko un barman nommé Jésus qui renouvelait les tournées chaque fois qu'on invoquait le Seigneur... Ne voulant pas être en reste, il dut aussi offrir une bouteille pour célébrer le souvenir de la blonde. Il avait renoncé à dîner, bourré de biscuits et d'olives. Androula vint s'asseoir à côté de

lui, la tête sur son épaule. Les gens commençaient à partir. Elle bâilla et demanda :

— Vous pouvez me raccompagner ?

C'était l'occasion que Malko guettait pour s'en aller. Mathias ne s'aperçut même pas de son départ.

* *

*

Dehors l'air était délicieusement frais. Malko respira à pleins poumons. Androula lui passa un bras autour de la taille, gentiment. Ils traversèrent l'avenue Stavinos, titubant légèrement, pour regagner la Ford.

— Vous savez aller au *My Friend* ? demanda Malko.

— Oui, fit-elle, mais il est trop tard, il n'y aura plus personne.

— Allons-y quand même, je voudrais voir où c'est.

— Vous voulez voir la blonde, dit Androula en riant. Vous n'aimez pas les Chypriotes.

— Vous vous trompez, assura Malko.

Androula, la tête tournée vers lui, souriait. Elle se pencha et posa ses lèvres légèrement ouvertes sur les siennes. Sa langue jaillit d'abord doucement, puis fougueusement. Ses seins pointus s'écrasèrent contre lui, lourds et fermes. Leur baiser se prolongea jusqu'à ce qu'un groupe bruyant sorti de la taverne passe en lançant des lazzis. Androula se détacha, essoufflée, les yeux brillants.

— Allons-y.

Ils parcoururent des rues désertes, montant vers le nord. *My Friend* se trouvait au fond d'une allée calme, non loin de Hilon Street. Tout était éteint, même l'enseigne. Malko nota mentalement l'adresse.

— Je voudrais aller dans la vieille ville, dit-il, voir la ligne Attila.

Androula ne fit aucune commentaire. Ils firent demi-tour et un peu plus loin pénétrèrent à l'intérieur des remparts par Paphos Gate. C'était un entrelacs de ruelles sans trottoir, bordées de rideaux de fer baissés. Un quartier commerçant. Malko roulait doucement, pleins phares. Il aperçut au fond de Granikou, la ruelle étroite où il se trouvait, une barricade de sacs de sable et un drapeau bleu : l'avant-poste de l'O.N.U. Il tourna à droite sous le regard curieux de la sentinelle. Près de la zone frontrière, les vieilles maisons, abandonnées pour la plupart, s'agglutinaient dans un magma grisâtre. À la faveur d'un dégagement, il aperçut le drapeau turc flotter à quelques mètres, au clair de lune.

Androula se serra contre lui.

— Partons, c'est triste ici.

Guidé par elle, Malko finit par émerger dans le square Vénizélos, non loin de *l'Aphrodite*. Androula lui expliqua où elle habitait sur la

route de Limassol, plus bas que le *Hilton*.

Ils roulèrent en silence, jusqu'à une sente plongeant vers la campagne.

— C'est là, annonça Androula.

Malko s'arrêta. Androula se tourna vers lui et, sans un mot, reprit son baiser là où elle l'avait laissé. Lorsqu'il la caressa à travers le tissu épais de son jean, Malko crut qu'elle allait lui arracher la nuque avec ses ongles...

— Viens au *Hilton*, proposa-t-il.

Elle secoua la tête négativement, recommença à l'embrasser. Puis, brusquement, elle s'empara de son sexe et se mit à le caresser maladroitement, jusqu'à le faire jaillir entre ses doigts.

Elle l'embrassa alors de nouveau et ouvrit la portière.

— Si tu as besoin de moi, viens demain soir chez Mathias.

Elle s'enfuit en courant. Laissant Malko à la fois apaisé et frustré.

Il repartit vers le *Hilton*, troublé. Il fallait absolument savoir si l'inconnue blonde du *My Friend* était la complice des tueurs. Autre hypothèse : c'était la même, mais elle n'avait rien à voir avec l'histoire. La meilleure façon de savoir était de s'y rendre.

* *

*

De jour, *My Friend* ressemblait à une pension de famille Krisantem sur ses talons, Malko pénétra dans la taverne, passant devant un panneau bizarrement décoré de coquilles d'escargots. Chris et Milton continuaient à se tourner les pouces au *Hilton*. Vérifiant et revérifiant leur artillerie. La guerre n'était pas encore déclarée... Au train où ça allait, elle risquait de ne jamais l'être.

Derrière les escargots, il y avait un bar décoré de fiasques de vin, puis une salle tristounette où une tablée de Chypriotes étaient en train de brouter des mézéz, copieux assortiment de purées, de boulettes de viande, de salades, de beignets.

Un géant émergea de la cuisine. L'homme de Néanderthal. Le front bas, les cheveux noirs et gras, de petits yeux noirs porcins, un énorme ventre dépassant de partout et des mains à faire peur. Il les mena à une table sans un mot, revint avec une bouteille de rouge et repartit. Cinq minutes plus tard, les premiers mézéz arrivaient.

Peu à peu, la salle se remplissait. De la clientèle locale. Sauf une fille assez mignonne à qui le tenancier mit la main aux fesses, avec un rire à faire reculer un porc. Elko Krisantem le contemplait avec admiration.

— Celui-là, dit-il, si on a affaire à lui, il faudra l'attaquer à la hache.

Éventualité heureusement peu probable. La salle était pleine

maintenant et aucune trace de la pulpeuse blonde décrite par l'ivrogne... La radio se mit à vomir de la musique grecque. Le patron lavait des verres dans le bar, faisant saillir les énormes muscles de ses avant-bras. Malko se dit qu'il perdait son temps.

Malko était en train de récupérer la monnaie de l'addition lorsqu'un nouveau client pénétra dans le bar. Il lui fallut quelques fractions de seconde pour réaliser à qui appartenaient ces lourdes paupières bistre : Mr. Goulandris, le directeur de l'agence de voyages de Limassol. Ce dernier, sans entrer dans la salle, serra la main du patron et se mit à bavarder avec lui. Malko les observait, intrigué. Ils semblaient très bien se connaître. Goulandris paraissait plutôt énervé. Malko se leva. Tout cela pouvait n'être qu'une coïncidence. Il ignorait tout des habitudes de Nicosie. *My Friend* était peut-être l'endroit « in ».

Passant devant Goulandris, il lui adressa un sourire appuyé. À sa grande surprise, le Chypriote tourna brutalement la tête !

Le regard de Malko tomba sur le visage du patron de la taverne, qui avait parfaitement vu son sourire et la réaction de Goulandris. Il semblait intrigué lui aussi. Puis, Goulandris prit l'autre par le bras, l'entraînant vers la salle et Malko sortit de la taverne. Cette fois, sérieusement intrigué. Pourquoi Goulandris, qui se souvenait parfaitement de lui, avait-il fait semblant de ne pas le connaître ? Lui si affable la veille ? Suivi de Krisantem, il remonta dans la Ford, perplexe. L'enseigne rouge de *My Friend* semblait le narguer. Pour l'instant, il n'avait encore que des bribes de soupçons. Presque rien. Une silhouette aperçue par un ivrogne et un homme qui avait peut-être mauvaise vue...

Il était temps de faire le point avec le chef de station, son séjour à Chypre s'enlisait.

* *

*

Robert Harriman écoutait le récit de Malko en jouant avec ses grosses lunettes d'écaille. Intéressé par l'histoire du restaurant. Pourtant, le nom de Goulandris ne lui disait rien... Malko lui tendit le prospectus de l'agence de voyages. L'autre l'examina machinalement, puis fronça les sourcils.

— Tiens, fit-il, cela me dit quelque chose...

Son index désignait le bas du prospectus où une ligne indiquait *Correspondant in Beyrouth : Nicosia Travels, Lebanon.*

— Oui, dit Malko. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Laissez-moi vérifier, dit le chef de station.

Il quitta le bureau et Malko patienta plusieurs minutes. Robert Harriman réapparut, un billet d'avion à la main, qu'il mit sous le nez de Malko.

— Regardez, dit-il. C'est le billet qu'on a trouvé sur l'homme qui a été assassiné avec John Hence, Mustapha Nidal. Regardez le cachet de l'agence qui l'a établi à Beyrouth.

Malko déchiffra facilement : Nicosia Travels, Lebanon. Cette fois, cela devenait troublant : Georgi Eof l'avait envoyé à Leptos, d'où il avait ricoché sur Goulandris qui avait une attitude bizarre, chez *My Friend*. Et c'est son correspondant qui avait vendu le billet de l'Américain assassiné... sans parler de l'éventuelle présence de la mystérieuse blonde chez *My Friend* !

— Il faut que je retourne voir Goulandris, dit Malko.

— Il va vous envoyer promener...

— Cela dépend. Il faudrait qu'il ait peur. Je vais garder la couverture du journaliste.

— Mathias peut vous être utile pour fureter dans les coins. Je crois qu'il magouille un peu avec les Services grecs, mais dans cette histoire, cela n'a pas d'importance. Je vais voir de mon côté ce que je peux trouver sur ce Vassili. Je connais *My Friend*. J'y vais de temps à autre. Ce n'est pas mal, mais je n'y ai jamais vu de fille splendide. Je me demande si vous n'êtes pas en train de toucher le jackpot.

— Ne vous emballez pas, fit Malko. Attendons que Mr. Goulandris se soit mis à table... Pour l'instant, nous n'avons aucune trace de Celik Osman. Nous ignorons même s'il se trouve toujours à Chypre. Et où en est le projet Armageddon ?

Le visage du chef de station se ferma.

— J'ai encore reçu un télex, ce matin, dit-il. J'ai l'impression que si vous n'avancez pas, ils vont devenir fous furieux, à Langley.

* *

*

Les énormes camions défilaient comme des monstres prêts à broyer la petite Ford, carrément au milieu de la route, dans des rugissements de moteurs et de klaxons. Le plus drôle, c'est qu'ils portaient tous, sur le capot, les deux lettres fatidiques RR signifiant *Road Restriction*(24). Autrement dit, ils n'étaient que tolérés.

Malko essayait de rester sur la route, tandis que Mathias avalait des amendes en lissant sa moustache. N'appréciant pas trop d'avoir été réquisitionné... Il connaissait Goulandris et ne tenait pas à se brouiller avec lui.

— Qu'est-ce qu'on va lui dire ? demanda-t-il.

— J'irai tout seul d'abord, promit Malko. J'espère que cela marchera... Pour changer de conversation, il ajouta : Androula est charmante, elle a été très coopérative.

— Vous l'avez baisée ? demanda calmement Mathias.

— Non, dit Malko. Il fallait ?

Mathias rit.

— Elle aime bien. Et puis, elle a besoin de travailler. Moi aussi de temps en temps, quand je reste tard à la taverne, je me la tape. Elle est gentille. Il faudra que vous lui donniez un peu d'argent... C'est dommage qu'il n'y ait plus de Libanais, soupira-t-il, les affaires marcheraient mieux...

Maintenant, ils descendaient sur Limassol et on apercevait la mer. Cinq minutes plus tard, ils enfilaient 28 October Street, l'interminable front de mer, bordée de résidences désertes.

Malko s'arrêta devant le petit café à côté de la distillerie. Il était à peine dix heures. Krisantem et les gorilles devaient prendre leur petit déjeuner au *Hilton*... Malko pénétra dans l'agence. La petite secrétaire leva le nez de sa machine.

— Mr Goulandris ?

— Il n'est pas arrivé, dit-elle.

— Vous savez où il est ?

— Non, peut-être chez lui.

— Où habite-t-il ?

— Dans Edison Street. La dernière maison à gauche, mais il doit être parti faire des courses. Sinon, il m'aurait téléphoné...

— Merci, dit Malko.

Il retrouva Mathias devant un café turc, observant une partie de dominos.

— Trouvez-moi Edison Street, demanda-t-il.

* *

*

Ils repartirent, contournant la distillerie. Un quartier d'usines, entre la route et la plage. Mathias se renseignait auprès des gosses. Finalement, ils tournèrent dans une allée filant vers la mer, bordée en partie de terrains vagues, de cabanes et de quelques villas.

La dernière était plus grande et plus belle. Une voiture bleue se trouvait dans le jardin.

— Il est là, dit Malko. Je vais d'abord y aller seul. Attendez-moi dans la voiture.

Il traversa le petit jardin en friche, monta les quelques marches du perron, frappa à la porte. Pas de réponse. Il insista, sans plus de succès. Finalement, il décida d'entrer et poussa le battant entrouvert. Elle lui parut étrangement lourde, et il s'arrêta. Il apercevait par l'entrebâillement un petit salon rococo, vide. Par la fenêtre, on voyait la mer.

— Mr. Goulandris !

Toujours pas de réponse.

Intrigué, il pesa de nouveau sur le battant qui s'écarta un peu plus, et pénétra dans la pièce. Les sens en alerte, il jeta un regard autour de lui, s'arrêta net. Ses yeux ne pouvaient pas se détacher de la porte d'entrée. Comprenant pourquoi elle était si lourde.

Mr. Goulandris était bien chez lui. Seulement quelqu'un l'avait cloué au bois avec une force inouïe, à l'aide d'une baïonnette qui lui transperçait le ventre.

— Comme un oiseau de nuit à une porte de ferme.

CHAPITRE IX

Deux filets de sang noir séché avaient coulé des narines du mort, comme deux crocs sombres. Une énorme tache imprégnait le parquet, à la façon d'un atroce test de Rorschach. Les yeux fixes semblaient contempler Malko avec reproche. La mort remontait sûrement à plusieurs heures. Il y eut du bruit dans le jardin et Mathias passa la tête dans la pièce avec un sourire gai.

— Vous êtes là ?

— Ici, dit Malko.

Le Chypriote fit deux pas et se trouva en face du cadavre. Le sang se retira de son visage. Il resta figé plusieurs secondes, puis murmura :

— *My God !* Qui a fait ça ?

— Je l'ignore, dit Malko.

Mathias le tira vers la porte. Sa moustache noire ressortait encore plus dans son visage livide. Il dit d'une voix tremblante :

— Partons, partons.

Il valait mieux, en effet, ne pas s'attarder. Edison Street était déserte. Les enfants avaient disparu. Ils remontèrent dans leur voiture et n'échangèrent pas un mot jusqu'à ce qu'ils aient rejoint Franklin Roosevelt Street. Mathias se retournait sans cesse. Malko pensa à l'agence. La secrétaire se souviendrait qu'il était venu demander Goulandris. Heureusement, la police saurait vite que le meurtre avait été commis plusieurs heures plus tôt.

— Retournons à Nicosie, supplia Mathias. Terrorisé.

Malko n'avait rien d'autre à faire de toute façon. Ce n'était pas le moment de mener une enquête à chaud. Il revoyait la baïonnette enfoncée dans le corps. Il avait fallu un homme d'une force prodigieuse pour commettre ce meurtre. L'image de Vassili, le tavernier, passa devant ses yeux.

Mais pourquoi tuer Goulandris ? Il n'avait rien dit à Malko et ce dernier ne savait rien sur lui. Mathias, les mains croisées sur les genoux, contemplait les lacets de la route.

— Qui a fait cela ? demanda-t-il.

— C'est la question que je suis en train de me poser, dit Malko. On dirait également qu'il y a eu une mise en scène. En vue d'effrayer quelqu'un.

— C'est horrible, fit Mathias, cela me rappelle 74. Les Turcs avaient cloué ainsi un pape à la porte de son monastère. Après avoir sodomisé tous les autres religieux. Tellement qu'ils ont dû se faire hospitaliser.

Limassol commençait à s'estomper dans le rétroviseur, Malko essayait de mettre les pièces du puzzle en place. Tout ramenait à

Vassili. Le seul qui aurait pu l'aider était Stavros Leptos et il demeurerait introuvable... Le meurtre de Goulandris signifiait au moins une chose : la piste était chaude.

— C'est peut-être une histoire de trafic, avança Mathias.

— Peut-être, dit Malko.

L'ennui avec les « stringers » c'est qu'ils n'aimaient pas le sang. Visiblement, si Malko était resté à Limassol, Mathias serait bien revenu à pied. Au premier interrogatoire de la police, il risquait de dire tout ce qu'il savait. En tout cas, c'était le moment d'épousseter les gorilles et de les mettre au travail. Pas la peine de subir le sort de John Hence.

— Pouvez-vous faire des recherches sur Vassili ? demanda Malko. Tout ce qu'on peut trouver. Une enquête d'environnement ; vous devez avoir des copains dans la police...

Les traits de Mathias s'affaîsèrent.

— Vous pensez que c'est lui ? Mais pourquoi ?

— Je n'en sais rien, avoua Malko. Mais il est au centre de plusieurs indices troublants.

— Bien, bien ! dit le Chypriote. Je vais voir. J'espère que personne ne nous a remarqués dans Edison Street...

— Je l'espère aussi.

Le silence retomba jusqu'à Nicosie. Malko commençait à connaître la route par cœur.

Il déposa Mathias en face du Kanning Bridge, menant à la vieille ville et redescendit en direction de l'ambassade.

* *

*

Les plantes grimpantes et les glycines mauves n'arrivaient pas à atténuer le côté prison de l'ambassade américaine, dû à ses hautes et lourdes grilles et aux caméras de télévision braquées sur les visiteurs. Bâtiment blanc de quatre étages dans une rue calme, à côté de Makarios Avenue, elle ressemblait à un blockhaus. Malko gagna le bureau de Robert Harriman à travers une série de chicanes électroniques gardées par des marines athlétiques et muets.

Le chef de station accueillit Malko avec affabilité.

— J'ai reçu des informations complémentaires au sujet de Stavros Leptos, annonça-t-il. Ou plutôt de son agence à Beyrouth. Nicosia Travels Lebanon lui appartient aussi. Elle sert de couverture à tout un trafic d'armes entre la Libye, le Liban et Chypre.

— Pourquoi Chypre ? demanda Malko. On ne s'y bat plus.

— Il semble que les Libyens vendent des armes aux extrémistes de droite turcs ! Style Celik Osman. Leptos effectue des livraisons avec des petits bateaux, côté grec ou turc. Les contrebandiers font le reste.

Encore un morceau du puzzle. Le lien entre Celik Osman et le trafiquant chypriote.

— Il est plus urgent que jamais de mettre la main sur Leptos, conclut le chef de station. Où en êtes-vous ?

— Au point mort, dit Malko. Doublement.

Robert Harriman faillit sauter au plafond à la nouvelle du meurtre de Goulandris.

— *Holy shit* ! fit-il. Ça recommence. C'est sûrement lié au meurtre de John Hence.

— Sûrement, approuva Malko. L'ennui c'est que nous n'avons que peu d'indices... Même si c'est Osman qui a tué Goulandris, nous ignorons pourquoi et surtout où il se cache...

— J'espère qu'on ne vous a pas repérés à Limassol, dit Robert Harriman.

— Moi aussi. De toute façon, les Services chypriotes savent sûrement que nous sommes ici.

— Oui, mais ils ignorent pourquoi. D'ailleurs, ils sont habitués. Quand les chefs palestiniens débarquent, ils sont protégés par une petite armée. Tant qu'ils ne se servent pas de leurs armes, les Chypriotes s'en moquent.

— Nous ne tirerons pas les premiers, affirma Malko.

— C'est embêtant que ce soit un Chypriote qui ait été assassiné, soupira l'Américain. Ils n'aiment pas ça...

— Je n'y peux rien, dit Malko.

— Que comptez-vous faire maintenant ?

— Vous connaissez la vieille histoire de la chasse au tigre avec la chèvre qui attire le fauve par ses bêlements : je vais aller bêler sous le nez du tigre. C'est-à-dire asticoter ce Vassili qui est le seul atteignable pour le moment.

L'Américain l'accompagna jusqu'à l'ascenseur pour ouvrir la porte blindée. Pas heureux.

— Je n'ai pas besoin de vous dire d'être prudent, dit-il. Également de vous remuer. Le plan Armageddon a été évoqué hier encore à une réunion spéciale du National Security Council. On attend du nouveau à Langley.

* *

*

Chris Jones flaira avec dégoût la purée rose du tarama. Les multiples ramequins de mézéz occupaient toute la table.

— C'est quoi ça ?

— Des œufs de poisson, expliqua Malko. Comme du caviar.

Comparaison approximative. Prudemment, évitant les purées et les boulettes, les deux gorilles se servirent les plats les plus sûrs : des œufs

durs et de la salade arrosés de Pepsi-Cola. Ils sentaient déjà leurs estomacs se révolter... *My Friend* était plein. Uniquement des Chypriotes bruyants et joyeux. On avait parqué les trois étrangers dans un coin et le garçon les servait quand il avait le temps. Vassili, l'homme au front bas, avait fixé avec insistance Malko, en le voyant entrer avec les deux Américains.

Chris et Milton avaient sur eux de quoi repousser l'attaque d'une division blindée. Le tout harmonieusement réparti dans des poches spéciales et sur les mollets. Cela faisait bien quelques bosses, ça et là, mais ils étaient tellement massifs qu'on regardait plutôt leurs épaules. Elko Krisantem, inutilisé, attendait à l'hôtel.

Le dîner tirait à sa fin. Malko avait vaguement espéré voir surgir la superbe blonde de la légende, mais les seules femmes présentes étaient des créatures noires comme des pruneaux... Il paya et ils se retrouvèrent dehors.

— Allons boire un verre chez Mathias, proposa Malko, il faut que vous le connaissiez. Je ne veux pas de bavure.

— Faut dire que ces mecs tout noirs sont tous pareils, hasarda Chris. On dirait des Portoricains...

Ils longèrent les remparts de la vieille ville, ne rencontrant que des chats errants. L'*Aphrodite* les accueillit avec son chahut habituel et ses chansons à gorge déployée. De derrière le bar, Androula adressa un bonjour joyeux à Malko. Mathias vint à leur rencontre... Tiquant devant les gorilles.

— J'ai amené mes cameramen, annonça Malko.

— Bravo, approuva Mathias.

Chris Jones et Milton Brabeck ouvraient des yeux effarés devant cette chorale improvisée. Ils s'installèrent à une table près du bar.

— Qu'est-ce que c'est que ces types ? demanda Chris. Qu'est-ce qu'ils chantent ?

— Ce soir, ce sont des communistes, expliqua Mathias. Tous les soirs, c'est différent. Hier, c'était la droite... Mais ils se battent rarement...

— Des communistes ! commenta Chris, horrifié.

Il n'en avait jamais vu autant à la fois. Tout étonné qu'ils aient une bouche et des yeux. Du coup, il recommanda un J and B.

Malko attira Mathias à part.

— Des nouvelles de Limassol ?

— Oui, dit le Chypriote. La police a découvert le corps de Goulandris. Ils ne comprennent pas. Stavros Leptos est vraiment en voyage. C'est un ami policier qui me l'a dit. Ils le cherchent pour l'interroger.

— Et Vassili ?

— Rien encore. C'est très difficile de savoir quelque chose

rapidement... Pour le crime de Limassol, les policiers pensent à un règlement de compte. Il paraît que Goulandris fournissait parfois des faux passeports mal imités. Que des gens ont eu des problèmes...

Malko écoutait, essayant d'ignorer le vacarme autour de lui.

— On ne l'aurait pas crucifié pour cela. L'employée de l'agence n'a pas mentionné ma visite ?

— Non, les policiers m'en auraient parlé.

— Vous n'avez rien appris sur Vassili ?

— Pas encore.

Malko regarda la grande affiche de Makarios sur le mur. Le clergé chypriote avait une longue tradition de violence, plus porté sur le colt que sur le goupillon. Les claquements de mains de l'assistance rendaient le dialogue difficile. Les deux gorilles n'en revenaient pas de cette ambiance débridée. Une ombre glissa près de Malko. Androula tendant ses seins, le jean serré et le sourire éblouissant...

Elle embrassa Malko, et lui offrit un ouzo. Mathias prit sa guitare et se mit à chanter. Le vin rouge du dîner et l'ouzo commençaient à lui monter à la tête et il enrageait de ne pouvoir faire avancer plus son enquête. Il se pencha vers Androula.

— Vous êtes aussi pressée ce soir ?

Elle sourit.

— Pourquoi ?

— Vous voulez venir prendre un verre au *Hilton* ?

— Si Mathias n'a plus besoin de moi.

Son regard brillant en disait plus que les mots.

Malko jeta un coup d'œil aux gorilles : ils allaient encore l'accuser de toutes les turpitudes... Mathias cria quelque chose en grec, aussitôt applaudi par une partie de l'assistance.

Androula posa son tablier, passa devant le bar et se mit en riant à danser un sirtaki lent et sensuel qui faisait trembler sa poitrine, les reins cambrés, le visage levé vers le plafond ; tournant autour de Malko, comme si elle voulait l'ensorceler, tapant du pied au rythme des battements de mains des clients du bar. Même Chris Jones, ému, esquisssa quelques claquements à contretemps.

Absorbé par la danse d'Androula, Malko faillit ne pas remarquer une silhouette debout dans la fumée de la petite salle à droite du bar. Une femme, grande et mince, en pantalon et pull-over, avec des cheveux très noirs, séparés par une raie au milieu, ramenés en chignon sur la nuque. Elle semblait chercher quelqu'un.

Son regard indifférent balaya le bar, puis elle se fondit dans la pénombre de la salle. Malko la suivit machinalement des yeux, avant qu'elle ne disparaisse. Intrigué, il ne regardait plus Androula, qui dansait toujours autour de lui. Il lui sourit et son sourire se figea soudain. Il venait mentalement de faire le rapprochement avec ce qui

s'était passé juste avant le massacre de John Hence, au *Hilton*.

CHAPITRE X

Laissant Androula à son sirtaki, Malko plongeait dans la petite salle, examinant les clients table par table. Aucune trace de l'inconnue brune : elle était bien ressortie. Il regagna le bar. Chris et Milton dodelinaient de la tête au rythme de la danse. Malko s'assit en face d'eux, et cria pour dominer le tumulte :

— Chris !

Chris Jones leva un regard plein de reproches.

— On s'en va déjà ? C'est chouette ici, malgré les *commies*...(25)

— Chris, fit Malko plus bas. Il va se passer quelque chose.

La bouche contre l'oreille de l'Américain, Malko lui expliqua ce qu'il venait de voir.

Instantanément, le gorille s'arracha à sa demi-torpeur. Il donna un violent coup de coude à Milton Brabeck qui avait les yeux rivés sur le blue-jean d'Androula. Malko se leva et alla trouver Mathias.

— Est-ce qu'il y a une autre sortie ?

— Oui, dit le Chypriote surpris. Derrière le bar. Pourquoi ?

— Je vous expliquerai plus tard, dit Malko. Venez, Chris.

Les trois hommes traversèrent une courette encombrée de caisses, pour émerger dans une rue latérale donnant sur Stasinos Avenue. Regroupés dans l'ombre, ils s'arrêtèrent le long d'un mur aveugle.

— Pourquoi on est sortis ? protesta Chris Jones. Il n'y avait qu'à attendre. Prévenus, Milt et moi, on peut se payer n'importe qui. On aurait vengé ce pauvre John Hence...

— Chris, dit Malko, il y avait beaucoup de monde autour de nous. Les balles perdues, cela tue aussi.

— Moi, je n'en perds pas, je suis ordonné, affirma Milton Brabeck.

— Peut-être, dit Malko, seulement, avez-vous déjà essayé de faire parler un mort ? Ce n'est pas de cadavres dont nous avons besoin, mais d'informations...

Leur chuchotis ne portait pas à plus de deux mètres. Ils entendirent soudain un bruit de moteur sur Stasinos Avenue.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Milton.

— Si quelqu'un vient, on le suit, dit Malko.

Il s'avança vers Stasinos Avenue, dissimulé dans l'ombre du mur, jusqu'à ce qu'il ait dans son champ de vision le petit jardin. Il n'attendit pas longtemps. Une silhouette traversa rapidement le jardin, pénétrant dans la taverne. Il faisait trop sombre pour qu'il distingue son visage, mais il lui sembla jeune et mince. Il pensa à la déconvenue du tueur. S'il ignorait la sortie de derrière, il n'allait pas en revenir...

Chris et Milton avaient dégainé. Chris avait sorti le grand jeu, un

44 Magnum avec un canon de huit pouces trois quarts, capable de couper un éléphant en deux. Malko sentait son cœur cogner dans sa poitrine. Deux ou trois minutes s'écoulèrent... Soudain, l'inconnu réapparut. Cette fois, il courait et traversa en biais Stasinos Avenue et disparut à gauche. Malko sortit de l'ombre du mur et avança, assez pour voir le tueur s'apprêter à monter dans une voiture. Celui-ci l'aperçut Malko distingua un bras qui se tendait puis trois détonations claquèrent coup sur coup. Un éclat de pierre jaillit tout près.

Malko replongea dans l'ombre. Chris Jones passa devant lui. Les bras tendus, les genoux pliés, il eut le temps de faire tonner deux fois le 44 Magnum avant que la voiture ne démarre. Il sembla à Malko que le véhicule faisait une embardée. Il courait déjà vers la Ford tournée heureusement du bon côté et récupéra les deux gorilles au vol.

Ils retrouvèrent ses feux rouges à la hauteur du croisement avec Evagoras Avenue. Les autres continuèrent, montant vers Egypt Street. Une courbe les cacha. Quand Malko la passa à son tour, il ne vit plus rien. Puis arrivant à Paphos Gate, il aperçut sur sa gauche, dans une rue plongeant dans la vieille ville, une lueur rougeâtre ; les feux arrière de la voiture qui venait de tourner. Laisant la moitié de ses pneus sur le bitume, Malko freina et s'engagea à sa suite.

Favieros Street était si étroite qu'il avait l'impression d'arracher sa peinture aux façades de chaque côté. L'autre véhicule se faufilait habilement dans le dédale des ruelles sombres. Dieu merci, il n'y avait pas un chat. Les deux gorilles s'accrochaient, terrifiés. Le manque d'espace empêchait l'autre conducteur de prendre de la vitesse. Le rugissement des deux moteurs et le hurlement des pneus étaient les seuls bruits à troubler le silence. Malko ne savait plus où il était. Apparemment, ils tournaient en rond. Il lui sembla tout à coup que l'autre voiture roulait moins vite... Elle tourna à gauche dans Pygmalion Street.

Lorsque Malko prit à son tour le virage, il eut le temps de voir une portière se refermer et une silhouette se fondre dans l'ombre en courant.

Il bloqua net, bondit hors de la voiture et cria à Chris Jones :
— Prenez le volant !

L'autre véhicule avait redémarré. Chris ne perdit que quelques secondes avant de le suivre. Malko devinait plus qu'il ne voyait l'homme qui avait sauté en marche et courait devant lui dans la ruelle. Au bout, il disparut sur la droite. Quand Malko atteignit le croisement à son tour, il distingua du coin de l'œil, sur sa gauche, les sacs de sable et un projecteur signalant un poste militaire : il se trouvait le long de la ligne Attila.

Celui qu'il poursuivait avait vingt mètres d'avance. Brutalement il s'engouffra sous un porche. Malko y arriva à son tour et stoppa devant

une entrée sombre. Il n'y avait plus de porte et la maison semblait abandonnée. Sortant de sa ceinture son pistolet extra-plat, il l'arma, ce qui fit un énorme cliquetis dans le silence absolu et plongea dans le noir, l'estomac noué. Son adversaire pouvait l'attendre et l'aligner tranquillement. Ses yeux s'accoutumant à l'obscurité, il devina les contours d'un large escalier et commença à le grimper avec précaution. Les marches étaient couvertes de gravats et craquaient sous ses pas. Il apercevait le ciel par les ouvertures du premier étage.

Il parvint au palier, certain maintenant que l'autre avait filé. Prudemment toutefois, il entreprit d'explorer le premier étage. Celui-ci était construit directement au-dessus de la rue et deux de ses ouvertures la surplombaient. Il s'imposa de visiter chaque pièce, en commençant par le côté droit. Elles étaient toutes identiques. Vides ou encombrées de gravats, sans porte ni fenêtre. Certains murs étaient criblés d'énormes trous, prouvant qu'on s'y était battu.

Malko traversa ensuite le couloir et pénétra dans une des pièces de l'autre côté. Une fenêtre s'y ouvrait au fond. Il l'atteignit et comprit aussitôt où le tueur était passé. Elle donnait de plain-pied sur un toit en pente très douce, qui s'imbriquait à d'autres au même niveau. On dominait tout le quartier. En se repérant sur le poste militaire il réalisa que le toit se trouvait en zone turque ! C'est là que son adversaire avait disparu. À l'autre bout de la rue, Malko devinait une sentinelle de l'O.N.U. somnolant derrière ses sacs de sable...

Par acquit de conscience, il acheva de fouiller la maison abandonnée, puis émergea dans la rue frontière. Ainsi celui qu'il poursuivait s'était enfui chez les Turcs. Facile, à condition de savoir où on allait... Il tendit l'oreille, sans rien entendre d'inquiétant. Il s'éloigna au jugé, marchant perpendiculairement à la ligne Attila, mais dut faire d'innombrables crochets, avant d'émerger sur une petite place d'où il apercevait les lampadaires du boulevard périphérique. Il déboucha enfin dans Eleftheria Square, juste en face d'Evagoras Avenue. Il s'arrêta devant la Grande Poste. Pas trace des gorilles...

Il partit à pied. Il n'avait pas parcouru cent mètres qu'il entendit un véhicule arriver derrière lui, roulant au pas. Instinctivement, il se plaqua derrière un arbre. Avant de reconnaître sa propre voiture !

Celle-ci stoppa et Chris Jones en émergea.

— *Shit !* On ne savait plus où vous étiez, fit-il. Cela fait dix minutes qu'on parcourt l'avenue d'un bout à l'autre. On n'a pas osé se refoutre dans les petites rues. D'autant qu'on a laissé du dégât derrière nous...

— Quoi ?

— Le conducteur de la bagnole. Il a fini par se payer un mur. Il avait du mérite de conduire avec une balle de 44 dans le cou. Il s'est vidé comme un lapin... On a le numéro de la tire. Le gars n'avait pas de papiers.

- Il est mort ?
- Très mort...
- Où est la voiture ?

Chris eut un geste vague, vers la ville endormie.

— Quelque part dans ce merdier. Je serais incapable d'y retourner. On a déjà eu du mal à sortir...

- Vous n'avez rencontré personne ?
- Personne.

Malko hésita. Retourner à la taverne était délicat, à la suite de l'échange de coups de feu. Par les journaux, il connaîtrait l'identité du mort. Autant mettre les gorilles au chaud avant que la police ne trouve le cadavre. Ce soir, les tueurs avaient employé la même méthode qu'avec John Hence. Le repérage par la fille et ensuite le commando qui frappait brutalement. À cette différence près que Malko ne savait pas pourquoi on avait voulu le tuer. À moins que sa seconde visite chez *My Friend* n'ait déclenché un processus qu'il ignorait. On retombait toujours sur Vassili...

— Rentrons à l'hôtel, dit-il.

En redescendant Makarios Avenue, ils croisèrent une voiture de police bleue avec un gyrophare branché. Il repensa à l'homme qui s'était sauvé en zone turque : il semblait connaître parfaitement les lieux.

Cette maison abandonnée pouvait être un point de passage pour des contrebandiers ou des gens comme lui, ayant à faire dans les deux zones. C'était à surveiller... En arrivant au *Hilton*, Malko échafaudait déjà une ou deux possibilités d'action... Le concierge leur donna les clefs, et leur souhaita bonne nuit. À mille lieues de se douter d'où ils venaient.

* *
*

Deux photos occupaient la Une du *Cyprus Mail* : celle d'un homme mal rasé, de type oriental et celle de la voiture écrasée contre une maison de la vieille ville. Elle avait été louée chez Avis un mois plus tôt par celui qu'on avait retrouvé mort au volant. Il avait alors exhibé un passeport libanais qui venait de se révéler archi-faux et l'adresse donnée pour son séjour à Chypre n'existait pas. La fusillade de la nuit précédente avait provoqué une émotion considérable à Nicosie. Le journal émettait l'hypothèse d'une rivalité entre trafiquants et en profitait pour rappeler les difficiles conditions de vie dans la zone turque... Malko repliait le *Cyprus Mail* lorsque la silhouette de Mathias s'encadra dans la porte de l'*Orangery*, le « breakfast room ».

À la table voisine, Chris Jones, Milton Brabeck et Elko Krisantem se bourraient de toasts et de thé ce qui constituait pour eux la seule

nourriture acceptable...

Mathias n'avait pas l'air flambant. Malko s'attendait à sa visite. Le journaliste accepta un café et se pencha par-dessus la table.

— J'ai entendu les coups de feu, hier soir, après votre départ, annonça-t-il. C'était vous...

— On a tiré sur nous, corrigea Malko. Le complice de celui qu'on a retrouvé mort dans la voiture...

Silence lourd. Mathias regarda autour de lui, mal à l'aise.

— La police va peut-être venir, avança-t-il. Qu'est-ce que je dois dire...

— La vérité, dit Malko suavement. Je suis journaliste, je vous ai été envoyé par un ami de l'ambassade américaine. Au cas où ils s'intéresseraient à nous. Mais rassurez-vous, l'arme qui a servi hier est déjà en lieu sûr...

Chris Jones avait fait un saut à l'ambassade dès l'aube et son 44 Magnum reposait au chaud dans le coffre du chef de la station. Malko fit le récit au Chypriote de la fuite du tueur par les toits. Mathias ne parut pas autrement surpris.

— C'est facile de passer d'une zone à l'autre, dit-il. Mais il faut ensuite des complicités. Généralement le passage s'effectue dans le sud pour les contrebandiers, au village de Pila.

— Vous avez vu l'homme qui est entré dans la taverne ? demanda Malko.

— Oui, vaguement, admit Mathias. Il était jeune, les cheveux courts, mince. Il n'est pas resté longtemps.

Malko tira la photo de Celik Osman et la fit glisser sur la table.

— C'est lui ?

— Ça pourrait être lui, dit Mathias, mais je n'en suis pas certain. Qui est-ce ?

— Celui qui a abattu John Hence, dit Malko. Et qui s'est enfui en zone turque... Et la femme, celle qui est venue avant, vous l'avez remarquée ?

Mathias secoua la tête.

— Non. Je jouais de la guitare...

— C'est sûrement la même, dit Malko. Elle a pu changer son apparence avec une perruque. Dans un sens ou dans l'autre. À part ça, vous n'avez aucun tuyau sur Vassili ?

— Non, avoua Mathias, c'est trop tôt.

— Et Stavros Leptos ?

— Rien non plus. Je continue à me renseigner, passez me voir à la télé en fin de matinée.

Il fila, grignotant un croissant dur comme de la pierre. Malko sentait chez lui une réticence à l'aider vraiment, ce qui ne facilitait pas son travail. Malko compta mentalement. Cinq morts depuis le début

de cette histoire. Plus Georgi Eof. Son instinct et sa rapidité de réaction l'avaient empêché d'être le septième. Sans qu'il comprenne encore pourquoi, il représentait pour ses mystérieux adversaires un danger pressant. Comme John Hence. Il allait peut-être avancer par l'identification du terroriste mort : Herbert Leonard l'attendait avec ses petites fiches de carton blanc.

* *

*

Le spécialiste, pipe au bec, en manches de chemise, dansait sur place de bonheur. Des dizaines de cartes étaient étalées sur le bureau de Robert Harriman. En petits tas précis. Deux à l'écart des autres. Herbert Leonard les mit sous le nez de Chris Jones, à côté de la photo du *Cyprus Mail*.

— Lequel est-ce ?

Le gorille se frotta le menton, embarrassé.

— Je ne l'ai pas vu longtemps, dit-il. Il faisait nuit. Moi, je dirais plutôt celui-là.

— Très bien, fit Léonard, comme s'il s'adressait à un bon élève. Nabil Al Ezzadine, pseudo Yasser. Recruté par Habbache. Palestinien de Jaffa. À participé déjà à plusieurs actions terroristes à Beyrouth dont l'assassinat de Kamal Joumblatt. Dans la mouvance du Front du Refus. On le croyait au Yémen du Sud.

Malko était de plus en plus perplexe. Il manquait un Palestinien à la collection...

— Il semble bien que l'homme que j'ai aperçu et qui a fui en zone turque soit Celik Osman, dit-il. Cela ne vous étonne pas que ce Palestinien soit en compagnie d'un extrémiste de droite turc ?

— Pas du tout, fit Herbert Leonard avec l'assurance que donne la pleine connaissance d'un dossier. Ils ont les mêmes fournisseurs d'armes, de passeports, de planques. Parfois, ils travaillent les uns contre les autres, parfois, ensemble. Cela dépend des services qu'ils se doivent. Et des ordres qu'ils reçoivent de gens qui eux-mêmes sont manipulés... Il faudrait savoir qui lui a donné l'ordre de venir ici...

— Et ce qu'il y faisait, précisa Malko. Monsieur Harriman, vous n'avez pas eu d'échos des événements de la nuit dernière ?...

— Peu, dit l'Américain. Les Services chypriotes nous ont envoyé un télex de routine. Ils n'ont rien de précis, semble-t-il et n'aiment pas se mêler des affaires des autres. Cependant cette explosion de violence les inquiète et ils vont devenir curieux. Je vais tenter d'en savoir un peu plus par les Anglais sur Vassili. C'est délicat parce qu'il est chypriote...

— Je m'en occupe, dit Malko. Tout de suite.

La télévision chypriote se trouvait dans un no man's land de barbelés, cernée par des casernes et le siège de la police. Malko laissa Chris et Milton dans la Ford et entra seul dans le bâtiment. Mathias était au téléphone. Il adressa un large sourire à Malko, levant le pouce en signe de victoire. Il n'y avait plus qu'à attendre qu'il ait raccroché...

— Ça y est ! annonça-t-il après avoir terminé sa conversation. J'ai eu un tuyau. Par le type qui me livre le Pepsi-Cola. Vassili s'occupe de la location d'une villa qu'il loue d'habitude à des Libanais. Or, en ce moment, elle est occupée. Mon livreur dépose toutes les semaines sa camelote et reprend les bouteilles vides.

— À qui ?

— Je ne sais pas. Il n'a jamais vu personne. Mais probablement à des musulmans. Il n'y a jamais d'alcool dans les commandes... Ça vous intéresse ?

— Où est cette villa ?

— Odos Katsonis, sur une petite colline, près du palais présidentiel. C'est facile. Vous prenez Athalassa Avenue, vers l'ouest, pour tourner à droite dans Presidential Palace Street. Il y a une fourche : à gauche, Presidential, à droite, Kyriakos Matsis Avenue. Une taverne se trouve juste à la fourche, *Olympia Tavern*. De la terrasse, vous voyez la villa de Vassili. Blanche avec un grand balcon en surplomb et un jardin en pente dessous. L'entrée se trouve dans la petite rue qui donne dans Presidential Palace Street.

Malko tenait peut-être enfin l'explication du mystère numéro un : comment les tueurs avaient pu échapper à toutes les recherches...

— Pour votre propre sécurité, dit Malko, ne parlez de cela à personne...

— Oh, mais j'ai été très prudent ! fit Mathias. C'est Androula qui a bavardé avec le livreur. C'était plus facile, il lui fait la cour.

— Elle est au courant de quelque chose ?

— Non, non, elle pense toujours que vous êtes journaliste. Que vous faites un reportage. D'ailleurs, elle voudrait encore venir avec vous.

— Je n'y tiens pas, dit Malko, cela devient trop dangereux. Mathias sourit.

— Je crois qu'elle est tombée amoureuse de vous...

Il ne manquait plus que cela. Les téléphones recommencèrent à sonner. Malko n'avait plus qu'à se mettre en campagne.

Il était à peine entré dans le hall du *Hilton* qu'une petite silhouette s'avança timidement vers lui : Androula, en robe à fleurs, avec des hauts talons, les yeux faits, les seins plus pointus que jamais !

— Je suis venue voir si vous aviez besoin de moi, dit-elle d'une petite voix douce. Dans la journée, je ne travaille pas. Même si vous ne pouvez pas me payer, cela ne fait rien... Je connais bien Nicosie, je peux vous être utile.

Pudiques, Chris et Milton filèrent au bar.

Malko hésita : il venait de passer devant la villa de Vassili. Le stationnement était interdit sur Presidential Palace Street, ce qui ne facilitait pas la surveillance. Le seul endroit de planque était *l'Olympia Tavern*. En couple, il risquait moins de se faire remarquer.

— Eh bien, fit-il, je vais commencer par vous emmener déjeuner... Mes cameramen nous rejoindront plus tard... Je vais les prévenir.

Il fonça au bar et récupéra les deux Américains. Leur expliquant la manœuvre. Eux seraient en protection, hors de vue de la villa, dans la voiture qu'ils avaient louée, mais la terrasse d'*Olympia Tavern* dans leur champ de vision. Prêts à intervenir. Androula attendait, sagement assise. Ravie, elle prit le bras de Malko. Il remarqua qu'elle s'était même parfumée.

* *

*

Il n'y avait que cinq ou six clients sur la terrasse, bien qu'il fasse très doux. Malko écoutait d'une oreille distraite le babil d'Androula. Surveillant le chemin montant à la villa blanche. Des arbres en cachaient les fenêtres... Androula avait été très surprise qu'il connaisse cette taverne un peu loin du centre, mais n'avait posé aucune question.

Soudain, il vit une silhouette déboucher en face de la petite rue en pente. Une femme en pantalon, avec des lunettes noires et un foulard sur la tête. Elle traversa, venant vers la taverne. Malko sentit sa pomme d'Adam se bloquer de joie et d'anxiété. C'était l'inconnue de *l'Aphrodite*. La Mort. Vivement, il pencha son visage vers Androula qui ne demandait que cela. Lorsqu'il eut réussi à dégager ses amygdales de la langue pointue de sa partenaire, il repéra l'inconnue au foulard. Elle semblait attendre le bus, vingt mètres plus bas, au pied d'un arrêt. Il ne la quittait pas des yeux. Espérant que Chris et Milton l'avaient vue aussi. Soudain, au bout de cinq minutes, elle retraversa, remontant par où elle était venue et disparut ! Les seins aigus d'Androula pesaient contre lui et son visage levé quémandait un autre baiser. C'est enlacé à la jeune fille qu'il eut une illumination. L'arrêt d'autobus devait être une « boîte aux lettres » morte. L'inconnue avait déposé un message.

Les inévitables mézés arrivaient. Androula se jeta dessus comme si

elle n'avait pas mangé depuis huit jours. Malko contemplait l'arrêt d'autobus, se demandant comment il allait faire. Il vit arriver soudain un homme marchant tranquillement. La cinquantaine, visage neutre, teint clair. Sûrement pas un Chypriote. À son tour, il s'arrêta exactement là où l'inconnue avait attendu. Servi par la gloutonnerie de sa partenaire, Malko ne le quitta pas des yeux. Au bout de quelques minutes, l'inconnu, d'un geste très naturel, se baissa comme pour arranger sa chaussure. Sa main erra quelques secondes au pied du poteau, puis il se redressa, jeta un coup d'œil autour de lui et s'éloigna sans se presser. Malko posa sa serviette.

— Attends, dit-il, je crois que je viens de voir passer la voiture de mes cameramen.

Il descendit les marches de la terrasse, arriva dans Presidential Palace Street, regarda à droite. Son estomac se crispa de rage. L'inconnu venait de monter dans une voiture noire. Il était trop loin pour distinguer le numéro. Du beau travail... Il avança jusqu'à l'arrêt, se baissa, trouva ce qu'il cherchait. Une toute petite cavité au pied du poteau. La boîte aux lettres.

Il venait de découvrir un nouveau morceau du puzzle. Qui posait encore plus de questions... Quand il revint, Androula le regarda, intriguée.

— Vous n'avez vu personne ?

— Non, dit Malko.

Il regarda la villa blanche en partie dissimulée par les arbres. Certain maintenant d'avoir découvert la base secrète du commando qui avait assassiné John Hence. Il restait à aller plus loin. L'identifier et le neutraliser.

Androula tartina du tarama sur un bout de galette et le força à l'avaler.

— Mangez, dit-elle, cela donne des forces.

En effet, Malko allait en avoir besoin.

CHAPITRE XI

Malko dut se forcer pour faire honneur aux mészés. Il ne pouvait s'empêcher de regarder la villa blanche qui recelait probablement la réponse à beaucoup des questions qu'il se posait depuis son arrivée à Chypre. Androula, littéralement enroulée autour de lui, s'épanouissait au soleil comme une plante verte. De plus en plus amoureuse. Ils étaient les derniers clients de la taverne et c'était difficile de s'attarder davantage. Ils allaient finir par être aussi visibles qu'une mouche dans une tasse de lait. Le soleil chauffait délicieusement et les deux gorilles cloués dans leur planque devaient mourir de faim. Malko avait besoin de réfléchir. Il avala la boue de son café turc, et paya. Androula l'observait langoureusement, les joues rosies par le vin.

— On va se promener ? proposa-t-elle.

— Il faudrait que je repasse à l'hôtel, suggéra Malko, sans penser à mal. J'ai des instructions à donner à mon photographe.

— Comme vous voulez...

Au regard énamouré d'Androula, il comprit qu'elle avait interprété sa réflexion à sa façon.

Ils regagnèrent la Ford. Du coin de l'œil, il vit les gorilles démarrer derrière lui. Athalassa Avenue était si encombrée qu'ils durent rouler au pas. Androula avait posé sa main sur la cuisse de Malko, d'un geste possessif. Ce qui n'empêchait pas ce dernier de faire travailler ses méninges.

Que faire ?

Mettre les Chypriotes au courant ? Cela risquait de les placer dans une situation embarrassante. De plus, rien ne prouvait que Celik Osman se trouve dans la villa...

Établir une surveillance continue à longue échéance était également délicat, à cause de l'interdiction de stationner. Leurs adversaires risquaient de les repérer et de leur filer entre les doigts pour de bon. Ou de se tenir cois.

Évidemment, il y avait la solution de l'attaque en règle contre la villa, dans le style commando. Entre Elko, les deux gorilles et Malko, c'était possible. Seulement, ils ignoraient combien de personnes se trouvaient dans la villa blanche et surtout, qui. Si le tueur impliqué dans le meurtre de John Hence n'était pas là, ce serait une méga-bavure...

Il restait la solution sage. Essayer d'en savoir plus sur Vassili et frapper à coup sûr. Il y avait à Chypre une opération en cours ou en préparation assez importante pour justifier tous ces meurtres. Ce qui semblait étayer la théorie Armageddon de la C.I.A. Malko vérifia dans

le rétroviseur que la voiture des gorilles collait à la sienne.

— À quoi penses-tu ? demanda Androula.

— À la mystérieuse blonde de *My Friend*, dit Malko.

Elle lui pinça la cuisse.

— Salaud !

Il sourit, ailleurs, déjà en train de tricoter dans sa tête. À un bout, il avait une chaîne qui se tenait, de Celik Osman, tueur turc à Georgi Eof, avec entre eux les Services bulgares. À l'autre extrémité, il y avait la nébuleuse chypriote : un tueur palestinien, un soutien logistique chypriote avec Leptos, Vassili et Goulandris et le même tueur turc, Celik Osman.

Entre les deux, la mystérieuse femme à transformations. Où se situait-elle ? Et de qui prenait-elle ses ordres ?

Qui était l'homme que Malko avait aperçu à l'arrêt du bus ?

Il n'avait répondu à aucune de ces questions lorsqu'il atteignit le *Hilton*.

Laissant Androula dans le hall, Malko rejoignit à l'entrée du restaurant Chris Jones qui le fixait avec un regard de déporté les poissons frais.

— J'ai réfléchi, dit-il. Nous allons tenter une interception ce soir. Dans la maison où Celik Osman a disparu hier. Même si cela ne donne rien, il faut le faire. Ensuite, nous irons au cœur du problème... Reposez-vous, on ne peut pas continuer la planque en plein jour. Chris, vous irez là-bas avec Elko dès la tombée de la nuit. Je prendrai le relais avec Milton, vers onze heures du soir.

Chris bâilla à se décrocher la mâchoire.

— Si je n'ai pas mangé dans cinq minutes, je tombe, dit-il. Après, tout ce que vous voudrez... Ne vous fatiguez pas trop, si vous voulez être en forme ce soir.

Malko le quitta sur cette perfidie. Très naturellement, Androula monta avec lui dans l'ascenseur. Il avait à peine eu le temps de refermer la porte de sa chambre qu'elle était pendue à son cou, l'embrassant comme une folle. Commencée ainsi, leur conversation ne pouvait se terminer que d'une façon. Androula avait tout de la tornade blanche. Il ne vit même pas les différentes pièces de ses vêtements partir dans tous les coins de la chambre avec les siens, d'ailleurs. Elle s'enroulait comme un reptile brûlant, sa bouche scellée à la sienne, sauf le temps de prendre une goulée d'air.

L'ayant cloué au lit, elle glissa soudain le long de son corps, s'accroupit à ses pieds et entreprit de lui administrer une caresse qu'Aphrodite elle-même – patronne de l'île – n'aurait pas désavouée. Puis, elle se redressa, essoufflée et fière de son résultat.

— *Tora.* (26)

Elle se laissa glisser en arrière et attira Malko sur elle, le serrant

avec une force incroyable, enroulant ses jambes autour des siennes, l'enfonçant en elle à petits coups de reins sournois. Elle ondulait, il la sentait se tendre vers le plaisir, puis elle s'arrêtait brusquement, retenant son souffle, crispant les muscles de son ventre pour qu'il ne puisse pas bouger. Il prit goût au jeu. À son tour, lorsqu'il sentit Androula caracoler vers l'orgasme, il s'immobilisa en elle, profitant de sa possession. Elle se serra encore plus fort.

Ils firent ainsi l'amour un temps très long. Malko était en sueur. Mais chaque fois, c'était une volupté nouvelle de sentir le corps de sa partenaire s'animer ; enfin, ils arrivèrent tous les deux au bout du voyage. Malko se mit à la marteler plus vite et Androula s'accrocha à lui comme si elle allait mourir, poussant des cris inarticulés, qui culminèrent en un grognement rauque, prolongé.

Elle retomba sous lui avec un rire heureux.

— Je n'en peux plus, j'ai les jambes coupées, dit-elle.

Malko aussi se sentait merveilleusement bien. Il n'avait pas fait l'amour avec une telle sensualité depuis longtemps. Comme c'eût été bon de passer quelques jours sans souci avec Androula, à courir les tavernes et à faire l'amour... Au lieu de cela, il était aux prises avec une méduse glaciale et invisible qui le guettait pour le tuer.

Quand elle ressortit de la salle de bains, il lui dit :

— Je vais te ramener chez toi.

Encore nue, elle vint se frotter rieusement contre lui.

— Tu es déjà fatigué de moi...

Il y avait des choses difficiles à expliquer. Boudeuse, elle se rhabilla et ils descendirent. Malko, arrivé près du domicile de la jeune fille, aperçut un homme qui semblait attendre. Celui-ci, en voyant la voiture, s'éclipsa tout à coup en courant, dans une rue en sens unique. Androula ne semblait pas l'avoir remarqué, mais Malko éprouva une sensation bizarre. Un malaise.

Il stoppa. Au moment où Androula ouvrait la portière, il la retint.

— Tu veux vraiment rester avec moi ?

Elle secoua la tête affirmativement.

— Ce que je vais faire ce soir n'est pas très amusant, dit-il. Tu pourras m'attendre à l'hôtel.

— Non, dit-elle, je préfère venir.

— Et ton travail ?

— Mathias ne me paie pas, il me nourrit seulement. Toi aussi...

— Bien, répondit Malko amusé, je te garde...

Il se rappelait que Mathias avait utilisé Androula pour extirper des renseignements sur Vassili. C'était peut-être la raison pour laquelle on l'attendait. Avec les gorilles et lui, elle serait en sécurité... Tandis qu'ils remontaient vers le *Hilton*, Androula l'embrassa passionnément, au risque de les jeter contre un mur.

— On va bien s’amuser, murmura-t-elle, et après on refera l’amour. C’était si incroyablement bon !

* *

*

Malko et Androula passèrent, enlacés, devant les sacs de sable du poste grec de Granikou Street, suivis par les regards envieux de la sentinelle. Un peu intriguée de voir un couple d’amoureux à cette heure, dans ce lieu sinistre. Milton Brabeck suivait à quelques mètres, jouant les touristes.

La rue étroite était toujours aussi morte, bordée de maisons abandonnées, aux fenêtres murées. Ils arrivèrent à celle qui les intéressait, formant voûte au-dessus de la rue. Malko se retourna, la sentinelle était rentrée dans son gourbi. Ils étaient venus en fin d’après-midi déposer Elko et Chris, puis repérer les lieux. Cela grouillait alors d’animation, entre les marchands de tissus et les ferronniers. Des voitures se frayaient péniblement un passage dans les ruelles sans trottoir, encombrées d’une foule affairée. Malko avait expliqué à Androula qu’il cherchait à surprendre les contrebandiers sur le vif. Elle avait paru le croire. Ou elle était aveuglée par l’amour, ou elle préférait ne pas savoir...

De jour personne ne semblait se soucier de la ligne Attila toute proche, mollement gardée par le triple poste de garde, grec, O.N.U. et turc. Assis au soleil, les soldats lorgnaient les passantes, échangeant des plaisanteries entre eux. Quelques rares touristes déambulaient devant les façades éventrées. On était loin de la glaciale terreur du mur de Berlin. De nuit, il fallait avoir le nez sur les sentinelles pour réaliser qu’il y avait une séparation.

— C’est ici, annonça Malko.

Androula regarda l’entrée sombre à la porte arrachée avec appréhension.

— Tu es sûr que ce n’est pas dangereux ?

— Mon cameraman est derrière nous, dit Malko. L’autre est déjà à l’intérieur avec le photographe, depuis la tombée de la nuit.

— Mais ils ne peuvent pas prendre de photos la nuit ?

— Si, ils ont des caméras infrarouges, mentit Malko.

Milton Brabeck était arrivé à leur hauteur.

— Restez là, dit Malko, pour éviter une surprise.

Il pénétra le premier dans la salle du bas plongée dans l’obscurité, monta quelques marches et appela :

— Chris !

Pas de réponse.

Malko commença à grimper les marches vermoulues, tenant Androula par la main.

— Chris ! appela-t-il de nouveau.

Toujours pas de réponse. Il sentait la main d'Androula serrer la sienne à lui briser les os. Elle avait peur. Il s'arrêta, prêtant l'oreille, n'entendit rien. Il flottait une vague odeur d'eucalyptus dans cette maison abandonnée et il pouvait voir le ciel plus clair par les ouvertures du premier.

— Où sont-ils ? souffla Androula, impressionnée.

C'était la question que se posait Malko. S'ils avaient été là, Chris et Elko lui auraient déjà répondu. Cela devenait inquiétant. S'ils étaient partis, pourquoi ne pas l'avoir averti ? Il était encore à l'hôtel un quart d'heure plus tôt. À moins qu'ils aient suivi quelqu'un juste avant que Malko n'arrive. Ce dernier n'osait pas exhiber son pistolet pour ne pas affoler Androula. L'angoisse commençait à lui serrer la gorge. Il continua à monter, marche par marche, arriva au premier étage. Les trous noirs des différentes pièces s'ouvraient comme autant de gueules inquiétantes.

— J'ai peur, murmura Androula.

Malko lui serra la main.

— Attends-moi là, dit-il, je vais visiter les pièces. N'aie pas peur, mon cameraman est en bas, et les soldats sont au bout de la rue.

Il essayait de se rassurer, se disant que s'il y avait eu un échange de coups de feu, le quartier serait en ébullition... Pourtant, il sentait les battements de son cœur s'accélérer. Tout à coup, il entendit un son curieux, comme un grognement. Cela venait d'une pièce au fond de la galerie, du côté opposé aux soldats.

Comme un appel étouffé par un bâillon... Il réalisa soudain que les communications téléphoniques fonctionnaient entre les deux zones. Celik Osman sachant son passage découvert avait très bien pu monter un piège avec ses complices demeurés en zone chypriote. Et alors...

Laissant Androula, il avança dans l'espace découvert, jusqu'à l'ouverture de la pièce d'où le bruit était venu. Il était assez loin d'Androula pour sortir son arme. Dans le noir, elle ne la verrait pas. Il fit un pas, pénétra dans la pièce donnant sur les toits de la zone turque.

Ce fut si soudain qu'il n'eut pas le temps d'avoir peur. Une masse noire sembla jaillir du mur et deux mains colossales lui serrèrent la gorge avec une brutalité inouïe. Il ouvrit la bouche pour crier, mais aucun son ne sortit. La masse d'un athlète le plaquait contre le mur, l'empêchant de tomber et serrant, serrant de plus en plus fort. En même temps, on assena un coup violent sur son poignet, faisant tomber son pistolet. Il décocha plusieurs coups de pied, mais son adversaire s'était collé à lui et il ne heurta qu'un mollet musculeux. L'homme qui l'étranglait sentait l'olive, la sueur et le tabac. Un voile noir passa devant les yeux de Malko, l'autre lui écrasait les carotides.

Ses jambes se dérochèrent sous lui ; l'appel d'une voix de femme criant son nom lui parvint faiblement puis il perdit connaissance.

* *

*

Milton Brabeck fit un pas en avant, tendant l'oreille. Il venait d'entendre un bruit bizarre venant du haut de la maison, où Malko et Androula avaient disparu depuis une minute. Il appela doucement :

— Prince !

La réponse fut un cri de terreur venant incontestablement d'un gosier féminin : *Malko !*

Comme un fou, Milton plongea vers l'escalier en dégainant son Python. Il buta sur une marche pourrie et s'étala dans un fracas effroyable. En haut, il y eut des cris étouffés, un bruit de lutte. Il se releva et fonça, arrivant enfin au palier du premier. Il faisait noir comme dans un four et il n'y avait personne ! Il entendit, venant d'une des pièces du fond, un bruit sec de tuile brisée.

Il traversa toute la galerie, arriva à une pièce donnant sur le côté grec, avec un toit de plain-pied. Personne. Il allait sauter sur les tuiles lorsqu'un appel étouffé le fit bondir hors de la pièce. La voix de Malko.

Prenant délibérément des risques, il alluma une fine torche électrique qu'il prit dans sa main gauche. Son Python dans la droite, il traversa la galerie en courant.

Le faisceau de la lampe éclaira Malko en train de se relever, se tenant le cou. Milton aperçut des marques rouges d'étranglement, Malko titubait. Le gorille ramassa le pistolet de Malko et ce dernier le reprit. Le larynx écrasé, il avait du mal à retrouver sa respiration.

— Où sont-ils ? demanda-t-il, en toussant.

— Qui ?

— Krisantem et Chris ?

— *Motherfucker !*

Milton Brabeck, rassuré sur le sort de Malko, se rua dans la galerie et entreprit de balayer de son faisceau lumineux tout le premier étage. Dans la dernière pièce du fond, il aperçut deux formes allongées sur le sol. Il s'accroupit et sa main toucha tout de suite une joue chaude. La lampe éclaira Chris Jones et Elko Krisantem, chacun un passe-montagne enfoncé dans la bouche, les mains et les chevilles liées avec une corde grossière. À peine libérés par Milton, ils bondirent sur leurs pieds, écumant de rage.

— *God damn it !* Qu'est-ce qui est arrivé ?

Chris Jones se tâta : toutes ses armes avaient disparu. Elko avait encore son vieil Astra, négligé par ses agresseurs.

— Ça s'est passé très vite, expliqua Chris, dès que Malko apparut.

Ils nous attendaient. On a pris chacun un coup de chaussette remplie de sable. Ensuite on s'est retrouvé ici. On n'a pu voir personne, mais ils étaient deux ou trois... Enfin, on est tous là...

— Où est Androula ? demanda soudain Malko.

— Pas vue, fit Milton.

Malko était encore à moitié groggy. Son cou tuméfié témoignait de la force de celui qui avait tenté de l'étrangler.

— Donnez-moi votre lampe, dit-il à Milton Brabeck.

Il parcourut toutes les pièces de la maison abandonnée. Aucune trace d'Androula. Il se souvenait vaguement de son appel, au moment où il avait perdu connaissance. C'était cauchemardesque. Là-bas, à cent mètres, la sentinelle ne s'était rendu compte de rien...

— Par où sont-ils partis ? demanda Malko.

— Par les toits, derrière, expliqua Milton. Dans notre zone.

Il remit avec rage son arme dans son holster. C'était la première fois que leur équipe se faisait avoir de cette façon. Sans même un coup de feu. Chris Jones avait l'impression d'être tout nu. Ivre de colère, lui aussi.

— Partons, dit Malko, il n'y a plus rien à faire ici.

La rage l'empêchait de réfléchir. Ils descendirent l'escalier vermoulu et sortirent s'éloignant dans la direction opposée au poste militaire. Cinq minutes de marche silencieuse et ils eurent regagné les voitures. Direction le *Hilton*. Malko n'arrêtait pas de penser à Androula. Se pouvait-il qu'elle ait été de mèche avec ceux qui l'avaient attaqué ? Son insistance à l'accompagner devenait suspecte, après coup. Cependant, il se souvenait encore de son cri. Ou elle méritait le Conservatoire ou elle était vraiment terrorisée...

Qui avait tenté de le tuer ? Il était presque certain que c'était Vassili, l'énorme tavernier. Mais comment le prouver ?

Une chose intriguait Malko. Son adversaire aurait pu l'achever en le poignardant ou en lui tirant une balle dans la tête. Or, il ne l'avait pas fait. Il y avait une raison. Qu'il n'ait pas voulu utiliser son arme à feu à cause des sentinelles, d'accord, mais l'arme blanche ?

Le portier du *Hilton* ne sembla pas remarquer son cou tuméfié. Ils gagnèrent tous leurs chambres respectives. Une idée lancinante obsédait Malko. Pourquoi ceux qui l'avaient attaqué avaient-ils enlevé Androula ?

Il se déshabilla. Son cou était horriblement douloureux. Une longue douche n'arriva pas à le calmer. Non seulement ses adversaires avaient deviné son plan, mais ils avaient pris l'avantage ! Il faudrait avouer cette bavure à la C.I.A. et cela n'allait pas être triste... Finalement, le fait de laisser Milton au rez-de-chaussée avait été une erreur. Tous en haut, ils auraient tenu tête.

Il était encore en train de broyer du noir lorsque le téléphone,

sonna. Après un court silence, il entendit une voix presque inaudible.

— *Malko. It's me, Androula. I...*

La phrase s'interrompit brutalement. Encore un blanc, puis une voix d'homme déformée volontairement, parlant anglais avec un fort accent, très lentement. Une seule phrase qui se grava dans le cerveau de Malko en lettres de feu.

You leave Cyprus tomorrow or the girl is dead. (27)

CHAPITRE XII

Malko entendit le « clic » du téléphone qu'on raccrochait. Il s'était attendu à un chantage, mais pas aussi brutal. Les mots résonnaient dans sa tête. L'alternative qu'on lui proposait n'en était pas une. Dans son métier, on ne pouvait pas se permettre ce genre de sentiment. En plus, Androula n'appartenait même pas à la Company. Elle allait mourir. Celui qui l'avait averti ne plaisantait pas. Il y avait déjà eu trop de morts dans cette histoire pour que ce soit un bluff. Il ne restait donc qu'une solution : retrouver Androula avant que le tueur ne mette son projet à exécution. Avant l'aube. Il consulta sa montre. Minuit moins dix.

Une seule piste : Vassili. À cette heure-ci, *My Friend* était fermé. Il restait la villa blanche. Ou encore l'adresse du tavernier.

Malko appela la chambre des gorilles.

— On va récupérer Androula, annonça-t-il. Rendez-vous en bas dans cinq minutes. Prévenez Krisantem.

— Où va-t-on ?

— Je ne sais pas encore.

Malko vérifia le chargeur de son pistolet extra-plat, passa une veste pare-balles, mit trois chargeurs dans sa poche et descendit. Les autres étaient déjà là. À voir les bosses de leurs costumes les deux gorilles avaient assez d'artillerie pour faire reculer l'armée turque. Chris Jones arborait une magnifique ecchymose sur la tempe. Ce n'était pas les deux revolvers dont on les avait soulagés qui avaient beaucoup affaibli leur puissance de feu. Cette fois, ils ne prirent qu'une seule voiture. Direction : la taverne *Aphrodite*.

* *

*

Malko entra seul. L'*Aphrodite* était bondé, comme toujours.

Mathias l'aperçut et vint vers lui.

— Vous avez kidnappé Androula ? demanda-t-il en riant. Elle me manque...

— Presque, dit Malko. J'ai besoin d'un renseignement. Où habite Vassili ?

Mathias sentit une tension inhabituelle dans la voix de Malko.

— Quelque chose de grave ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas encore, dit Malko. J'ai besoin de voir Vassili tout de suite.

— Il habite une villa dans une allée qui donne dans George Grivas

Avenue. Bordée de cyprès. Après un cloître il faut descendre par Evagoras.

— Merci, dit Malko.

Il regagna la voiture.

Durant le trajet, il expliqua son plan : d'une simplicité biblique : utilisation de la force brutale.

Les rues de Nicosie étaient toujours aussi désertes et ils mirent moins de cinq minutes à atteindre George Grivas. L'allée bordée de cyprès se découpait sous la lune. Puis apparut la masse sombre du cloître. Enfin celle d'une villa isolée. Malko stoppa en face.

— Chris, dit-il, vous restez avec moi. Milton et Krisantem font le tour. Pas de bruit, dans un premier temps.

Pas une lumière ne filtrait de la villa. Les quatre hommes franchirent la grille et se retrouvèrent dans le jardin.

Milton Brabeck et Krisantem filèrent vers l'arrière de la maison, tandis que Malko et Chris montaient le perron. Une moto passa dans la rue, puis le silence retomba, absolu. C'était étrange qu'ils aient pu pénétrer ainsi dans le jardin, sans rencontrer personne, si Androula se trouvait là. Chris Jones tâta la porte du bout des doigts, éprouvant sa résistance.

— On entre ?

C'était un acte totalement illégal pour lequel la C.I.A. ne le couvrirait pas. Mais c'était aussi la seule chance de sauver Androula.

— On entre, répondit Malko.

Chris Jones descendit les marches. Malko le vit se ramasser sur lui-même et foncer. Son pied se détendit, frappant le battant avec une violence incroyable. La porte s'ouvrit avec fracas, la serrure arrachée, et se rabattit à l'intérieur, brisant sa partie vitrée contre le mur. Chris Jones était déjà dans le hall, le 357 Magnum au poing. Malko trouva le commutateur et alluma.

Presque au même instant, une lumière jaillit du haut de l'escalier. La silhouette gigantesque de Vassili se profila sur la galerie intérieure, torse nu, avec un pantalon de pyjama les cheveux embroussaillés, l'air encore plus méchant que d'habitude. Il aperçut les deux intrus, poussa un grognement de rage et fonça, les mains en avant. Chris Jones leva son arme.

— Ne le tuez pas, Chris ! cria Malko.

Obéissant, Chris Jones abaissa le Magnum et s'appuya au mur pour recevoir le choc du monstre dévalant les marches comme s'il ne voyait pas le revolver. Ce fut inouï. Quelqu'un de moins solide que le gorille eût été laminé. Les deux mains de Vassili se refermèrent autour de son cou pourtant musclé. À côté du tavernier, Chris avait l'air d'un nain. Il leva le bras droit, frappa son agresseur avec le lourd canon de son arme, lui ouvrant le cuir chevelu. Sans que Vassili paraisse s'en

apercevoir... Décidément, l'étranglement était son péché mignon...

Soufflant comme des phoques, les deux hommes tournoyaient dans la petite entrée. Au passage, ils arrachèrent un morceau de rampe, et pulvérisèrent un petit meuble. Chris Jones parvint enfin à se dégager. Juste au moment où il virait au violet. Malko s'avança, pointant son pistolet extra-plat sur Vassili.

— Stop !

Le Chypriote ne sembla pas entendre. D'un revers de main, il balaya l'arme et se rua de nouveau sur Chris. Le gorille n'eut pas le temps de réagir. D'un violent coup de tête, Vassili venait de l'assommer. Groggy, l'Américain recula, cherchant son arme à tâtons. Vassili, déchaîné, se tourna alors vers Malko. Arrachant un vieux cimenterre accroché au mur, il avança sur lui, une expression de méchanceté incroyable dans ses petits yeux noirs. Malko recula : à mains nues, il n'avait pas une chance contre ce monstre.

— *Motherfucker* ! cria le gorille.

Braquant son 357 Magnum contre le plafond, il appuya sur la détente. La détonation explosa comme un coup de tonnerre, faisant trembler les vitres et un nuage de plâtre tomba sur la tête du Chypriote. Celui-ci se retourna. Le Magnum était braqué sur lui et Chris avait le doigt sur la détente. Il s'immobilisa au milieu du hall, brandissant toujours son cimenterre, cherchant une ouverture. Malko en profita pour récupérer son pistolet. Ce qui ne résolvait pas le problème, puisqu'il ne voulait pas s'en servir... Ils se contemplèrent quelques instants puis Vassili grogna :

— Foutez le camp !

Il y eut un glissement derrière lui. Le Chypriote n'eut pas le temps de se retourner. Elko Krisantem venait de sauter sur lui, passant son lacet autour de la gorge. Il commença à serrer, collé au dos du géant comme un singe.

Vassili se mit à tournoyer, cherchant à se débarrasser de son agresseur. La lame du cimenterre coupa net la suspension qui s'effondra, balaya les tableaux du mur. Même aux trois quarts étranglé, il avait encore une force gigantesque. Enfin, Chris Jones parvint à lui saisir le poignet droit et s'y accrocha, l'empêchant de se servir du cimenterre. Malko s'y mit aussi, immobilisant son autre bras. Vassili continuait à se secouer tel un fauve pris dans un filet, émettant des grognements inhumains, essayant d'écraser Krisantem contre le mur, traînant les trois hommes comme si c'étaient des enfants.

Ses yeux commençaient pourtant à jaillir de leurs orbites, et sa respiration devenait sifflante. Chris, lui tordant le bras, parvint à lui faire lâcher le cimenterre qu'il envoya promener d'un coup de pied. Appuyant alors ses deux pouces sur les carotides du géant, il acheva le travail de Krisantem, privant le cerveau de Vassili d'oxygène. Les yeux

du Chypriote devinrent vitreux, puis, d'un coup, il s'effondra au milieu du hall comme un chêne qu'on abat ! Les trois hommes se redressèrent, en sueur. Elko Krisantem dénoua son lacet, retourna le géant sur le ventre et entreprit de lui lier solidement les poignets dans le dos...

— Elko avait raison de dire qu'il faudrait l'abattre à la hache, soupira Chris Jones, vexé.

Lui qui était capable de soulever du sol un homme de taille moyenne, sans effort exagéré, il avait trouvé son maître...

Malko entrouvrit la porte. L'allée était toujours aussi calme et déserte. Le coup de feu n'avait pas attiré l'attention des popes du cloître voisin.

— Où est Milt ?

— Derrière, fit Krisantem.

— Fouillons la maison. Chris, surveillez-le.

Ils passèrent rapidement dans les pièces du rez-de-chaussée avant de monter au premier. Une seule pièce était allumée, le lit encore défait. Celle de Vassili. Ils ouvrirent deux autres portes. Une chambre de femme qui semblait n'avoir pas été occupée depuis longtemps et une troisième, vide. Pas de grenier. Il n'y avait plus qu'à chercher Androula ailleurs... Lorsque Malko redescendit, le géant, le dos appuyé au mur, reprenait connaissance, promenant un regard furibond sur ses adversaires.

Malko s'approcha de lui.

— Vassili, cette nuit, vous nous avez attaqués et ensuite, vous avez enlevé une jeune fille qui se trouvait avec moi, Androula. Où est-elle ?

Le Chypriote lança en anglais rocailleux :

— Je ne comprends pas. Je ne sais rien de tout cela. Vous êtes des gangsters. Je vais appeler la police. Je ne vous connais pas.

— Moi, je vous connais, Vassili, dit Malko. C'est vous qui avez tué Goulandriss, à Limassol.

Les petits yeux noirs s'assombrirent encore, mais Vassili se contenta de répéter :

— Je ne comprends pas. Laissez-moi.

Il reprenait des forces et recommençait à devenir dangereux. Malko vit qu'il contractait ses muscles pour tenter de rompre ses liens. Il se pencha sur lui, humant son odeur. C'était celle de l'homme qui avait voulu l'étrangler, deux heures plus tôt.

— C'est vous, dit-il, je vous reconnais. Vous avez voulu me tuer.

Brusquement, la rage le prit. Il fallait retrouver Androula. Ce qu'il n'aurait pas fait pour la Company, il le ferait pour elle. Ses yeux dorés foncèrent, tournant au vert. Il s'approcha de Vassili.

— Je veux savoir où est cette fille. Nous avons le temps. Même si je dois vous tuer.

L'autre cracha dans sa direction... Indigné. Elko Krisantem abattit la crosse de son Astra sur le crâne de Vassili, lui arrachant un cri.

Chris Jones s'avança, glacial.

— Laissez-moi faire, dit-il. Je connais ce genre d'ordures...

De la main gauche, il rejeta en arrière la tête du géant. Puis il posa le canon de son 357 Magnum sur sa bouche.

— *Eat !*(28)

Vassili demeura les dents obstinément serrées... Chris prit son élan et donna un violent coup avec l'extrémité du canon, qui fit sauter toutes les incisives du tavernier. Celui-ci poussa un rugissement de douleur et referma ce qui lui restait de dents sur l'acier bleui du 357 Magnum Comme s'il voulait vraiment le manger. Il avait des larmes plein ses petits yeux noirs. Pourtant il ne faiblissait pas.

Chris Jones rabattit en arrière le chien du 357 Magnum, avec un claquement sinistre. Puis son gros index se posa sur la détente.

— Je compte jusqu'à dix, annonça-t-il. Ensuite, tu te désintéresses de la question.

Vassili prenait peu à peu conscience de la menace. Son regard rencontra celui de Malko et n'y trouva aucun réconfort. Quant à Krisantem, il buvait du petit-lait, même s'il regrettait personnellement la lampe à souder qu'il utilisait jadis en Corée avec les prisonniers intéressants...

— Un, fit la voix calme de Chris, deux... trois... quatre... cinq... six...

Il comptait lentement, mais cela passait très vite. Malko observa le visage du Chypriote. À sept, il vit les muscles du visage de Vassili se relâcher. À huit, les yeux tournèrent dans leurs orbites, affolés. À neuf, le front du géant se plissa : il se trouvait confronté à un dilemme trop dur pour lui. Le genre de problème qu'on résout facilement sur le papier, mais pas quand on a les incisives en balade et un cylindre d'acier dans la bouche prêt à vous pulvériser le cerveau... Il était obligé de jouer sa vie à pile ou face et il y a très peu de gens capables de le faire.

Comme la bouche de Chris s'ouvrait pour dire « dix », Vassili émit un grognement suppliant.

Sans retirer l'arme, Chris Jones demanda :

— Où ?

— Dans une villa... À côté de Presidential Palace Street, bafouilla le Chypriote. Odos Katsonis.

Malko savait que le géant n'avait pas menti. Mais ce n'était pas suffisant.

— Avec qui est-elle ? demanda-t-il.

— Sylvia et le Turc.

— Qui est Sylvia ? Qui est ce Turc ?

Cette fois, Vassili ne répondit pas. Malko connaissait au moins la réponse à une de ses questions. Il interrogerait Vassili plus tard.

Tu viens avec nous, dit-il.

Non, grogna Vassili.

Chris eut un sourire méchant.

— *Motherfucker !* Cette fois, je ne vais pas compter jusqu'à dix... Trois, cela suffit. Après, on n'a plus besoin de toi... Lève-toi, ordure.

Joignant le geste à la parole, il le força avec Elko Krisantem à se mettre debout. Malko n'arrivait pas à chasser son angoisse. Pourvu qu'il ne soit pas trop tard pour Androula. La tête baissée, Vassili avança en traînant les pieds. Malko l'arrêta.

— Prenez les clefs.

— J'ai les doubles sur moi, grogna Vassili, ravalant son sang.

Effectivement, il portait un énorme trousseau de clefs à la ceinture. Pas question de lui détacher les mains. Malko prit le trousseau et montra les clefs une par une au géant. Il en désigna deux par des grognements.

— Allez chercher Milton, dit Malko à Elko.

Le canon du 357 dans le dos, Vassili se laissa pousser sans résistance vers la porte, brisé. Mais il demeurerait aussi redoutable par sa force physique. Chris Jones lui susurra à l'oreille :

Si tu fais quoi que ce soit, je te fais sauter la tête. Et ne t'amuses pas à crier...

CHAPITRE XIII

Odos Katsonis était noire comme un four. Malko gara la voiture en face de l'arrêt d'autobus où il avait aperçu Sylvia. Ils montèrent tous les cinq à pied, parvenant à une petite porte en fer.

— C'est là ? demanda Malko à voix basse.

— Oui.

— Comment entre-t-on ?

— Par la porte...

Le coup assené par Elko lui fendit la lèvre, et le ramena à de meilleurs sentiments.

— La grosse clef, bredouilla-t-il.

— Allons-y, dit Malko.

À la file indienne, ils pénétrèrent dans le jardin. Cela semblait aussi mort que chez Vassili. Malko se demanda si le tavernier n'essayait pas de gagner du temps. Il allait très vite le savoir. Ils étaient arrivés au perron. Il tâtonna, trouva la serrure et tourna la clef.

La porte s'ouvrit sans bruit. Malko pénétra le premier dans le petit hall. Milton et Krisantem le suivirent. L'air sentait le jasmin et le patchouli. Pas un bruit. Malko écouta longuement : ou Vassili mentait ou les ravisseurs d'Androula dormaient, sûrs de l'impunité.

Malko ressortit. Chris Jones enfonçait toujours le canon de son Magnum dans le cou de Vassili.

— Où est Androula ? demanda Malko, collant sa bouche à l'oreille du tavernier.

— Avec le Turc. Il couche en bas. Dans une pièce qui donne sur le jardin. Il y a un escalier dans le hall.

— Très bien, dit Malko, vous nous guidez.

Chris poussa Vassili dans le petit hall. Celui-ci se dirigea droit vers un escalier étroit s'enfonçant vers le bas. Malko passa le premier, puis Vassili et Chris et enfin Milton, Elko Krisantem demeurant dans le hall.

Les marches en marbre ne craquaient pas. C'était déjà quelque chose. Ils débouchèrent dans un sous-sol exigü. Vassili s'arrêta devant une porte fermée.

Malko colla sa bouche à l'oreille de Milton Brabeck.

— Remontez et tenez le haut, avec Elko. Qu'on n'ait pas de surprise.

Il attendit qu'il ait disparu pour tourner avec d'infinies précautions la poignée de la porte. Une pesée lui permit de s'assurer qu'elle était fermée à clef... Il souffla aussitôt à Vassili :

— Dites-lui d'ouvrir.

Vassili, sous la pression du 357 Magnum enfoncé dans son cou, frappa trois petits coups. Malko retenait son souffle. Il y eut un bruit léger à l'intérieur. Chris appuya le revolver plus fort. Vassili dit d'une voix étranglée :

— *It's me, Vassili.*

Une voix à travers le panneau demanda aussitôt :

— *Vassili ! What is it ?* (29)

— *A problem. Open the door.* (30)

Nouveau silence.

Malko perçut un glissement de l'autre côté de la porte, puis ce fut le silence.

— *Himmel !* Il se sauve, cria-t-il, comprenant brusquement.

Chris Jones bondissait déjà sur la porte. Elle était moins solide que celle de la villa et vola carrément en éclats. Malko s'engouffra dans l'ouverture, tâtonna, trouva un commutateur et éclaira découvrant une chambre minuscule, un lit défait et une porte-fenêtre ouverte donnant sur le jardin. Il se précipita, scrutant l'obscurité. Le terrain en pente descendait assez loin, coupé de bosquets et d'arbres. Le Turc devait déjà être loin. Malko retourna dans la chambre. Sur la table de nuit, il y avait deux chargeurs de pistolet, une grenade et un paquet de pansements. Dans la corbeille à papiers, il repéra un vieux pansement encore plein de sang séché.

— Où est la fille ? demanda Malko à Vassili, immobile au milieu de la chambre.

— Je ne sais pas, balbutia le Chypriote. C'est lui qui a voulu la garder. Peut-être à côté.

Son regard était posé sur une porte de communication fermée. Malko la poussa découvrant une chambre plongée dans l'obscurité. En tâtonnant, il trouva le commutateur. Il demeura figé quelques secondes, puis se tourna vers Vassili et appela d'une voix blanche :

— Vassili ! Venez !

Au ton de sa voix, le Chypriote sentit son sang se figer. Il avança, poussé par Chris Jones et s'arrêta sur le pas de la porte, comme si on voulait le faire entrer en enfer...

La pièce était vide, à part un matelas par terre. Sur celui-ci reposait Androula. Sa robe et ses chaussures étaient jetées en tas dans un coin de la pièce. Elle n'avait gardé que son soutien-gorge baissé sur sa poitrine aiguë. Une longue écharpe blanche enserrait son cou. Celle qui l'avait étranglée.

Inutile de chercher le motif. Ses jambes étaient encore ouvertes dans une position obscène, découvrant le triangle noir de son ventre et des marques bleuâtres sur les cuisses. Le Turc avait dû s'en donner à cœur joie...

Le regard de Malko croisa celui de Vassili. Ce que ce dernier y lut

le liquéfia. Il baissa la tête, ses cheveux noirs dans la figure, le menton tremblant comme de la gélatine.

— Je ne savais pas, bredouilla-t-il, je vous jure, il ne devait pas lui faire de mal...

— C'est vous qui m'avez téléphoné... dit Malko.

Vassili émit un « oui » presque inaudible... Le regard de Malko revint à la jeune fille étranglée. Il se sentait des envies de meurtre. La grosse masse de Vassili lui répugnait et lui faisait pitié à la fois. Les idées se culbutaient dans sa tête. Soudain, Vassili s'agita. Secouant ses épaules, grognant, donnant de grands coups de tête en arrière pour rejeter ses cheveux, les mains toujours liées derrière le dos.

C'est Sylvia, dit-il, c'est elle qui a dû dire au Turc de la tuer. Elle est en haut. Vous pouvez la prendre. Elle vous dira.

— Qui est Sylvia ? demanda Malko.

— Celle à qui j'ai loué la maison, expliqua Vassili, volubile maintenant. Elle est venue de la part d'amis libanais.

— À qui est cette villa ?

— À un ami libanais. C'est moi qui m'occupe de la louer. C'est pour ça que j'ai la clef.

— Son nom.

— Samir El Khouri.

Invérifiable. El Khouri c'est Dupont en arabe. Vassili était devenu doux comme un agneau. Malko continua son interrogatoire.

— Qui est l'homme qui s'est enfui ?

Un Turc, fit Vassili. Il est très dangereux.

— Son nom.

— Je ne sais pas.

— Il n'est pas blessé au poignet droit, par hasard ?

— Oui, fit dans un souffle le gros homme.

C'était donc presque certainement Celik Osman blessé par le « baby-sitter » de John Hence. Le cercle se refermait.

— Vous aidez les Turcs, vous un Grec ?

Vassili baissa la tête, sans répondre.

— Que fait-il à Chypre ?

Le Chypriote ne répondit pas davantage. Une autre peur dans son regard, plus puissante, l'empêchait de parler. Il dit enfin :

— C'est pour faire plaisir à un ami...

— Goulandris ?

Le regard du tavernier vacilla, cette fois, et il fixa Malko comme si c'était le diable. Il ouvrit et referma la bouche à la façon d'un poisson, puis bredouilla :

— Non, non...

— Et cette Sylvia ? Qui est-ce ?

— Je ne sais pas. Elle a loué la maison. Elle vient de temps en

temps au restaurant...

Il s'était repris. Malko pensa au cadavre dans la chambre à côté et fut pris d'une sainte colère. Il s'approcha du Chypriote et lui dit, les yeux dans les yeux :

— Je sais que vous mentez, Vassili, et je veux savoir ce qui se trame ici. Nous resterons ici le temps qu'il faudra.

— Mais allez lui demander, à elle ! couina l'énorme tavernier. Elle dort en haut, je vous l'ai dit...

Il craquait à nouveau. Malko en profita.

— Cette Sylvia, de quelle nationalité est-elle ?

— Italienne.

Il manquait une Italienne dans ce puzzle sanglant ! Ce devait être une rescapée des Brigades rouges entraînée par les Palestiniens. Le kidnapping suivi de chantage, c'était tout à fait dans leur manière.

L'enlèvement d'Androula ne donnait malheureusement pas la clef de l'énigme. Ce n'était qu'une action ponctuelle pour contrer un danger. Il manquait le dénominateur commun à tous ces personnages, à part la férocité.

Qu'est-ce qui les avait réunis à Chypre ?

— Il y a longtemps qu'elle se trouve ici ? demanda Malko.

— Deux mois.

Ainsi se trouvait expliqué le fait qu'elle ait disparu totalement après l'attentat contre John... La police chypriote ne pouvait pas fouiller toutes les villas résidentielles. Le seul qui aurait pu la dénoncer était Vassili qui n'y avait pas intérêt.

— Et le Turc, demanda Malko, il était là aussi, il y a deux mois ?

— Oui, je crois...

— Vous savez qu'il a abattu trois personnes...

— Non, non...

Faible dénégation. Malko renonça. Il continuerait l'interrogatoire plus tard. Il poussa devant lui le Chypriote.

— Venez, vous allez nous montrer où est la chambre de cette Sylvia.

Le 357 Magnum de Chris Jones dans les reins, Vassili remonta docilement l'escalier étroit. Elko Krisantem veillait au rez-de-chaussée.

Malko tourna doucement la poignée de la porte. Celle-là n'était pas fermée. Dans le couloir, les deux Américains retenaient leur souffle. Elko était demeuré seul en bas. La villa était toujours aussi silencieuse... Malko tâtonna sur le mur, sentit la protubérance d'un commutateur. Il appuya, en donnant un coup d'épaule dans la porte, l'ouvrant toute grande et une lumière crue jaillit du plafonnier.

C'était une petite chambre, avec un grand lit de cuivre, en face d'une commode. Quelques vêtements en vrac et surtout, sur une chaise près du lit, un Beretta 9 mm. Une forme était enroulée dans les

draps, laissant apercevoir quelques cheveux blonds. Elle se dressa au moment où Malko se saisissait du Beretta. Le bras de la dormeuse se détendit et sa main claqua sur la chaise, là où s'était trouvé le pistolet, deux secondes plus tôt.

— *Take it easy*(31), Sylvia, dit Malko, braquant sur la jeune femme son pistolet extra-plat.

Il la détailla. Même sans maquillage, elle était très belle, avec une grosse bouche bien dessinée, de hautes pommettes de Slave, un nez légèrement busqué et de grands yeux étirés, bleu-gris. Pour l'instant, ils étaient absolument sans expression. Un sang-froid remarquable. Seule une veine battait follement sur son front... Elle se redressa avec des gestes lents, rejetant le drap, découvrant une poitrine magnifique, ferme et pointue. Son regard se posa tour à tour sur Malko, puis Chris et enfin sur Vassili, collé à Milton Brabeck. Alors seulement, il s'humanisa d'une lueur de mépris intense.

Cependant c'est à Malko qu'elle s'adressa.

— Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

— C'est moi qui pose les questions pour le moment, dit Malko. Pourquoi vos amis ont-ils tué John Hence ?

Le regard gris redevint impénétrable. Elle ne répondit pas. Malko répéta sa question sans plus de succès. Sylvia fixait maintenant Vassili. Sachant qu'il était le seul à pouvoir les avoir conduits ici. Le Chypriote était devenu livide. D'une voix suppliante, il cria :

— Sylvia, je n'ai pas parlé ! Ils m'ont torturé pour me faire dire où se trouvait la villa. Je n'ai rien dit, je te jure.

Elle eut une moue de mépris qui déforma sa belle bouche, mais ne fit aucun commentaire. Vassili s'avança, décomposé, répétant :

— Sylvia, je t'en prie, il faut me croire. Tu sais bien que je n'aurais jamais.

Malko observait la scène, intéressé. Visiblement, le tavernier était fou amoureux de la belle Italienne... Il devinait qu'avec elle, l'interrogatoire n'allait pas être facile. Le mieux était de commencer par lui montrer le cadavre de la fille.

— Venez, dit-il.

— Où ?

Elle attendait, aux aguets, comme un animal piégé, sans aucune expression.

— Pas loin, dit Malko. Vous montrer le travail de votre ami Celik Osman.

— Je ne connais personne de ce nom, dit-elle simplement, sans élever la voix.

— Vous êtes italienne, n'est-ce pas ?

Pour la première fois, une esquisse de sourire la rendit éblouissante. Un regard trouble se posa sur Malko.

— Puisque vous le savez, pourquoi me le demandez-vous ?

Sans répondre directement, Malko ordonna :

— Venez avec nous.

— Je peux m'habiller ?

— Je vous en prie.

Rejetant complètement le drap, elle se leva. Comme seul vêtement, elle portait un petit slip en nylon blanc, qui semblait prêt à se déchirer sous la pression de deux fesses rondes et dures, cambrées comme celles d'une Noire. Les jambes étaient fortes, bien galbées, le ventre plat, les hanches minces. Un superbe corps d'athlète... Chris Jones avait les yeux qui lui sortaient de la tête... Sylvia se baissa, leur tournant le dos, comme pour les narguer, puis enfila avec des gestes posés un pantalon super moulant, des chaussettes et des mocassins noirs. Le temps de passer un pull gris, qu'elle lissa sur ses seins, de secouer ses cheveux, elle fit face à Malko.

— Je suis prête.

Une vraie professionnelle. Qui n'attendait qu'une occasion de prendre sa revanche. Malko s'effaça pour la laisser passer. Chris Jones sortit le premier et elle se trouva en face de Vassili et de Milton Brabeck. Ce qui se passa ensuite fut si rapide que Malko eut l'impression de vivre un cauchemar.

Passant devant la commode, Sylvia étendit le bras d'un mouvement parfaitement naturel, vers une petite ombrelle posée dessus. Malko n'eut pas le temps de s'étonner de ce geste bizarre. La jeune femme bondit, tenant l'ombrelle comme une lance. Vassili poussa un cri de terreur, recula brusquement, au risque de se faire brûler la cervelle par Milton Brabeck. Pas assez pour éviter que la pointe de l'ombrelle ne s'enfonce dans son estomac.

Déjà, comme un escrimeur attaquant plusieurs adversaires, Sylvia se retournait, son ombrelle toujours au poing. Son regard croisa celui de Malko. Dur, impénétrable, inhumain. Repliée sur elle-même, elle avança et son bras se détendit. Malko se jeta de l'autre côté du lit de cuivre. D'un bond de fauve, l'Italienne sauta dessus. Vassili se tenait le ventre à deux mains, ses traits grossiers crispés de douleur, les narines pincées, la peau déjà cyanosée.

Malko comprit soudain : le Chypriote ne souffrait pas d'une perforation intestinale. Il s'agissait du fameux et mortel « parapluie bulgare »... Il leva son pistolet. Sylvia contracta ses muscles et bondit dans sa direction, l'ombrelle en avant. Même s'il lui logeait une balle dans la tête, elle aurait le temps de l'embrocher avec la pointe empoisonnée.

Arrêtez ! cria-t-il, son pistolet braqué sur Sylvia.

Les yeux gris ne cillèrent même pas. D'un bond désespéré Milton Brabeck plongea vers l'Italienne mais la rata de quelques centimètres. Malko sentit la pointe du parapluie percer la peau de son sternum. En une fraction de seconde, il fut submergé par une panique viscérale. De la main gauche, il retint instinctivement le poignet de Sylvia. D'ailleurs, celle-ci, son coup porté, ne luttait plus, attendant avec un sourire ironique. Il y eut une mêlée confuse. Chris Jones, revenu en trombe, regarda Sylvia, la ceintura par-derrière et Malko lui arracha l'ombrelle.

— Vous êtes blessé ! fit Chris Jones. C'est grave ?

— Peut-être, dit Malko. Regardez Vassili.

Le Chypriote avait glissé le long du mur. Il gisait allongé sur le dos, respirant bruyamment, le visage congestionné, la poitrine secouée de spasmes, présentant tous les symptômes d'une paralysie respiratoire.

Fébrilement, Milton Brabeck écarta la chemise de Vassili. Il y avait juste une petite tache de sang au-dessus du nombril. Le Turc poussa une exclamation, se pencha et arracha quelque chose de la blessure, le montrant en pleine lumière.

— Regardez, fit-il. On dirait une aiguille !

C'était en effet une aiguille fine qui avait été fixée dans le bout de l'ombrelle. Enduite comme d'habitude de curare. Malko eut soudain l'impression qu'on lui enlevait un poids d'une tonne de l'estomac. Il ramassa l'ombrelle et l'examina. Sous la violence du choc, l'aiguille mortelle s'était détachée de son mécanisme, demeurant plantée dans la peau du Chypriote. Malko n'avait été blessé que par son enveloppe sans danger !

L'Italienne venait de comprendre son échec. Elle se déchaîna aussitôt. Échappant à Milton Brabeck elle plongea vers la porte, assenant au passage à Chris Jones une manchette sur l'arête du nez. Milton la plaqua aux jambes, reçut un coup de talon qui lui fendit la lèvre inférieure et ne réussit à la maintenir qu'avec l'aide de Malko. Ils l'immobilisèrent sur le lit. Chris Jones, des larmes plein les yeux, s'ébrouait. Dès qu'elle se vit battue, Sylvia se calma, ferma les yeux et se mit à respirer profondément, comme pour récupérer. Malko la regarda, stupéfait : après avoir tué un homme, elle avait les traits aussi calmes que ceux d'un bébé.

Ce n'était pas un être ordinaire.

— Il faut soigner Vassili, fit-il, appeler un médecin...

Chris Jones était agenouillé à côté du blessé, en train de lui prendre

le pouls. Il secoua la tête.

— Pas la peine. Il sera mort dans une minute ou deux.

Le gorille s'y connaissait. Malko se pencha vers le mourant aux yeux déjà vitreux.

— Vassili ? Pourquoi Sylvia est-elle ici ? Que fait le Turc ?

Il ne sut jamais si le Chypriote l'avait entendu. Ce dernier eut une sorte de convulsion, sa bouche s'ouvrit et ses traits se figèrent dans l'immobilité de la mort. Malko le regarda longuement, se disant que sans la brutalité de Sylvia, il serait lui aussi en train d'agoniser. Il se redressa et revint vers elle :

— Pourquoi l'avez-vous tué ?

Sylvia ne se donna même pas la peine de répondre. Un mur. Il regarda ses mains aux longs ongles rouges. Il ne pouvait pas quand même les arracher un par un.

— Fouillez la maison, ordonna-t-il aux deux Américains. Je descends avec elle retrouver Elko.

Il n'y avait aucun téléphone en vue. C'était pourtant le moment de rendre compte. Avec deux cadavres et une muette dangereuse sur les bras. Sans compter le tueur turc en fuite.

— Venez, dit-il à l'Italienne.

Tandis que les deux Américains inspectaient l'étage, il la poussa devant lui, pistolet au poing. Décidé cette fois à lui tirer dans les jambes si elle bougeait une oreille.

Sylvia passa devant le cadavre de Vassili, sans un regard. Elko Krisantem attendait là où on l'avait laissé.

— Nous allons au sous-sol, annonça Malko.

Encadrée par les deux hommes, l'Italienne s'engagea docilement dans l'étroit escalier. Malko poussa la jeune femme dans la chambre où reposait le corps d'Androula.

Quand il alluma, l'Italienne ne broncha pas, comme s'il n'y avait rien eu dans la pièce.

— C'est vous qui avez donné l'ordre de faire ça ? demanda Malko.

— Je ne connais pas cette femme, dit Sylvia d'une voix égale. Ce n'est pas moi qui l'ai tuée. Pourquoi n'appellez-vous pas la police ? ajouta-t-elle avec une nuance d'ironie. Elle est faite pour ça.

— Et Vassili ? fit Malko outré de tant de cynisme. Ce n'est pas vous qui l'avez tué ?

Sylvia se tourna vers lui, toujours aussi calme.

— Moi ? Pas du tout. J'étais en colère qu'il vous ait amenés à ma chambre, sans me prévenir. Je l'ai frappé avec ce que j'avais sous la main. Il a dû avoir un arrêt cardiaque. C'est très fréquent chez les gros...

Il n'y avait rien à en tirer. Un morceau de marbre lisse. Malko la prit par le bras et la poussa vers l'escalier. Elle se laissa faire

docilement, comme si tout cela ne la concernait pas. Ils remontèrent dans le petit living. Les gorilles les y attendaient.

— Il n'y a personne nulle part, annonça Chris Jones.

Sylvia fit face à Malko, avec une ironie froide.

Alors ?

— Qui êtes-vous ?

Elle esquissa un sourire.

— Mon sac est dans ma chambre. Comme je pense que vous allez le fouiller. Mon passeport est dedans...

— Que faites-vous à Chypre ?

Silence. Elle regardait le mur. Tranquillement, elle dit d'une voix égale :

— Ne me posez pas de questions. Je n'y répondrai pas. À aucune. Je veux sortir d'ici.

Elle marcha vers la porte. Aussitôt, Chris Jones s'interposa. Elle le toisa.

— C'est de la séquestration ?

— Oui, fit Malko. Nous n'avons pas envie de jouer. Vous ne bougerez pas d'ici jusqu'à nouvel ordre. Nous vous en empêcherons par la force si besoin est.

L'expression de Sylvia ne changea pas. Elle alla s'asseoir sur un petit canapé. Malko jeta un coup d'œil à sa Seiko-Quartz. Deux heures moins le quart du matin. La jeune femme semblait en pleine forme, comme après une bonne nuit de sommeil. C'était visiblement une professionnelle de haute volée qui ne tomberait dans aucun piège. Or, il ne pouvait demeurer indéfiniment dans cette villa. Il ignorait trop de choses. Si la police chypriote débarquait et trouvait les cadavres, cela risquait de ne pas se passer bien du tout. D'un autre côté, il était impensable de séquestrer Sylvia dans une chambre du *Hilton*. Mathias ne serait pas chaud non plus pour la garder. Lui mettre une balle dans la tête ne résoudrait rien...

Il fallait contacter dare-dare le chef de station pour mettre au point la marche à suivre.

— Milton, allez fouiller la chambre soigneusement, dit-il. Ensuite, vous l'y ferez remonter.

Soudain, la sonnerie du téléphone se déclencha, stridente, lui envoyant un tombereau d'adrénaline dans les artères. L'appareil était posé sur la table basse, en face de Sylvia.

Qui pouvait téléphoner à cette heure ? La sonnerie continuait. Sylvia semblait ne pas l'entendre. Il avança le combiné près de la jeune femme :

— Répondez !

— Non.

Elle n'avait pas élevé la voix, mais sa détermination était évidente.

Malko comprit qu'il ne la convaincrail pas. Il se tourna vers Krisantem.

— Elko, répondez, parlez turc.

Krisantem décrocha, dit :

— Allô ! Qui est là ?

Aussitôt, on raccrocha. Celui qui appelait n'était pas tombé dans le piège...

Ça devait être Celik Osman, le tueur en fuite. Errant dans Nicosie, à moins qu'il ne soit passé de l'autre côté de la ligne Attila, où, apparemment, il était en sécurité.

Malko fit une nouvelle tentative auprès de Sylvia.

— Savez-vous où se trouve le Turc qui a assassiné et violé cette jeune fille ?

Elle le regarda ironiquement.

— Je ne connais pas de Turc.

Pas une faille. Milton Brabeck redescendit, un passeport à la main. Vert comme celui des Américains.

— Voilà ce que j'ai trouvé, annonça-t-il.

Malko prit le document et l'examina. C'était un passeport italien au nom de Sylvia Curzio, née le 14 novembre 1945 à Sofia, Bulgarie. Domicile 34 via Bocca di Leone, Rome : Profession : cover-girl... Il parcourut les pages intérieures. Beaucoup de cachets et de visas. Dont trois libanais, un américain, un turc. Sylvia suivait chacun de ses gestes.

— Vous êtes italienne ou bulgare ? demanda-t-il.

C'était étrange de retomber sur la Bulgarie, après Georgi Eof et la façon dont Vassili avait été assassiné.

— C'est un passeport italien, non ? fit-elle sèchement. Je suis italienne. Mes parents ont quitté la Bulgarie quand j'étais très jeune.

C'était la première information qu'elle donnait volontairement. Le passeport semblait authentique. Il le mit dans sa poche, réfléchissant. Réveiller le chef de station à cette heure tardive ne mènerait à rien. Il y avait peu de chances que Celik Osman alerte la police. La seule chose à craindre était un retour en force du tueur turc avec d'autres alliés.

— Chris, ordonna Malko, vous allez rester ici avec Milton et Elko. Vous descendez Vassili avec Androula. Bouclez miss Curzio dans sa chambre et restez près d'elle. N'ouvrez à personne, ne répondez pas au téléphone. Si quoi que ce soit arrive, appelez-moi au *Hilton*. À neuf heures, je serai à la station.

L'Américain l'accompagna dehors. Le ciel brillait d'étoiles et il faisait relativement frais.

— J'espère que personne ne s'apercevra de la disparition de Vassili, dit Malko. Faites très attention à cette Sylvia. Elle fera n'importe quoi

pour s'échapper. Il faut que deux d'entre vous soient avec elle en permanence. En plus, il y a ces deux corps...

— On pourrait les enterrer dans le jardin, suggéra le gorille. Elko m'a dit...

Cela devenait une habitude... Il répugnait à Malko d'enterrer Androula à la sauvette. En plus, c'était se faire complice de meurtre.

— Attendons, dit-il. À tout à l'heure. Je vais essayer de dormir un peu. *Take care*.

— *Take care*, dit Chris Jones en écho.

* *

*

Robert Harriman, en train d'examiner le passeport de Sylvia Curzio, releva la tête.

— Il semble authentique, dit-il. Nous allons téléxer à la station de Rome pour qu'ils vérifient avec les Italiens.

On frappa à la porte. C'était Herbert Léonard, frais comme un gardon, son gros attaché-case à la main. Malko l'avait arraché de son lit.

— Du nouveau ? demanda-t-il.

— Oui, dit Malko. Avez-vous une fiche au nom de Sylvia Curzio, italienne d'origine bulgare ?

Le chef de station tendit le passeport et sortit de la pièce.

— Je vais au chiffre, annonça-t-il.

Depuis une demi-heure, les télex codeurs vomissaient des flots d'informations à destination de Langley. Demandant des instructions. Le tout, sous le sceau *Extremely Sensitive*.

Herbert Léonard se grattait la tête, le front plissé, farfouillant dans ses fiches de carton blanc. Il en sortit une, la rentra, puis une autre, une troisième, s'arrêta, visiblement perplexe.

— Ça vous dit quelque chose ? demanda Malko.

— Oui, fit le spécialiste. Mais ce n'est pas une terroriste. Pourtant, le nom fait « tilt »... Attendez.

Il replongea dans ses cartons blancs, les étalant, les battant, comme un jeu de cartes. Et tout à coup, il poussa une exclamation de triomphe.

— Ça y est ! fit-il. La voilà.

Malko lui arracha presque la fiche des mains. La photo était reconnaissable. C'était Sylvia, en blonde, très maquillée, avec une bouche énorme, et rouge. Il n'y en avait guère plus que sur le passeport, avec seulement en note *consulter fiche 122*.

— Qu'est-ce que la fiche 122 ? interrogea Malko.

Herbert Léonard eut un sourire désabusé.

— La honte de la famille. Celle de Mr. Richard Corcoran, ancien

agent de la Company.

— Pourquoi « la honte » ?

— Parce que Richard Corcoran a démissionné, qu'il est devenu le conseiller technique du colonel Kadhafi pour tous les problèmes de terrorisme et qu'il est inculpé par le *Justice Department* de complot, trafic d'armes et homicides... Il vit à Tripoli et il monte des coups pour le Bureau arabe de liaison et le bureau des Relations extérieures, deux organismes libyens qui centralisent la plupart des actions terroristes ordonnées par le colonel Kadhafi. Inutile de vous dire qu'il n'a pas intérêt à sortir de Libye...

— Pourquoi a-t-il fait ça ?

Herbert Leonard frotta son pouce et son index gauche en un geste expressif.

— Pour une poignée de pétrodollars...

— Quel est le lien avec Sylvia ?

— C'est sa maîtresse. Elle vivait à Tripoli avec son mari. Il y a deux ans, elle a rencontré Corcoran dans un dîner et cela a été le coup de foudre. Corcoran s'était arrangé pour faire virer le mari de Libye et Sylvia est restée. Depuis, ils vivent ensemble.

Il avait pris la fiche de Richard Corcoran et la lisait. Malko allait de surprise en surprise.

— Que faisait-elle avant d'être mariée ?

— Cover-girl.

— Et avant ?

Leonard eut une mimique impuissante.

— Elle est arrivée en Italie il y a six ans. Réfugiée politique de Bulgarie. Très vite, elle a travaillé comme cover-girl et elle a connu son mari en faisant des photos publicitaires... En Libye, la station n'a signalé aucune activité politique de sa part. Sauf faire bander tous les amis de son jules. J'ai une petite note, là, sur elle. Toujours silencieuse, effacée, semble très amoureuse. Richard Corcoran ne la quitte pratiquement pas. Il semble pourtant qu'elle ait eu une courte aventure avec Kadhafi, qui est très amateur de femmes. Ce qui aurait renforcé la position de Corcoran...

Malko écoutait attentivement, puis répondit :

— Dans ce cas, elle a changé. Je peux vous dire qu'en fait d'effacée, je l'ai vue tuer un homme sous mes yeux avec un sang-froid total et elle a failli me faire subir le même sort. Enfin, elle m'a menti ; prétendant avoir quitté la Bulgarie toute jeune. Autre chose curieuse : elle vient de Libye et elle n'a aucun visa de sortie libyen sur son passeport.

La porte s'ouvrit sur Robert Harriman, une liasse de télex à la main. Il s'assit à son bureau avec un soupir.

— Ils deviennent hystériques à Langley, avec cette histoire. Tout

est communiqué au N.S.C.(32). Ils veulent du nouveau, une solution. Ils ne vivent plus à l'idée qu'un tueur pourrait surgir du pommeau de douche de Ronald Reagan.

— Eh bien ! fit Malko, vous pouvez leur envoyer du Valium, parce que du nouveau, il y en a...

Le chef de station écouta son récit, médusé.

— Vous n'allez pas me dire que ce fumier de Corcoran a monté cette histoire pour tuer le Président ?

Je n'en sais rien, dit Malko. Ce n'est pas clair. D'un côté, je suis certain que cette Sylvia joue un rôle important dans ce complot. L'homme tué avec John Hence venait de Tripoli. Les Services bulgares sont impliqués dans l'histoire. Or, Sylvia a furieusement le profil d'un agent « dormeur » infiltré en Italie. Venu justement de Bulgarie...

— C'est ce fou de Kadhafi ! explosa Robert Harriman. Il a juré d'avoir la peau de Reagan. Et il a demandé à Corcoran de lui monter le coup. Nous savons qu'il y a une opération en cours. Comme il ne peut pas sortir de Libye, il a dû sous-traiter avec elle...

— Ça m'étonnerait, remarqua Malko. On ne transforme pas une cover-girl en agent d'action par la force de l'amour. Et dans ce cas, il y a une question intéressante. Ce sont les Bulgares qui veulent tuer Reagan, ou c'est Kadhafi ?

Un ange passa, des étoiles rouges sur les ailes, et disparut à travers le mur. Robert Harriman s'était figé, partagé entre plusieurs sentiments contradictoires. La peur d'être impliqué dans une sale histoire locale, la curiosité et l'excitation d'être mêlé à une grosse affaire. Il s'en tira en bon fonctionnaire :

— C'est à vous à répondre à cette question, dit-il. Mais, de toute façon, je suis obligé de signaler à Langley que vous transgressez toutes les règles de sécurité en venant à la station, sortant d'une maison pleine de cadavres. Si les Chypriotes établissent le lien, il y aura un scandale dont la Company ne se remettra pas...

— Et si Celik Osman assassine le Président des États-Unis, dit Malko, il y a aussi des gens qui ne s'en remettent pas. Quelles sont les instructions de Langley concernant Sylvia Curzio ?

— Elles sont simples, fit Robert Harriman. Faites-la parler. Et si cela ne marche pas, fermez le dossier...

Ce qui signifiait « liquidez-la ». Entre grands Services, cela ne se faisait pas. À cause des représailles possibles. Mais Malko n'était pas fonctionnaire, simplement contractuel. La C.I.A. pourrait toujours dire que c'était une initiative personnelle et laisser Malko se débrouiller avec les « torpédos » (33) du K.G.B. Pour atténuer l'effet de ses paroles, le chef de station ajouta :

— Vous êtes sur place, ils sont à sept mille kilomètres. Vous avez déjà considérablement avancé. Il n'y a pas de raison que vous ne

continuiez pas à progresser... De toute façon, il faudrait que MM. Jones et Brabeck ne restent pas là-bas.

Eux, ils étaient fonctionnaires...

— Demandez à Langley tout ce qu'on peut trouver sur Sylvia Curzio. Avant son mariage. Si elle a déjà été suspectée par les Italiens. Assurez-vous que Richard Corcoran est toujours en Libye.

— Où allez-vous ?

— Commencer à arracher les ongles de Sylvia Curzio, fit Malko.

Robert Harriman le suivit des yeux, sans oser vraiment sourire, se demandant s'il parlait sérieusement ou non. Dans ce métier, les gens les plus calmes avaient parfois de petits accès de férocité déconcertants.

Avec sa clef, le portier du *Hilton* tendit à Malko un message. Il le déplia, se demandant quelle catastrophe cela annonçait encore. Mathias Elefteros lui demandait de le joindre d'urgence à la télé. *Sans téléphoner*. C'était souligné. Malko sentit son estomac se nouer. Si les choses tournaient mal, il n'aurait que le temps de quitter Chypre. Il renonça à monter dans sa chambre et emprunta Makarios Avenue jusqu'au chemin défoncé menant à la radio-télé. Mathias était au téléphone, seul dans un bureau. Il adressa à Malko un signe joyeux, ce qui calma un peu l'anxiété de ce dernier. Les gorilles et Elko Krisantem devaient commencer à trouver le temps long. Dès qu'il eut raccroché, Mathias sourit largement :

— J'ai une bonne nouvelle pour vous !

— Quoi ?

— On a retrouvé Stavros Leptos !

— Mort ?

Mathias Elefteros fixa Malko d'un air bizarre.

— Non. Pourquoi ? Embêté, mais bien vivant. Les gardes-côtes chypriotes ont arraisonné cette nuit un bateau venant de Beyrouth, l'*Esperanz*, avec une cargaison de haschisch à bord. Cinq tonnes et demie ! Ils l'ont forcé à jeter l'ancre à Larnaca. Le bateau y est maintenant. Nous allons le voir.

— Pourquoi ?

Le journaliste eut un clin d'œil.

— Parce qu'il bat pavillon chypriote et appartient à Mr. Leptos ! Bien sûr, il prétend qu'il n'était pas au courant du trafic et le capitaine abonde dans son sens. Seulement Leptos doit se trouver là-bas pour assister à la fouille du bateau. Nous pourrons lui parler ensuite...

— Où était-il ?

Mathias eut un nouveau clin d'œil.

— Personne ne le sait. Mais il est arrivé de Beyrouth cette nuit sur la Middle East Airways, et l'*Esperanz* est parti de Jounieh hier... Coïncidence, non ? Allez, on y va. Et vous, des progrès ?

— Quelques-uns.

Installé dans la voiture de Malko, le journaliste alluma une cigarette, lissa sa moustache et lui adressa un clin d'œil salace :

— Dites-moi, vous ne pouvez plus vous passer d'Androula...

Malko avala sa salive de travers.

— Oui, c'est vrai, dit-il.

— Où est-elle ?

— À l'hôtel, dit Malko, d'une voix blanche.

Ils filaient sur le tronçon d'autoroute et Mathias se mit à chantonner en frappant dans ses mains. Malko en avait la nausée, hésitant à le mettre au courant. C'était certes, un « stringer » de la Company, mais un journaliste aussi. Deux meurtres, c'était beaucoup. Malko avait hâte de se trouver en face de Leptos. Cela allait peut-être débloquer la situation.

* *

*

Une fille en maillot courait sur la plage déserte, le long d'Athens Street, suivie des yeux par trois Casques bleus installés à une des guinguettes le long du bord de mer. Quelques chauffeurs de taxi bâillaient d'ennui devant leurs véhicules. Ce n'était pas la saison du tourisme à Larnaca. Malko contourna King Paul Square pour s'engager sur la jetée avançant au milieu de la marina. Mathias lui montra des bateaux amarrés de part et d'autre du port.

— L'*Esperanz* est là-bas, dit-il. Continuez jusqu'au bout.

Il n'y avait que des barques de pêche et quelques modestes cabin-cruisers. Au bout de la jetée se trouvait un caboteur qui avait connu des jours meilleurs. L'inscription *Esperanz*, à l'arrière était à demi effacée. Plusieurs voitures étaient garées devant le quai. Une Rover bleue de la police et une Jaguar blanche, entre autres.

— La Jaguar, c'est celle de Leptos, informa Mathias.

Ils mirent pied à terre. Plusieurs personnes étaient groupées sur la petite plage arrière du caboteur. Malko repéra un homme de haute taille vêtu de blanc, le nez cabossé, bronzé, les cheveux gris rejetés en arrière, style mac arrivé.

— C'est lui, Leptos, dit Mathias, il est en train de discuter avec le super-intendant de la police. Attendez-moi, je vais aux nouvelles, je connais tous les flics...

Plusieurs policiers et douaniers erraient sur le pont du caboteur et d'autres veillaient à terre dans une atmosphère bon enfant. Malko observa Mathias qui saluait le super-intendant et s'isolait ensuite avec un des policiers.

Malko fit quelques pas sur le quai. Des mouettes poussaient des cris aigus. Mathias redescendit dix minutes plus tard.

— Il va s'en tirer, annonça-t-il. Le capitaine a juré que Leptos n'était pas au courant du trafic de haschisch.

— D'où venait-il ?

— De Jounieh, les phalangistes ont besoin d'argent. Ils exportent beaucoup : les armes coûtent cher, même à Beyrouth.

Malko guettait Leptos en grande conversation avec le policier. Il entendit à peine Mathias dire d'un ton intrigué :

— Il y a eu un incident curieux, cette nuit. Comme le bateau

approchait de la côte, surveillé par la vedette de la Coast Guard, trois types ont sauté à la mer et se sont enfuis à la nage. On ne les a pas retrouvés...

— Pourquoi curieux ?

— Parce qu'ils ne risquaient rien. On inquiète rarement les membres de l'équipage pour ces histoires. C'est un accord tacite. Ce sont de pauvres types. Sur celui-ci, des Turcs et des Grecs mélangés, plus deux Libanais... Et ceux qui ont sauté... Des passagers clandestins probablement. Leptos n'a pas de licence de transport. Ils ont eu peur d'avoir des ennuis...

Malko n'était plus du tout distrait maintenant. Et il avait de plus en plus hâte de parler à Stavros Leptos.

— Mathias, dit-il, je vais suivre Leptos, je ne veux pas lui parler ici, il y a trop de monde...

Le journaliste consulta sa montre, inquiet.

— J'ai mon émission à faire.

— OK, dit Malko, tirant vingt livres de sa poche. Prenez ceci et remontez en taxi sur Nicosie.

— Merci, accepta le journaliste. Faites attention avec Leptos, il n'est pas commode...

Ledit Leptos descendait l'échelle de coupée, il passa près de Malko, monta au volant de sa Jaguar, l'air contrarié et démarra en trombe. Malko l'imita. Ils traversèrent Larnaca, à coups de klaxon, filèrent dans Grigoris Auxientiou Avenue, et se retrouvèrent sur la route de Limassol. Malko se demandait si Leptos s'était aperçu de sa présence tant il conduisait vite... Les camions défilaient comme dans un cauchemar... Enfin, il allait parler à celui qu'il cherchait depuis le début...

* *

*

Stavros Leptos tourna dans Nikos Pattichis Street, puis tout de suite dans une allée pour stopper devant une maison blanche relativement luxueuse, au fond d'un jardin plein de crocus.

De là, on dominait tout Limassol qui s'étalait au-delà de Makarios III Avenue, le grand boulevard circulaire. Malko s'arrêta derrière la Jaguar et s'engagea dans le jardin à son tour. Entendant le bruit de ses pas, Leptos se retourna, et fronça ses énormes sourcils :

— *What...*

— *Mr. Leptos ?*

— *Yes.*

— Je cherchais depuis longtemps à vous joindre, dit Malko. Pour une affaire un peu particulière...

Stavros Leptos le toisa.

— Je ne parle pas aux journalistes, fit-il. Foutez-moi la paix.

— Je ne suis pas journaliste, précisa Malko. Je cherche seulement quelqu'un que vous connaissiez. J'aimerais que vous me disiez où le trouver.

— Qui ?

— Un Turc, qui se fait appeler Celik Osman.

Stavros Leptos ne broncha pas. Malko ne pouvait voir l'expression de ses yeux derrière les lunettes fumées. Il lui sembla pourtant que sa voix s'était légèrement altérée lorsqu'il répliqua :

— Je ne connais personne de ce nom. Les Turcs, ici, vous savez...

— C'est curieux, dit Malko, votre ami Vassili, le propriétaire de la taverne *My Friend* m'a affirmé que vous le connaissiez... D'ailleurs, ce Celik Osman a donné à une autre personne votre nom, comme contact à Chypre.

— À qui ?

— Son nom ne vous dirait rien, dit Malko tranquillement. Il est mort.

Cette fois, Leptos marqua le coup.

— Mais bon Dieu, fit-il, qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Malko Linge, j'enquête sur le meurtre de John Hence, qui s'est produit il y a quelque temps, au *Hilton* de Nicosie. Nous avons de bonnes raisons de croire que ce Celik Osman en est l'auteur. Cela dit, vous n'êtes pas obligé de répondre à mes questions. Je n'ai aucun mandat officiel. Je crois pourtant que vous pourriez m'aider. Dans votre intérêt, d'ailleurs.

— Comment ça, dans mon intérêt ?

Les deux hommes étaient toujours plantés au milieu du petit jardin. Malko avait opté pour la méthode du forcing. Faire peur. Son analyse étant que Stavros Leptos n'était pas un politique. S'il était impliqué dans cet imbroglio, c'était pour des raisons basement matérielles. Donc, il était retournable.

— Votre employé, Mr. Goulandris, a été assassiné après avoir refusé de me parler, dit Malko. Par des gens qui n'avaient pas vraiment confiance en lui...

— Entrez, fit brusquement Leptos.

La maison sentait l'huile d'olive et l'encaustique. Une vieille domestique, toute de noir vêtue, apparut et disparut sur un aboiement de Stavros Leptos. Malko surveillait étroitement le Chypriote, se demandant s'il ne serait pas tenté de se livrer à un geste inconsidéré. Leptos le fit pénétrer dans un petit bureau dont il ferma la porte. Au mur, il y avait une grande carte de Chypre et une de la Méditerranée. La servante réapparut avec une bouteille d'ouzo, des verres et de l'eau. Il la congédia avant de demander d'une voix faussement détendue :

— Alors, cette histoire de tueur turc ?

— Eh bien, c'est simple, dit Malko. À la suite de plusieurs recoupements, nous avons acquis la certitude qu'un Turc appartenant aux Loups Gris, une organisation terroriste de droite, a assassiné un Américain du nom de John Hence. D'autre part, nous avons également la certitude que vous avez aidé ce Turc qui se fait appeler Celik Osman. Nous le recherchons.

Le Chypriote avala une gorgée de son ouzo, contemplant ses pieds. Quand il releva la tête, il ôta avec un geste soigneux ses lunettes et Malko put enfin voir ses prunelles sombres.

— Écoutez, Monsieur Linge, ce qui se passe est épouvantable. Je crois qu'il vaut mieux vous dire la vérité...

Il fixait Malko avec des yeux absolument innocents.

— Je crois aussi, dit ce dernier.

— Bien. J'ai un ami qui s'appelle Vassili. Vous le connaissez apparemment. Il fait de la politique, il connaît des tas de gens bizarres, mais c'est un brave garçon. Un très brave garçon qui ne ferait pas de mal à une mouche...

Un ange passa et s'enfuit en ricanant.

— Donc, un jour, Vassili est venu me demander de lui rendre un service. Il avait recueilli un activiste turc fuyant le régime militaire, condamné à mort. Il fallait le cacher, lui trouver des papiers et lui faire quitter Chypre.

— Vous faites souvent ce genre de choses ? demanda Malko, avec une pointe d'ironie.

Les prunelles noires prirent une expression choquée.

— Pas du tout ! Je suis commerçant. Je ne fais rien d'illégal. Seulement, nous avons des traditions d'hospitalité à Chypre. Donc, j'ai dit à mon ami Vassili : je m'occupe de ton Turc. Il me l'a amené ici. Il avait l'air d'un brave garçon. Je lui ai donné une chambre dans cette maison. À manger. Pour des raisons humanitaires, vous comprenez... J'allais à Beyrouth cette semaine-là. J'ai demandé à des amis, comment je pouvais l'aider.

— Et alors ?

Stavros Leptos eut une mimique désarmante.

— Alors ? Je lui ai ramené un passeport. Un faux, bien sûr. Turc. J'ai mis ça sur les frais généraux. Pour mon ami Vassili. Vassili m'a sauvé la vie pendant la guerre de libération. Quand je suis revenu, j'ai donné le passeport à ce Turc. Il m'a baisé la main, monsieur Linge ! Je connaissais un bateau qui partait pour Jounieh, au Liban. Je l'ai fait embarquer dessus. Et voilà ! J'étais content d'avoir fait une bonne action. Maintenant, vous me dites que cet homme était un criminel dangereux. C'est épouvantable, terrible...

Tout le temps de son récit, il n'avait cessé de fixer Malko, avec un air de plus en plus pitoyable. Il but une gorgée d'ouzo et s'essuya le

front, puis soupira :

— Il ne faut jamais rendre service...

Quel beau conte de fées... Stavros Leptos était loin d'être un imbécile. De cette façon, il tirait son épingle du jeu. Ignorant que Vassili était mort, il fallait qu'il soit rudement sûr de lui pour s'embarquer dans cette histoire. Malko eut un sourire compatissant.

— Maintenant, je comprends mieux, monsieur Leptos. Donc, vous ignorez complètement où se trouve Celik Osman ?

— Totalement ! Il doit être à Beyrouth. Ou ailleurs, peut-être.

— Et il ne vous a jamais parlé d'une certaine Sylvia ? Une très belle jeune femme, amie de Vassili.

— Jamais. Vassili, ajouta-t-il plus légèrement, adore les jolies femmes.

Malko adressa un sourire à son interlocuteur, et se leva.

— Monsieur Leptos, je vous remercie. Vous m'avez beaucoup aidé. Je crois que je vais continuer mon enquête à Beyrouth.

Le Chypriote se leva à son tour, l'air contrit et tendit la main à Malko.

— Si je peux vous aider... Il faudrait peut-être que vous parliez avec mon ami Vassili. J'espère que vous avez compris pourquoi j'ai agi ainsi. Ici, à Chypre, à cause de la lutte contre les Anglais, nous avons toujours un faible pour les résistants.

— Je comprends, affirma Malko.

Stavros Leptos le raccompagna jusqu'à sa voiture, agita amicalement la main et Malko se retrouva sur la Makarios III Avenue en route pour Nicosie. Il avait jeté sa ligne à la traîne. Maintenant, le temps dirait très vite s'il avait eu raison... Il mit plus de deux heures à se faufiler à travers les camions. Quand il stoppa à côté de la villa blanche, il était près de deux heures. Chris Jones ouvrit au premier coup de sonnette.

— *Good Lord !* fit-il, on ne vit plus. Chaque fois qu'une bagnole passe devant la maison, on se dit que les flics vont débarquer. En plus, il n'y a rien à bouffer. J'ai appelé le *Hilton*, mais vous n'étiez pas là.

— Et Sylvia ?

— Cette salope nous a fait un numéro de pute. Milt a failli se faire péter les artères.

— Filez vous restaurer, dit Malko. Pour vous, c'est terminé ici. La station trouve que c'est trop dangereux. Après avoir mangé, vous revenez en planque, mais à l'extérieur. Elko, reste ici. Je dois avoir une petite conversation avec notre amie Sylvia...

Le gorille n'osa pas demander de quoi ils allaient parler. Il bâilla à se décrocher la mâchoire.

— Milt est en haut, avec elle, annonça-t-il.

— J'y vais, dit Malko.

Milton Brabeck, assis sur une chaise adossée à la porte, avait les yeux qui lui sortaient de la tête. Sylvia Curzio était debout, nue, sauf un porte-jarretelles noir auquel elle était en train d'accrocher son bas sans la moindre pudeur. Le regard du gorille était littéralement mesmerisé par cette exhibition. Sylvia enfila son second bas, lissa soigneusement les deux, mit des escarpins et passa une jupe noire moulante. La poitrine nue, elle adressa à Malko qui venait d'entrer un sourire dévastateur.

— Vous allez me garder combien de temps ici ?

— Cela dépend de vous. Milton, vous pouvez nous laisser.

Le gorille s'éclipsa. Sylvia rit, enfila un chemisier blanc pratiquement transparent sous lequel les pointes de ses seins se dessinaient de façon agressive.

— Moi, je n'ai rien à dire. Je suis chez moi ici.

Les mains sur les hanches, elle le défiait, devinant que Malko n'était pas du genre à lui arracher les ongles.

Celui-ci l'observait. Cherchant la faille.

— Sylvia, dit-il, vous m'avez menti. Deux fois. Vous êtes arrivée en Italie, il y a six ans, pas vingt. Ensuite, vous n'avez plus de lien avec l'Italie, sinon votre passeport. Vous vivez en Libye, avec Richard Corcoran.

Une lueur furieuse passa dans les yeux gris de la jeune femme, mais elle se maîtrisa aussitôt, s'asseyant sur le lit, face à Malko.

— Je vois que vous êtes bien renseigné.

— Que faites-vous à Chypre ?

— Pourquoi ne demandez-vous pas à Richard Corcoran...

— Il est en Libye, du moins je le suppose.

Elle fixait Malko, folle de rage. Soudain ses traits mollirent, elle poussa un soupir bizarre, parut se tasser sur elle-même et dit d'un ton totalement changé, dépourvu de toute agressivité :

— J'en ai assez. Appelez la police et finissons-en. J'ai les nerfs à vif, je ne comprends pas ce qui se passe autour de moi. Je ne sais pas qui vous êtes. Ni même ce que je fais ici.

Elle se leva, marcha sur Malko, s'arrêta à quelques centimètres de lui.

— Je n'en peux plus, scanda-t-elle. J'ai voulu faire plaisir à l'homme que j'aime. Je me retrouve en plein cauchemar.

— Que voulez-vous dire ?

— J'étais amoureuse de Richard Corcoran, dit-elle simplement. J'ai quitté mon mari pour lui. Il m'aurait fait faire n'importe quoi. Moi, je ne me suis jamais mêlée de politique. C'est vrai, je vous ai menti, mais

quand je dis la vérité on me regarde comme une bête curieuse. Ce n'est pas de ma faute si je suis née en Bulgarie, non ?

— C'est Corcoran qui vous a fait venir ici ?

— Oui. Il n'a pas voulu me dire pourquoi. Il m'a seulement demandé de louer une maison par l'intermédiaire d'un de ses amis, Vassili, et d'attendre. Que des gens viendraient de sa part. Il en est venu deux, des Turcs. Ils étaient sans cesse en train de comploter avec ce Vassili... Richard m'a téléphoné trois ou quatre fois, je ne sais pas d'où, pour me dire qu'il allait me rejoindre, que je lui rendais un grand service...

Malko écoutait cette histoire édifiante. Sans paraître la mettre en doute, il demanda :

— On vous a vue avant le meurtre de John Hence, au bar du *Hilton*. Et aussi avant une tentative contre moi à l'*Aphrodite*.

— C'est vrai, admit-elle. C'est Vassili qui me l'avait demandé. Il voulait que je m'assure de la présence de quelqu'un. J'ai compris pourquoi, quand j'ai connu la suite.

— Pourquoi ne pas avoir tout plaqué ?

Elle le regarda droit dans les yeux.

— J'avais peur, dit-elle, vous ne connaissez pas ce jeune Turc. Il a des yeux de fou. J'étais sûre qu'il me tuerait si je tentais quoi que ce soit. Alors, j'ai pris mon mal en patience. Je n'en pouvais plus d'ennui, enfermée dans cette maison. Jusqu'au jour où vous y avez fait irruption... Au fond de moi-même, je vous ai béni.

Malko se permit un mince sourire.

— Ce n'était pas absolument évident. D'abord, vous avez tué Vassili pour le punir de m'avoir amené ici. Ensuite, vous avez voulu faire la même chose avec moi...

Elle secoua lentement ses longs cheveux blonds, continua de la même voix lasse :

— Non. Il faut me croire. Je ne savais rien de ce kidnapping. Quand j'ai vu dans ma chambre ce Vassili qui n'arrêtait pas de me courir après, j'ai cru qu'il voulait profiter de la situation. Je suis devenue folle... Je ne savais pas que cette ombrelle était empoisonnée. Richard me l'avait donnée comme arme de défense, en me disant que la pointe était enduite d'un soporifique. C'est horrible.

Son expression se fit presque suppliante.

— Aidez-moi, protégez-moi, dit-elle. Je ne veux plus entendre parler de Richard. Il s'est servi de moi, il m'a mise en danger. Je ne veux plus jamais retourner en Libye. (Soudain, des larmes perlèrent dans ses beaux yeux gris.) Je n'en peux plus. Vos hommes sont des brutes. C'est tout juste s'ils ne sont pas restés avec moi quand je faisais pipi...

— Vous n'avez pas entendu crier Androula lorsque ce Turc l'a

violée ?

Elle secoua négativement la tête.

— Non, je vous le jure. Je voudrais oublier tout cela. Sortir d'ici.

Malko ne répondit pas : elle montrait le bout de l'oreille. Déjà, là, c'était de la dynamite, alors, dehors, en liberté...

— Je vais voir, dit-il.

— Au moins, je voudrais manger. Je meurs de faim.

— Venez, proposa Malko. Je n'ai pas l'intention de vous affamer.

Il avait profité de son absence pour récupérer son arme. Ils venaient d'atteindre le living-room lorsqu'un coup de sonnette projeta Elko Krisantem hors de son fauteuil. Sylvia Curzio se figea, comme un chat surpris à découvert.

— Laissez, Elko, je vais ouvrir, dit Malko. Occupez-vous de notre amie.

Le Turc fit entrer Sylvia Curzio dans la cuisine et referma. Malko déplaça légèrement la crosse de son pistolet, afin de pouvoir le saisir plus facilement et ouvrit. Il s'effaça aussitôt avec un sourire froid, pour laisser entrer son visiteur.

Bonjour, monsieur Leptos, je vous attendais.

Stavros Leptos demeura cloué sur le seuil. Gentiment, Malko le tira à l'intérieur et referma la porte.

— Alors, monsieur Leptos, dit-il, je croyais que vous n'étiez pas au courant de ce que faisait Vassili. Que faites-vous ici ? Qui cherchez-vous ?

Il vit distinctement le Chypriote avaler sa salive. Regardant autour de lui, comme s'il débarquait sur Mars. Son cerveau devait bouillir. Il finit par articuler :

— Je... je cherchais Vassili. Il n'est ni chez *My Friend*, ni chez lui. J'ai pensé que...

Il battait déjà en retraite. Malko s'interposa.

— Vassili n'est pas ici, dit-il, mais je suis là. Je sais que vous mentez. Vous avez encore une chance de tirer votre épingle du jeu. Je sais plus de choses que vous ne le pensez. Si vous nous aidez, j'en tiendrai compte. Sinon, votre histoire de transport de drogue sera une plaisanterie auprès de ce que vous risquez... Alors, je vous écoute.

Stavros Leptos demeura silencieux, planté au milieu de la pièce. Malko le sentait peu à peu basculer. Le Chypriote passa machinalement la main sur ses cheveux bien lisses et commença d'une voix hésitante :

— Il ne faut pas croire que...

— Soudain, des éclats de voix jaillirent de la cuisine. Celle de Sylvia Curzio hurla :

— Laissez-moi, je veux sortir. Salaud !

Stavros Leptos eut l'air d'avoir été piqué par une tarentule. Il se décomposa carrément.

— Qui est là ? demanda-t-il.

En réponse, la porte de la cuisine s'ouvrit avec fracas sur une masse composée de Sylvia et d'Elko Krisantem étroitement imbriqués... Le Turc essaya vainement de la faire rentrer, mais le mal était fait. Stavros Leptos contemplait la jeune femme comme si c'était le diable.

— Vous la connaissez ? demanda Malko.

— Non, non, je ne sais pas...

Il avait abandonné toute superbe. Sylvia cessa de se débattre et le fixa de ses yeux gris froids comme la mort, avant de se tourner vers Malko :

— Qui est cet homme ?

Elle n'avait pas perdu son sang-froid. Son regard ne quittait pas le Chypriote, comme pour l'hypnotiser. Ce dernier secoua la tête plusieurs fois.

— Je ne la connais pas, répéta-t-il. Je ne comprends rien à tout ça.

C'était fichu. Il s'était repris, sous l'empire d'une terreur plus puissante que celle que lui inspirait Malko. À reculons, il marcha vers la porte. Malko ne s'interposa pas. À quoi bon ? Il savait où le retrouver. Avant la fin de l'histoire de l'*Esperanz*, Leptos ne pouvait pas quitter Chypre. Il connaissait Sylvia et avait peur d'elle. Le tout était de trouver pourquoi. La porte claqua : Sylvia se recomposa un visage détendu, massant le bras que Krisantem avait tordu.

— Il avait l'air bizarre, dit-elle. Qui est-ce ?

— Un ami de Vassili, dit Malko, je suis étonné que nous ne l'ayez jamais rencontré.

— Je ne connaissais pas tous les amis de Vassili, fit Sylvia. Et je meurs toujours de faim.

Malko hésitait. Demeurer dans cette villa devenait de plus en plus dangereux. L'odeur aigre-douce de la mort commençait à s'infiltrer partout, montant inexorablement du sous-sol. Seul avec Elko Krisantem, il aurait du mal à assurer la surveillance permanente de Sylvia Curzio. La station locale s'opposait à ce que les gorilles y reviennent. Après s'être refait une santé au *Hilton*, ils allaient s'embusquer à proximité. Or, il avait encore besoin de temps. Peu à peu, il faisait connaissance de tous les gens impliqués dans l'histoire. Hélas ! il ignorait encore le lien entre eux et le rôle de chacun. Leptos parlerait. Sylvia laisserait peut-être échapper quelque chose. Entre elle et Malko, c'était une partie intéressante. Elle attendait tranquillement, appuyée à la table.

— J'ai un choix difficile à faire, dit Malko. Ou je vous tire une balle dans la tête ou je vous emmène. Seulement, je dois vous prévenir que si vous cherchez à vous enfuir ou à contacter qui que ce soit, c'est mon ami Krisantem qui se chargera de vous. Sa misogynie naturelle le poussera à des extrémités regrettables.

— Je n'ai pas l'intention de m'enfuir, dit Sylvia. Je veux que vous me protégiez. Ensuite reprendre mon métier de cover-girl, oublier tout ce monde qui me fait peur. Et pour l'instant, je veux manger !

— Très bien, dit Malko. Nous partons.

Cela lui faisait mal au cœur d'abandonner le corps d'Androula sans sépulture, mais il n'était plus possible de rester dans cette villa.

— Je peux prendre une valise ? demanda Sylvia.

— Elko va vous accompagner dans votre chambre.

Il s'assit, tentant de faire le point. Le compte à rebours continuait et il piétinait. Stavros Leptos était venu à la villa. Très certainement pour avertir Sylvia en danger. Il fallait qu'il parle, lui seul pouvait débloquer la situation. Car Sylvia Curzio jouait le même jeu que Malko. Faire le gros dos en attendant de frapper... Celle-ci réapparut, portant un sac souple Vuitton, les yeux dissimulés derrière des

lunettes noires. Il n'y avait plus qu'à quitter la villa maudite.

Étrange retournement de situation pour Malko. Ramener au *Hilton* celle qui, avait été la complice du meurtre de John Hence. Qui avait déclenché toute l'affaire. Il claqua la porte, donna un tour de clef. La police allait bien se préoccuper de la disparition de Vassili... À ce moment, il vaudrait mieux être loin de la villa.

* *

*

Sylvia Curzio essuya soigneusement sa belle bouche rouge avant d'adresser un sourire éblouissant à Malko.

— Merci, vous m'avez merveilleusement nourrie.

Ils étaient les derniers clients de *l'Orangery*, le restaurant du *Hilton*. À part Elko Krisantem et les deux Américains, installés devant des Perrier à une table proche de la porte. Le temps des mauvaises surprises était fini. Malko fixait Sylvia, intrigué. Depuis leur « explication », elle se comportait en apparence comme une alliée. Elle se leva et quitta la salle semblant accentuer à plaisir la sensualité de sa démarche.

— Je suis fatiguée, dit-elle. Puis-je me reposer dans votre chambre ? Sous la protection de vos amis, bien entendu.

— Si vous voulez, répondit Malko. Il prit Chris Jones à part :

— Chris, vous restez avec elle. Elko sera dans la chambre voisine. Avec Milton. Si elle bouge une oreille, vous lui sautez dessus.

Il les regarda prendre l'ascenseur. Il désirait être seul pour réfléchir.

Un bruit de pneus martyrisés attira son attention vers l'extérieur. Une Jaguar blanche venait de stopper sous l'auvent de l'hôtel.

Stavros Leptos en jaillit comme un diable de sa boîte et plongea dans la porte tournante. Dès qu'il vit Malko dans le hall, il se précipita sur lui :

— Monsieur Linge, il faut que je vous parle ! C'est urgent.

— Nous nous sommes vus tout à l'heure, remarqua Malko. Vous ne sembliez pas décidé à continuer le dialogue.

Stavros Leptos eut une sorte de tic qui lui abaissa la bouche.

— C'est à cause d'elle, fit-il. Si elle avait soupçonné que je puisse trahir, je...

Sylvia Curzio ?

Oui. C'est la plus dangereuse de tous. Celle qui commande.

Il prit Malko par le bras, l'attirant contre le mur.

— Écoutez, chuchota-t-il, si vous me protégez vraiment, je vous dis tout. Où sont les autres, ce qu'ils vont faire...

Malko ne l'écoutait plus. Suivant des yeux un homme en train de pousser la porte tournante. Jeune, avec les mains dans les poches de

sa canadienne, les cheveux ras. Son regard se porta immédiatement sur Stavros Leptos. Malko sentit le désagréable picotement de la peur courir sur ses phalanges. C'était le tueur turc, l'assassin de John Hence. Il en était sûr.

Celik Osman bougea avec une rapidité fabuleuse : d'un bond il fut sur un jeune groom, passa un bras autour de sa gorge, le collant contre lui, comme un bouclier vivant. Sa main droite jaillit de sa poche, tenant un gros pistolet automatique. Si Malko avait encore des doutes sur son identité, ils furent levés : le poignet droit du tueur arborait un gros bandage.

Le groom hurlait. Stavros Leptos demeurait sur place, paralysé par la peur. D'une bourrade, Malko le jeta dans la cabine téléphonique incrustée dans le mur, afin de lui donner un minimum de protection. À cause du groom, il lui était impossible de se servir de son arme. Osman, toujours face à Malko, approcha. Le bras tendu, il visa Stavros Leptos, recroquevillé dans sa cabine.

Trois détonations claquèrent ; assourdissantes. Le Chypriote eut des mouvements désordonnés, la poitrine déchirée par les projectiles de gros calibre. Celik Osman tira encore trois fois, touchant la tête et ratant deux fois.

Le tueur battait déjà en retraite. Il refranchit la porte toujours sous la protection du groom qu'il ne lâcha qu'au bout du parking, pour monter dans une voiture bleue qui démarra aussitôt.

Malko était penché sur Stavros Leptos, tassé dans la cabine, qui râlait, du sang plein la bouche, les yeux vitreux, déjà mourant.

— Dites-moi, fit Malko. Où se cachent-ils ?

Le Chypriote essaya de parler, mais avec un dernier spasme, il resta la bouche ouverte, les traits enfin calmes. Malko se redressa, entouré par un cercle de badauds horrifiés et apeurés.

— Appelez la police, dit-il à haute voix.

Stavros était mort dix secondes trop tôt. Qui avait donné l'ordre de l'abattre, puisque Sylvia Curzio était neutralisée ? Il y avait donc un échelon toujours opérationnel que Malko ignorait Milton Brabeck surgit de l'ascenseur, et fonça sur Malko.

— On a entendu du bruit...

— Filez prévenir le chef de la station, dit Malko, on va avoir besoin de lui. Et dites à Chris de veiller plus que jamais sur Sylvia.

* *

*

Malko sortit du poste de police situé en face de l'hôtel *Lydia* escorté du Chargé d'Affaires américain plus que bougon. Il avait été interrogé comme témoin du meurtre de Stavros Leptos. Afin que les policiers chypriotes ne creusent pas trop, le diplomate était venu apporter sa

caution à Malko, certifiant qu'il effectuait à Chypre une mission pour le gouvernement américain. Mission qui incluait des contacts avec certains trafiquants. Dûment avertis par les Services chypriotes, l'Homicide Squad n'avait pas posé trop de questions. Avant de se rendre à la convocation, Malko avait discrètement laissé son pistolet à Chris Jones.

— Je vous dépose ? proposa le Chargé d'Affaires.

— Au *Hilton*, dit Malko.

Le chef de station, croulant sous les télex de Langley, était en train de virer à l'hystérie. La *deadline*⁽³⁴⁾ pour Armageddon approchait et rien n'était encore résolu.

Certes, Malko avait porté des coups sévères au complot mais il ignorait encore l'essentiel. L'assassinat de Stavros Leptos ne lui laissait qu'une seule carte à jouer : Sylvia Curzio.

Il était certain qu'il existait un échelon de repli pour Celik Osman, d'où il opérait. On revenait toujours à Sylvia. Il allait lui apprendre la mort de Leptos. Pour voir comment elle réagirait. La situation se compliquait du fait des Chypriotes. Malko se bénissait d'avoir quitté la villa aux cadavres. Car les Chypriotes risquaient de s'intéresser à lui. Ce qui lui laissait une marge de manœuvre étroite. Sauf si Sylvia était vraiment « retournée ». Elle était la seule à pouvoir lui dire qui avait donné l'ordre de tuer Stavros Leptos. Un homme comme Celik Osman ne « fonctionnait » pas sans ordre. C'était une machine à tuer qu'il fallait programmer. En descendant Makarios Avenue, il se demanda comment briser la maîtresse de Corcoran, avant qu'elle ne lui fausse compagnie.

* *

*

Chris Jones avait la bouche sèche et sentait son cœur battre la chamade. Il avait beau se concentrer sur sa prochaine feuille d'impôts, il n'arrivait pas à détacher les yeux de Sylvia. Assise sur le lit, les jambes haut croisées, elle fixait depuis cinq bonnes minutes le gorille à un endroit précis de son corps. Chris ne savait plus où se mettre. Le seul bruit à l'intérieur de la chambre provenait du crissement de ses nylons, lorsqu'elle bougeait. Un flot de pensées à faire rougir toute la papauté se bousculait dans la tête de Chris. Soudain, elle ouvrit la bouche, avec un grand sourire.

— Vous devez être sacrément bien monté ! lâcha-t-elle calmement.

Chris Jones n'avait jamais entendu une phrase pareille dans la bouche de qui que ce soit... Il se tortilla, mal à l'aise, ne sachant que répondre. Sylvia Curzio récidiva.

— J'aime les hommes comme vous, fit-elle. Qui sont capables de

me remplir. Ça ne vous est jamais venu à l'idée que les femmes aimaient se faire baiser comme des bêtes ?

Ça ne lui était jamais venu à l'idée. Il était écarlate. Sylvia se leva avec grâce, fit un pas vers lui, les mains bien ouvertes pour montrer ses bonnes intentions. Souriant diaboliquement, la poitrine en avant, elle s'arrêta à cinquante centimètres de Chris, prit doucement sa main droite et la posa sur la crosse du Magnum qui dépassait du holster.

— Voilà, vous n'avez pas peur maintenant. Je ne veux pas vous désarmer...

— Qu'est-ce que vous voulez ? parvint à articuler Chris Jones d'une voix étranglée.

Il eut l'impression que les yeux gris se vrillaient directement dans son cerveau.

— Toucher votre belle queue ! fit suavement Sylvia en détachant chaque syllabe.

Elle avait joint le geste à la parole. Chris Jones sentit ses jambes se dérober sous lui. Les doigts qui s'étaient posés sur sa virilité, à travers le tissu, semblaient y être collés par un courant électrique. La cervelle en bouillie, il rassembla son courage pour crier :

— Elko !

Cinq secondes plus tard, la porte de communication s'ouvrit sur Elko Krisantem, l'œil sombre.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Remplacez-moi un moment, demanda Chris, honteux d'avouer la vérité. Je crève de soif.

Avec un sourire ambigu, Sylvia s'écarta de Chris Jones et retourna s'asseoir sur le lit où elle prit un magazine. Elko Krisantem s'installa dans le fauteuil en face, jouant avec son lacet au fond de sa poche. Le gorille ouvrit le mini-bar de la chambre et se mit à boire au goulot une bouteille de Vichy Saint-Yorre.

* *

*

— Si vous saviez ce qu'elle a essayé, cette salope ! fit avec véhémence Chris Jones.

Malko écouta le récit du gorille. Qui le confirmait dans ce qu'il pensait. Sylvia allait faire le maximum pour retrouver la liberté : la prochaine cible serait lui. Le tout était de le savoir.

— Très bien, dit-il. L'incident de cet après-midi nous a montré qu'ils restent toujours aussi dangereux. On a tué Leptos pour l'empêcher de nous apprendre quelque chose de vital. À nous de trouver quoi. Ce soir, je vous relaie avec Sylvia. J'ai envie de lui tendre un petit piège.

À la lueur des bougies placées sur la table, l'atmosphère de l'*Orangery* était très luxueuse. Évidemment, il y avait les bruyants Libanais par tablées de huit ou dix. Sylvia Curzio avait mangé de bon appétit. De la viande rouge. Et bu comme un trou du bordeaux. La mort de Leptos ne l'avait pas émue outre mesure.

— Ce Turc est fou, avait-elle dit. Je ne comprends rien à cette histoire. Richard ne m'avait rien dit. Je croyais qu'il s'agissait de simples contacts secrets. C'est terrifiant. Il faudrait arrêter cet homme...

— Oui, mais où le trouver ?

— L'île est petite pourtant.

Il signa l'addition. La galerie marchande était déserte, mais de la musique venait du *Paddock*. Sylvia bâilla.

— Je suis fatiguée, fit-elle. Je voudrais remonter.

Ils prirent l'ascenseur jusqu'au troisième. Couloir désert. Malko s'effaça pour laisser entrer Sylvia. La chambre était petite. Elle s'assit sur le lit, fixa Malko.

— Vous me rappelez Richard, dit-elle. Vous êtes le même genre d'homme. Ses anciens amis croient qu'il est avec Kadhafi pour de l'argent. C'est faux. Il aime l'aventure. Et puis, au fond, il pratique toujours le même métier...

Il valait mieux tuer pour beaucoup d'argent que pour mille deux cents dollars par mois. Seulement, la C.I.A. donnerait n'importe quoi pour prendre Richard Corcoran, l'écarteler en place publique et jeter les morceaux aux chiens... Différence de point de vue. Sylvia se leva, alla à la fenêtre, puis se retourna.

— Je sais ce que vous pensez de moi, fit-elle. Je suis une garce. J'ai laissé le Turc tuer et violer votre amie...

— Je n'ai pas dit cela, remarqua Malko. J'ignore encore le rôle exact que vous avez joué.

Elle se rapprocha de lui. Visage contre visage, elle dit soudain, d'une voix changée, presque un murmure :

— Si vous voulez la venger, vous pouvez appliquer la loi du talion...

Sans qu'elle ait paru bouger, le tissu noir de sa jupe effleura Malko. Et afin de bien préciser sa pensée, elle ajouta d'une voix encore plus basse :

— Prenez-moi. Baisez-moi comme une putain.

Impossible de savoir ce qu'elle avait dans la tête. Sylvia pouvait avoir peur et être en train de changer de camp. Les meilleurs agents se faisaient parfois « retourner ».

Ou elle était un peu maso et ce genre de situation l'excitait et elle voulait *vraiment* qu'il la viole. Ou c'était une *très* grande professionnelle... Tout son visage, maintenant, respirait le désir. En face de n'importe quelle autre femme, Malko n'aurait pas douté une seconde. Mais avec celle qui se faisait appeler Sylvia Curzio...

Elle noua soudain les bras sur sa nuque et répéta :

— Prenez-moi. Baisez-moi.

— Vous jouez la comédie, Sylvia, dit Malko.

Essayant de ne pas se troubler. La voix de la jeune femme lui enfonçait des aiguilles dans la nuque.

— Ah ! Je joue la comédie !

Elle recula, défit d'un geste brusque la fermeture Éclair de sa jupe qu'elle envoya valser d'un coup de pied. Puis, elle se rapprocha de Malko, frottant son ventre nu contre lui, ses yeux dans les siens.

— Vous allez voir si je joue la comédie, souffla-t-elle.

Elle s'activa sur lui avec une habileté brutale, la bouche entrouverte. Puis, elle recula jusqu'au lit, s'y laissa tomber, attirant Malko sur elle. En la pénétrant, il put constater que le miel coulait du ventre de Sylvia comme de celui d'une veuve en manque depuis dix ans... Son regard gris ne le quittait pas.

— Alors, je joue la comédie ? dit-elle d'une voix triomphante.

Plongé jusqu'à la garde dans le fourreau brûlant, Malko ne savait plus que penser. Sinon qu'il avait sous lui une femme splendide, offerte autant qu'elle pouvait l'être. Les jambes de Sylvia se replièrent pour qu'il la pénétre encore plus, elle feula, cria, secouant ses cheveux blonds, comme si elle était traversée par une décharge électrique.

Quel fantasme avait-elle déroulé dans sa tête pour se mettre dans cet état sur commande ? C'était quand même un des serpents à sonnettes les plus excitants avec lequel il ait commis l'acte de chair...

Elle demeura sous lui un long moment, arborant un sourire extasié, puis s'allongea. Laissant Malko perplexe. Elle n'était pas assez naïve pour croire qu'une prestation de cette nature allait le « retourner »... Alors, c'était peut-être une authentique salope en quête de sensations.

Avec le bruit qu'elle avait fait, tout l'hôtel allait être au courant de leur idylle. Elle se serra soudain contre lui tendrement.

— J'ai besoin d'un homme, murmura-t-elle. Je suis bien. J'adore faire l'amour.

Elle se leva et s'étira, alla à la fenêtre, l'ouvrit. Un vent frais balaya la pièce. Bien que nue, elle ne semblait pas sentir le froid.

— Venez, dit Malko. Vous allez prendre froid.

Elle ne répondit pas. Son corps musclé sembla tout à coup se soulever du sol. Comme on enjambe une barre fixe, elle passa gracieusement par-dessus le balcon, se laissa glisser et se lâcha dans le vide, nue comme un ver, du haut des trois étages.

Malko avait beau prévoir une tentative de fuite, il demeura quelques instants paralysé de stupéfaction ! Puis il sauta du lit et se précipita au balcon. Sylvia Curzio avait disparu. Les arbres du parking empêchaient de voir très loin. Il passa un slip et ouvrit la porte de communication. Milton Brabeck attendait, lisant dans un fauteuil.

— Ça y est ! annonça Malko. Elle a sauté par la fenêtre.

L'Américain se leva vivement.

— Par la fenêtre ! *Shit* ! Heureusement qu'ils sont en bas.

Il prit un petit émetteur radio et l'alluma.

— Hannibal 2, appela-t-il. Ici Hannibal 1. Vous êtes là ?

Right on ! fit la voix de Chris Jones, aussi claire que s'il se trouvait dans la pièce à côté. Elle est partie vers le nord. Elle vient d'arrêter une voiture avec un type seul et elle est montée dedans... On suit.

— Nous vous retrouvons, annonça Milt. *Over*.

Malko était en train de se rhabiller. Sylvia, dans la tenue où elle se trouvait, allait se ruer à la base de secours d'où opérait Celik Osman. Il rejoignit Milton Brabeck dans le parking, au moment où la voix de Chris Jones annonçait :

— Ici Hannibal 2. Ils roulent dans Santa Rosa. Ça y est, ils tournent dans Severis. Nous restons assez loin. Au lieu de monter Makarios Avenue, Malko la descendit pour rattraper Athalassa complètement déserte et remonter ensuite vers le nord. La radio demeura silencieuse quelques minutes, puis Chris Jones annonça d'un ton surpris :

— Ici Hannibal 2 ! Le gars vient de la déposer. Je me demande ce qu'elle lui a raconté... Elle est partie en courant vers la villa blanche... C'est bizarre. On se met en planque un peu plus loin. *Over*.

Malko ne comprenait plus. Sylvia Curzio savait que la villa était le premier endroit où ils viendraient la chercher. Pourquoi aller se jeter dans la gueule du loup ? À moins que l'échelon de secours ne se trouve pas à Nicosie.

Trois minutes plus tard, il stoppa au coin de la petite rue suivant la crête de la colline dominant la villa en contrebas. Toutes les issues étaient donc bouclées. Il descendit et avança à pied, tournant pour rejoindre la rue en pente. Sylvia Curzio avait dû pénétrer dans la villa par une des portes-fenêtres donnant sur le jardin, à moins qu'elle n'ait caché des clefs quelque part. Il revint à la voiture.

— On y va, proposa Milton.

— Laissez-lui au moins le temps de s'habiller, dit Malko en souriant. Elle va sûrement entrer en contact avec les autres, et filer aussitôt. Elle se doute bien que c'est le premier endroit où nous

viendrions...

Il était satisfait que son plan se déroule enfin sans anicroche. C'était sa seule chance de faire bouger la situation après la mort de Stavros Leptos.

Douze minutes s'étaient écoulées. Malko regardait le ciel étoilé. Par la glace baissée, il percevait le bruit lointain d'une voiture. Cette partie résidentielle de Nicosie avait le calme d'un cimetière... La voix de Chris Jones, éclatant soudain dans ses oreilles, le fit sursauter.

— Ici Hannibal 2. Un radio-taxi vient de s'arrêter dans Presidential Palace Street.

Malko mit son moteur en marche. Quelques secondes plus tard, le gorille annonça d'une voix excitée :

— Ça y est, elle vient de monter dedans. Elle est passée par le jardin de la maison voisine. Le taxi repart vers Athalassa. C'est une Rover noire immatriculée 4327.

Malko faisait déjà demi-tour. Quand il arriva au coin de Strovolos Avenue et de Athalassa, Chris Jones annonça :

— Ils roulent sur Athalassa assez vite. Pas un chat. Nous sommes derrière. Direction, la route de Limassol.

La Ford de Malko s'engagea à son tour dans Athalassa qui montait et descendait comme ces montagnes russes.

Où Sylvia allait-elle les mener ? Elle avait sûrement eu le temps de téléphoner à ses complices. Deux ou trois minutes s'écoulèrent. Malko commençait à apercevoir les lampadaires de l'autoroute perpendiculaire à Athalassa. De nouveau la voix de Chris Jones annonça :

— Le taxi s'est arrêté. Elle descend. Au coin de Athalassa et du *freeway*. Côté est. Le taxi s'éloigne...

— Où êtes-vous ? demanda Malko.

— Nous arrivons. Elle va nous voir. On peut tourner à gauche, à droite, ou stopper... Attention, une voiture arrive du nord, roule très vite. Elle vient de s'avancer... Que...

— Ne la laissez pas s'enfuir ! Malko.

Il reposa le micro, accéléra. Encore trois minutes jusqu'au croisement. S'il attendait que Sylvia ait été rejointe par ses complices, la bagarre risquait d'être sanglante.

* *

*

— Pleins phares ! cria Chris Jones.

Elko Krisantem obéit. Le pinceau lumineux éclaira la silhouette de Sylvia Curzio debout à l'endroit où l'« autoroute du scandale » se transformait en Makarios Avenue.

Les phares d'une voiture descendant Makarios à toute vitesse se

rapprochaient. La réaction de Sylvia fut immédiate. Sans chercher à se sauver, elle plongeait la main dans un petit sac de voyage, en ressortit une arme et visa leur voiture. Apparemment, il y avait dans la villa blanche une cache qui avait échappé aux recherches de Malko. Chris Jones disparut sous le tableau de bord et Elko Krisantem rentra la tête dans les épaules. Deux coups secs ébranlèrent le pare-brise qui devint aussitôt opaque. Krisantem traversa les deux chaussées comme une bombe, écrasa le frein, ce qui n'empêcha pas la voiture de heurter le trottoir. Il entendit un cri au moment où lui et Chris Jones se jetaient hors de la voiture.

Sylvia Curzio était par terre, un pistolet automatique au poing, grimaçant de douleur. Renversée par l'aile arrière de la voiture. L'autre véhicule qui descendait Makarios n'était plus qu'à trente mètres. Chris, d'un coup de pied, fit sauter l'arme de la main de Sylvia et plongeait sur elle, aussitôt rejoint par Elko Krisantem. La jeune femme se défendait comme une tigresse, mordant, donnant des coups de poing, crachant des injures.

Un crissement de pneus fit lever la tête à Chris Jones. La voiture descendant Makarios s'était arrêtée en face et trois hommes venaient d'en jaillir. Il faisait trop sombre pour qu'il puisse distinguer leurs traits, mais le premier tenait un court pistolet-mitrailleur. Chris n'hésita pas une seconde. Laissant Krisantem se colleter avec Sylvia, il sortit son 357 Magnum et visa. L'explosion sembla encore plus assourdissante dans le silence de la nuit. L'homme qui courait avec le pistolet-mitrailleur boula au milieu de la chaussée et les deux autres firent demi-tour, s'abritant derrière leur véhicule.

Deux phares se rapprochaient à toute vitesse : la voiture de Malko.

* *

*

Malko aperçut le corps d'un homme étendu au milieu de la chaussée, les deux autres accroupis derrière leur voiture, portières ouvertes et comprit immédiatement ce qui se passait.

Au lieu de s'engager dans le carrefour, il stoppa juste avant. Milton sauta de la voiture en même temps que lui. Le bruit des portières attira l'attention de leurs adversaires. Il entendit des interjections en arabe et aussitôt, plusieurs coups de feu claquèrent. Une balle brisa une glace latérale. Une autre fit éclater le pneu avant gauche. Milton Brabeck riposta avec son Python qui claqua comme un obusier. Nouvelle rafale de cris en arabe... Pris entre deux feux, les complices de Sylvia hésitaient.

Soudain, les deux hommes accroupis derrière la voiture s'y engouffrèrent. Celle-ci effectua un demi-tour, laissant la moitié de ses pneus sur le goudron et fila en direction de la ville.

Malko et Milton se précipitèrent vers le carrefour. Milton s'accroupit près du blessé qui gémissait. C'était un homme jeune de type oriental, pas rasé, jوفflu, qui semblait souffrir beaucoup. Lorsque l'Américain le bougea, il poussa un hurlement. Il devait avoir la clavicule en miettes... Milton le tira vers le trottoir. Inutile en plus qu'il se fasse écraser, bien que la circulation soit pratiquement nulle.

À cheval sur le dos de Sylvia Curzio, Elko Krisantem avait passé son lacet autour de son cou et l'étranglait à moitié. L'autre voiture avait disparu en haut de Makarios.

— Mettez-les tous les deux à l'arrière de celle-ci, dit Malko. Elko, changez la roue de l'autre et filez au *Hilton*. Je vous rejoins plus tard.

Le visage congestionné, Sylvia se laissa allonger sur le plancher de la voiture. Milton et Chris tassèrent sur le siège arrière le blessé qui gémissait à fendre l'âme. Chris Jones assis à côté de Malko demanda pince-sans-rire :

— On va directement au cimetière ou on s'arrête en route ?

— On va chez Mathias, dit Malko. C'est le seul à pouvoir nous aider.

Mathias Elefteros posa immédiatement sa guitare en voyant Malko. La taverne *Aphrodite* était toujours aussi enfumée et bruyante. Malko avait garé la voiture dans la petite rue, laissant les gorilles garder Sylvia et le blessé.

— J'ai su pour le *Hilton*, dit le « stringer » de la C.I.A. Qui a tué Leptos ?

— Toujours le même, dit Malko. Celik Osman. Mais nous parlerons de cela plus tard. J'ai besoin de votre aide. Possédez-vous un local où l'on puisse garder quelqu'un un jour ou deux...

— Garder ?

Un édenté bavard accrocha Mathias et Malko dut attendre qu'il ait terminé. Mathias se rapprocha de lui, nerveux.

— Il y a le local où j'entrepose mes stocks, dit-il, dans la cour derrière. Je suis le seul à avoir la clef. Mais qu'est-ce que vous allez y faire ?

— Rassurez-vous, affirma Malko, nous ne torturerons personne. Mais moins je vous en dirai, plus vous serez en sécurité. Il y a eu déjà trop de morts dans cette histoire... À propos, connaissez-vous un médecin ? Qui puisse soigner une blessure par balle, sans se ruer à la police.

Le chœur des clients monta d'un cran et Mathias dut hurler :

— Oui, je connais, si vous payez...

— Alors, allez le chercher et retrouvez-moi dans votre local, le plus vite possible. Mais d'abord, montrez-le-moi.

— Venez, dit Mathias.

Ils sortirent par la porte derrière le bar, traversèrent la cour sombre

et Mathias Elefteros ouvrit avec une grosse clef une lourde porte de bois. C'était un petit entrepôt plein de caisses avec un lit dans un coin. Le Chypriote eut un sourire malin.

— Quelquefois, j'amène une fille ici, c'est pour cela qu'il y a le lit.

— Ça ira très bien, dit Malko. Laissez la clef. Allez chercher ce médecin. Vous frapperez trois fois.

Mathias Elefteros s'enfuit comme s'il avait le diable aux trousses. Dans son émotion il n'avait pas parlé d'Androula à Malko. Mais il devait commencer à se poser des questions...

Il n'y avait plus qu'à transborder Sylvia Curzio et le blessé.

* *

*

Malko regarda sa Seiko-Quartz : deux heures trente du matin. Ses yeux se fermaient de fatigue. Tout s'était bien passé. Le blessé reposait sur le lit, attaché, un goutte-à-goutte dans le bras, plasma et antibiotiques. La balle de Chris Jones avait fait du dégât et il faudrait l'opérer. Pour l'instant, c'était hors de question. Assommé de morphine, il ne souffrait pas. Chris Jones et Milton Brabeck avaient organisé avec des couvertures une couche improvisée pour Sylvia Curzio, pudiquement abritée derrière des empilements de caisses. Le médecin venu soigner le blessé ne s'était pas aperçu de sa présence.

L'Italienne était réduite à l'état de saucisson, ligotée avec un soin méticuleux par Chris Jones. Sylvia Curzio était blême, ses joues semblaient s'être encore creusées.

Chris Jones s'approcha de Malko. Lui aussi les traits tirés par la fatigue.

— Voilà son sac, annonça-t-il. Et son flingue.

Le pistolet était un Beretta 9 mm. Arme classique des terroristes palestiniens. Un grand mouchoir à carreaux enfoncé dans la bouche, Sylvia Curzio l'observait. Il n'y avait plus aucune tendresse dans ses yeux gris. Seulement une haine minérale, glaciale. Son pantalon ouvert au couteau par Chris Jones laissait voir sa cuisse avec un énorme hématome. Malko plongeait la main dans le sac et sentit un paquet enveloppé de plastique.

Des passeports. Chypriotes, Cinq. Malko en ouvrit un. La première page indiquait Dimitri Papandréou, employé, âgé de vingt-cinq ans, domicilié 54 Odos Kyrenia, à Nicosie. Il le tourna à la page de la photo et sentit un flot d'adrénaline se précipiter dans ses artères.

La photo était celle de Celik Osman.

Il feuilleta rapidement le passeport et tomba aussitôt sur un superbe visa américain, valable trois mois, délivré quinze jours plus tôt ! Toutes les autres pages étaient vierges.

Il prit le suivant : Yannakis Polykarpou, quarante-deux ans,

chauffeur de taxi. Cette fois, la photo ne lui rappela pas tout de suite quelque chose, à cause des lunettes. Et puis, cela lui revint d'un coup : c'était le complice de Celik Osman tué par Chris Jones, abandonné dans la vieille ville.

Lui aussi avait un visa américain. Délivré à la même date. Il continua l'inspection des autres. Deux des visages lui étaient inconnus. Le troisième était sans conteste celui du blessé qui reposait à quelques mètres de lui. Rebaptisé Achilleos Stavrinakis.

Les cinq passeports étaient neufs et avaient des numéros qui se suivaient : 356 782, 3. 4, 5 et 6. Les cinq visas américains avaient été délivrés le 2 décembre par le consulat des États-Unis à Chypre.

Il referma les passeports et regarda Sylvia Curzio. Si l'intensité de son regard avait pu tuer, il aurait été réduit en cendres. Malgré son épuisement, Malko avait envie de crier de joie, certain d'être enfin tombé sur le cœur du complot. Certes, il y avait encore beaucoup de questions sans réponse, mais il avait en main les passeports du commando chargé de tuer le président Reagan. Répartis en deux groupes, un turc et un palestinien, commandités par la Libye. Sylvia Curzio devait diriger le tout et l'échelon logistique chypriote avait été constitué par Stavros Leptos, Goulandris et Vassili.

Il restait donc trois tueurs en liberté.

Remettant les passeports dans le sac, il s'accroupit près de Sylvia et lui ôta son bâillon. La belle bouche rouge n'était plus qu'un trait.

— Sylvia, dit-il, vous ne croyez pas qu'il serait temps de collaborer vraiment ?

Pas de réponse. Les yeux gris fixaient le mur derrière lui.

— Les trois hommes qui ont sauté de l'*Esperanz* étaient les membres du commando, n'est-ce pas ?

Rien, pas un frémissement de paupières.

— C'est Richard Corcoran qui a monté toute l'affaire ?

Elle tourna la tête et il vit une grosse veine qui battait à toute vitesse sur son cou, seul signe d'émotion. Sylvia allait poser un problème. Pour qui travaillait-elle réellement ? Son ami Corcoran ou quelqu'un d'autre ? Il y avait l'étrange épisode de la « boîte aux lettres » morte. Certainement des gens de la C.I.A. pousseront à ce qu'on s'en débarrasse discrètement. Un accident de voiture sur la route sinueuse de Limassol, par exemple. En participant au meurtre de John Hence, Sylvia Curzio avait transgressé la règle non écrite numéro un du monde parallèle. Entre Grands Services, on ne se tuait pas. Sauf nécessité absolue.

Donc sa disparition ne déclencherait pas une vendetta. Surtout si elle n'était, comme Malko, qu'une « contractuelle ». Celui-ci refuserait cette solution. Il n'était pas et ne serait jamais un tueur. Il n'avait jamais pu exécuter quelqu'un de sang-froid. Soudain, une idée lui vint.

Qui réglerait le sort de Sylvia Curzio tout en s'amusant un peu. Il faudrait que la Company le suive sur ce terrain glissant. Ou qu'il prenne des initiatives dangereuses.

— Chris, dit-il, remettez-lui son bâillon. Vous restez avec Milton, Elko viendra vous relever dès qu'il fera jour. Ici, je pense que vous ne risquez rien.

Chris Jones le raccompagna et ferma la porte derrière lui. L'intérieur de la voiture était encore imprégné de l'odeur fade du sang et ce n'était pas facile de conduire avec un pare-brise brisé. Il avait besoin de dormir quelques heures avant de travailler sur le problème des passeports et sur les points encore obscurs. Pourquoi un commando mixte turco-palestinien ? Comment trouver la base de secours où se terraient les derniers tueurs ? Pourquoi Sylvia Curzio était-elle demeurée à Chypre si longtemps, après le meurtre de John Hence qui allait fatalement déchaîner la C.I.A. ?

Il eut un pincement de cœur en pensant à la tendre Androula, en train de se putréfier dans le sous-sol de la villa blanche. Rien que pour elle, il devait tenter de réaliser son idée. En faisant de Sylvia Curzio son alliée involontaire. Le principe qui le guidait était dans la Bible : « Qui frappe par l'épée, périra par l'épée. »

CHAPITRE XVIII

Le Consul des États-Unis, Mr. Nader, était un petit fonctionnaire rondouillard et jovial, très intimidé de se trouver mêlé à une affaire d'État. Tout ce qui se rapportait à Armageddon étant couvert du sceau *Extremely Sensitive*, il avait dû jurer sur la Bible dans le bureau du chef de station de ne révéler à personne ce qu'il allait apprendre. Il regarda les cinq passeports alignés sur le bureau de Robert Harriman.

— C'est exact, monsieur Harriman, je me souviens très bien d'avoir délivré ces visas. Ils faisaient partie d'un groupe de quarante. Un voyage organisé par l'agence Nicosia Travels, de Limassol. C'est Mr. Goulandris qui me les a tous apportés. J'ai procédé aux contrôles de routine avec le *State Department* et l'*Immigration Bureau*, afin de vérifier qu'aucun des détenteurs de ces passeports n'était interdit de séjour aux États-Unis. Tout est revenu négatif.

— Vous connaissez Mr. Goulandris ?

— Oui, il venait souvent pour ce genre de problème.

— Cela ne vous a pas étonné que ces passeports soient neufs ?

Le consul sourit.

— Pas du tout, Sir. C'est souvent le cas. Des gens qui ne possèdent pas de passeport et s'en font faire un spécialement pour leur voyage organisé.

— Quand était prévu le départ ? Quel était l'itinéraire ?

— Le 15 décembre, Sir. New York, Washington et la Virginie.

Le calendrier au mur indiquait la date : le 13. Voilà pourquoi Sylvia Curzio s'incrustait à Chypre. La mise au point de l'opération avait été longue et délicate. Sylvia Curzio, possédant déjà un visa, serait arrivée par un vol différent. Les armes étant acheminées par la valise diplomatique libyenne, comme d'habitude. Malko se tourna vers Herbert Leonard, assis en face de son attaché-case plein de fiches de terroristes.

— Vous avez identifié le blessé ?

— Positivement, répliqua le spécialiste. Ibrahim El Haya, vingt-huit ans, né dans un camp en Jordanie. Rallié au F.L.P. depuis cinq ans. Entraîné dans un camp de Syrie, puis en Libye, par l'équipe de « Carlos ». Porte souvent des lunettes de soleil, un trois-quarts en cuir marron. Fume des Rothmans. Parle anglais. Spécialiste en explosifs et nageur de combat. Impliqué dans l'explosion de l'ambassade d'Irak à Beyrouth...

Beau pedigree.

Le coup du voyage organisé était génial. Mais quelque chose intriguait Malko : les passeports chypriotes.

— Vous avez examiné les passeports ? demanda-t-il. Ils sont authentiques ?

C'est Robert Harriman qui répondit :

— Ils sont authentiques. J'ai vérifié avec le ministère de l'Intérieur chypriote. Ils ont été volés, vierges, n'ayant plus qu'à être remplis. Les numéros de série correspondent. Comme il n'y a que très peu de contrôle à la sortie, surtout dans le cas d'un voyage organisé, il y avait peu de chances d'interception.

Voilà pourquoi Goulandris avait été assassiné. Lui pouvait démontrer toute l'opération. Et c'était probablement Vassili qui avait procuré les faux passeports.

— Monsieur Nader, nous vous remercions, dit le chef de station.

Le Consul s'éclipsa. Le chef de station déplia le *Cyprus Mail*. Le meurtre de Stavros Leptos, la veille, occupait une grande partie de la une. Bien entendu, on le liait à la découverte du bateau plein de drogue. La présence de Malko et son intervention n'étaient pas mentionnées. Un encadré rappelait l'assassinat de Goulandris. Rien encore sur la disparition de Vassili et d'Androula.

— Eh bien, bravo ! fit Robert Harriman à Malko. Vous avez démonté Armageddon. On va enfin cesser de recevoir des téléx. Si ce commando avait mis le pied à Washington, ils pouvaient très bien se payer Reagan. Quand je pense à ce salaud de Corcoran ! Un Américain. Vous n'avez plus qu'à prendre le premier avion pour n'importe où avant que l'on ne découvre les deux corps dans la villa.

— Et Sylvia Curzio ?

Le chef de station soupira.

— S'il ne tenait qu'à moi, je la mettrais dans un sac et je la balancerais au large... Mais, je crois qu'il faut s'arranger pour qu'elle retrouve la liberté, une fois que vous serez parti. Elle n'est plus dangereuse. Grillée jusqu'à l'os...

— Et Celik Osman ? Et les deux autres tueurs ?

— Que voulez-vous faire ? fit le chef de station avec un geste impuissant. Les Palestiniens ont toujours disposé de planques sûres à Chypre... À Beyrouth, vous avez plusieurs centaines de types aussi redoutables que ceux-là. Livrés à eux-mêmes, ils ne sont pas très dangereux. Ils retourneront à leurs bases respectives. Un jour, quelqu'un les coïncera...

— Il y a peut-être un moyen de prendre une revanche sur Corcoran, avança Malko. J'ai lu son dossier. Quelque chose m'a frappé : lorsqu'il a connu Sylvia Curzio, il appartenait encore à la Company et rien ne laissait supposer qu'il change de camp. C'est après être tombé amoureux d'elle qu'il n'a pas renouvelé son contrat, puis est passé au service de Kadhafi. Jusqu'ici, j'avais cru que Sylvia travaillait pour lui. Je me demande maintenant si ce n'est pas le contraire...

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Si Richard Corcoran avait été manipulé depuis le début par Sylvia ? Que ce soit elle qui l'ait poussé à changer de camp. Qu'elle soit son « traitant » ? Tout semble indiquer qu'il est fou d'elle...

— *My God !* fit Robert Harriman. Mais elle ? Pour qui travaillerait-elle ?

— Bonne question, dit Malko. À laquelle je ne peux répondre. Mais elle est d'origine bulgare... Vous connaissez l'intégration des Services de l'Est... Si je ne me trompe pas, c'est elle qui pourrait avoir suggéré à Corcoran le plan Armageddon. Même si Kadhafi a ensuite « acheté » l'idée.

— Ce que vous dites tient debout, fit l'Américain. Mais en quoi cela peut-il vous servir ?

— Je vais essayer, par l'intermédiaire de Sylvia Curzio, de retourner Corcoran, expliqua Malko. Je vous expliquerai demain comment. J'ai encore besoin de quelques éléments... Je déjeune avec Mathias. J'espère les obtenir de lui.

* *

*

Mathias Elefteros avait les traits tirés, le teint gris. Malko attendit qu'il ait raccroché ses deux téléphones pour lui dire bonjour.

— J'ai peu dormi, expliqua le Chypriote. Entre vous et le boulot...

— Cette histoire est sur le point de se terminer, promet Malko. Où allons-nous déjeuner ?

— Il y a une petite taverne tranquille pas loin du *Hilton*, le *Charlie's Bar*, dit le journaliste. Nous y serons tranquilles.

De nouveau, ils dévalèrent Makarios Avenue, pour plonger dans une petite rue en pente, le *Charlie's Bar* ressemblait à une petite pension de famille, au fond d'un jardin. Malgré le nom, c'était très chypriote. D'autorité, la table se couvrit de mézéz copieux et variés. Mathias Elefteros semblait nerveux, mal à l'aise.

— Qu'est-il arrivé à Androula ? demanda-t-il. Je ne comprends pas qu'elle ne me donne pas signe de vie.

— Elle est morte, dit Malko. Je ne peux pas encore vous dire comment.

— Morte ! Mais elle n'était pour rien dans...

— Je sais, reconnut Malko. C'est un horrible concours de circonstances. J'en suis bouleversé.

Mathias Elefteros ne répondit pas. Il repoussa les mézéz sans y toucher, visiblement décomposé. Il n'osait même pas poser de questions sur son entrepôt, où Elko Krisantem était barricadé depuis le matin ; avec Sylvia et le blessé. Heureusement, Mathias ignorait l'identité réelle de ceux qui s'y trouvaient.

— Je vous demande encore quarante-huit heures, dit Malko, venant au-devant d'une question. Ensuite je vous débarrasserai les lieux.

Mathias opina :

— Ce serait bien. La police commence aussi à se poser des questions au sujet de Vassili. Ses amis ont signalé sa disparition. Il ne faudrait pas que l'on vous lie à cela et de vous à moi. Si Vassili parle...

— Vassili ne parlera pas, dit Malko, il est mort aussi. Et ce n'est pas moi qui l'ai tué.

Le journaliste réagit à ce nouveau choc en devenant livide et en avalant d'un geste machinal un grand verre de vin. Malko remarqua que ses mains tremblaient légèrement.

— Il va y avoir d'autres... accidents ? demanda-t-il.

— J'espère que non, dit Malko, mais le tueur numéro un est toujours en liberté. Sûrement dans une planque palestinienne. J'ignore où.

— Oh, ils sont bien implantés ici. Ils ont beaucoup de sympathisants. Même parmi certains membres du clergé orthodoxe. Ils peuvent se cacher dans un couvent.

— Et les trois hommes qui ont sauté de *l'Esperanz*, demanda Malko, vous avez du nouveau ?

— Je voulais vous en parler, dit le Chypriote. La police a interrogé l'équipage. Ils n'en faisaient pas partie. Ils n'ont adressé la parole à personne durant la traversée et ils avaient tous des sacs étanches qui paraissaient contenir des armes. Même le capitaine ignorait qui ils étaient. Ils ne sont pas montés à Jounieh, mais à Beyrouth. Stavros Leptos les a menés lui-même à bord. Ils étaient affolés quand le bateau a été arraisonné. Ils voulaient tuer le capitaine. Celui-ci n'en est pas revenu quand ils ont sauté par-dessus bord avec tout leur matériel. Il y avait un kilomètre à nager jusqu'à la côte et la mer était froide. Pourtant, ils n'ont pas hésité.

— On ne les a pas recherchés ?

— Mollement. La police de chez nous n'aime pas se mêler des affaires des Palestiniens tant qu'ils ne causent pas de soucis.

S'il avait su que l'un d'entre eux était hébergé par lui...

— Bien, dit Malko. Je vous verrai ce soir à la taverne. En attendant, ne vous faites pas trop de soucis...

* *

*

Le Palestinien blessé avait l'air encore plus farouche avec ses yeux brillants de fièvre, ses cheveux en broussaille et ses joues mal rasées. Il fixa Malko avec une expression méprisante, comme il s'asseyait près de lui. Le goutte-à-goutte était toujours fiché dans son bras et à ses traits tirés, on devinait à quel point il souffrait.

— Tout va bien, annonça Elko Krisantem. Ils sont tranquilles tous les deux.

Sylvia Curzio était toujours derrière ses caisses. Le lacet du Turc délicatement passé autour de son cou. Au cas où elle aurait eu la fâcheuse idée de crier. Malko ouvrit la radio qui déversa aussitôt un flot de musique arabe empêchant Sylvia d'entendre ce qui se disait. C'était parfait. Il ne fallait pas qu'elle intervienne.

Malko tira de sa poche le passeport avec la photo du Palestinien et le lui mit sous le nez.

— Je sais beaucoup de choses, dit Malko en anglais. Vous êtes blessé. J'ai une proposition à vous faire. Qui vous permettrait de vous faire soigner très vite.

Le Palestinien détourna la tête du passeport et murmura :

— *I dont understand.*

— Vous mentez, dit Malko. Vous vous appelez Ibrahim El Haya et vous parlez anglais. Vous êtes nageur de combat, ce qui vous a permis de parvenir jusqu'à la côte sans trop de mal, quand vous avez sauté de l'*Esperanz*... Je ne vous tends pas un piège, je vous propose un *deal*(35).

Cette fois, Ibrahim El Haya se troubla. Il bougea, ce qui lui arracha un gémississement. Son épaule était terriblement enflée et l'inflammation gagnait le cou, malgré les antibiotiques.

— Qui êtes-vous ?

— Cela ne vous regarde pas, dit Malko. Voilà ce que je vous propose. Je sais que vous venez de Libye. Je vous offre d'y retourner dès aujourd'hui. Avec un message pour celui qui vous a envoyé sur cette mission. Tuer le président des États-Unis. Richard Corcoran...

— Je ne connais pas, fit le Palestinien.

— Au Bureau Arabe de Liaison, dit Malko, on le connaît sûrement. Même si ce n'est pas lui qui vous a engagé directement, il sait qui vous êtes. Je suis certain qu'il sera heureux de vous voir. Alors, vous lui délivrerez le message que je vais vous donner.

Ibrahim El Haya réfléchit un instant, puis secoua la tête.

— Je ne veux pas, je ne sais pas ce que vous voulez dire...

— Très bien, dit Malko, je vous donne cinq minutes. Il y a un vol pour Tripoli dans deux heures. Vous avez juste le temps de vous décider. Sinon, on vous laisse mourir de votre blessure. Bientôt, vous aurez la gangrène...

Le Palestinien ferma les yeux. Se demandant quel piège on lui tendait, ne comprenant rien à cette histoire de message. Malko comptait les secondes. Si El Haya disait « oui », Richard Corcoran sauterait sur lui, dès son arrivée à Tripoli, anxieux d'avoir des nouvelles de son commando. Mais s'il refusait, l'idée de Malko était à l'eau.

— OK ! dit soudain le Palestinien. J'accepte. J'ai trop mal.

Malko l'aurait embrassé.

— Très bien, dit-il. Dès que vous arriverez, il faut absolument que vous contactiez Richard Corcoran. Quand vous serez en face de lui, demandez à lui parler seul. Afin de lui faire un rapport sur votre mission. Dites-lui que Sylvia est ma prisonnière. Qu'il ne la reverra que s'il me téléphone. Je suis au *Hilton*, chambre 340.

— C'est tout ?

— Presque. Ajoutez que s'il n'a pas téléphoné d'ici demain soir, ce ne sera plus la peine. Maintenant, répétez-moi tout...

Docilement, le Palestinien s'exécuta. Deux fois de suite. Malko était certain qu'il n'oublierait pas...

— Qui est Sylvia ? demanda El Haya.

— Celle qui vous commande ici.

— Elle s'appelle Leila, pas Sylvia.

— Pour moi, c'est Sylvia, dit Malko. Maintenant, il faut nous dépêcher. À cause de votre blessure, je ne pourrai pas rouler vite. Ce soir, vous serez dans un hôpital, j'espère.

— Je n'ai pas de passeport, dit soudain le Palestinien.

— Je vais vous rendre le faux. Il n'y aura pas de problème à la sortie. J'ai fait le nécessaire...

* *

*

Une odeur persistante de kérosène imprégnait tout le petit aéroport. Les vieux 707 des Cyprus Airways, depuis longtemps amortis, fumaient comme des camions à gazogène...

On venait d'appeler le vol de Tripoli et une longue queue de travailleurs libyens immigrés, de femmes voilées, attendait dans la salle numéro 5. Ibrahim El Haya se retourna, sa carte d'embarquement dans sa main valide, souffrant visiblement de son bras en écharpe. Il avait du mal à marcher. C'était le moment difficile : Malko ne pouvait pas l'accompagner dans l'avion, il était livré à lui-même. Si le Palestinien faisait demi-tour, il était obligé de le remettre à la police et son plan était mort. Il ne pourrait pas séquestrer indéfiniment Sylvia Curzio.

Une employée commença à ramasser les cartes d'embarquement. Malko ne respira qu'en voyant le Palestinien disparaître dans le 727 des Libyan Airlines. Afin de conjurer le sort, il demeura sur la terrasse jusqu'à ce que l'appareil s'élève dans le ciel, après une attente insupportable... La machine était en route. Il saurait très vite si son analyse psychologique était bonne. Au pire, il n'aurait plus qu'à prendre l'avion le lendemain. Malko mit le cap sur Nicosie. Il lui fallut moins d'une heure pour voir les lumières de la capitale. Si tout se passait bien, Corcoran entrerait en contact avec lui. Mais tant

d'impondérables pouvaient entraver son plan...

* *

*

Malko frappa trois coups à la porte de l'entrepôt. Elko Krisantem entrouvrit aussitôt, puis le fit entrer. Il avait mis Sylvia Curzio à la place du blessé. Toujours ficelée. Ses yeux gris jetaient des éclairs. Elle n'avait plus de bâillon.

— Tout va bien ? demanda Malko.

— Elle a voulu me mordre, dit Krisantem.

— Ordure ! cria Sylvia. Je vous arracherai les couilles... Où avez-vous emmené le blessé ?

— Le soigner, dit Malko.

— Vous mentez ! hurla-t-elle. Vous l'avez tué.

Malko s'approcha d'elle.

— Calmez-vous, il n'y en a plus pour longtemps...

Elle leva sur lui des yeux pleins de défi.

— Qu'est-ce que vous attendez pour me mettre une balle dans la tête ? Vous voulez me faire parler avant ? C'est idiot. Je ne dirai rien... Alors, allez-y, j'en ai assez.

Malko la fixa avec une certaine admiration. Pas une seconde, elle ne s'était laissé aller. Une vraie professionnelle.

— Vous pourriez au moins me libérer les jambes, lança-t-elle.

— Non, dit Malko, je vous connais...

Elle haussa les épaules.

— Je ne suis pas suicidaire.

— Je vous détacherai à une condition. Dites-moi où se trouve Celik Osman.

Elle arbora aussitôt une expression intéressée.

— Je pourrais vous y conduire.

Malko se permit un sourire.

— Sylvia ! Je ne suis pas idiot. Donnez-moi l'adresse, j'irai le chercher moi-même.

— Impossible. Je vais vous dire où il est, mais cela ne vous servira à rien : dans un poste de l'armée turque, sur une colline dominant la route de Larnaca. Ils l'aident par sympathie. Ils ne laisseront approcher personne. Sauf moi.

— Et vous me le livriez ?

Sylvia haussa les épaules.

— C'est fini ! Qu'est-ce que cela change... Il faut penser à soi.

Il était sûr qu'elle mentait. Elle lui tendait un piège. Malko résista à la tentation. Après son aller retour à Larnaca, il était épuisé.

— Elko, dit-il, allez dîner et rapportez-lui quelque chose. Que désirez-vous ?

— Du poisson, fit Sylvia. J'adore le poisson. Et puis du Champagne, Du Moët et Chandon. Deux bouteilles, ce soir, je ne veux penser à rien.

Krisantem s'éclipsa.

Aussitôt, le ton de Sylvia changea.

— Ne soyez pas bête, dit-elle, vous avez une arme, je suis une femme. Détachez-moi. Vous pensez que je vous ai joué la comédie, hier ? C'est faux, j'avais vraiment envie de baiser avec vous. J'en ai encore envie, ajouta-t-elle.

Elle essayait vraiment tout. Malko tira une chaise à lui et s'assit en face d'elle.

— J'ai envoyé un message à Richard Corcoran, annonça-t-il : À propos de vous. Votre ami, le Palestinien, est parti pour Tripoli le porter.

L'expression de Sylvia changea. Cette fois, elle n'arrivait pas à se contrôler. La bouche tordue de haine, crachant au visage de Malko, elle explosa :

— Salaud, horrible salaud !

Il crut qu'elle allait faire éclater ses liens, tant elle se démenait.

Il ajouta aussitôt pour bien enfoncer le clou :

— Je lui ai donné le choix : ou il ne vous revoie plus, ou il vient négocier avec moi votre liberté.

— Imbécile, jeta-t-elle, il n'est pas fou ! Il ne viendra pas. Vous pouvez me tirer tout de suite une balle dans la tête !

— Je ne suis pas de votre avis, corrigea Malko, j'ai lu tout son dossier. Vous avez gâché sa vie, mais il est fou de vous. Je crois qu'il viendra, même en prenant des risques insensés... La Libye, sans vous, cela ne doit pas être très drôle...

— Pourquoi voulez-vous qu'il vienne ? Pour le liquider ? Vous aurez une belle prime. Deux d'un coup...

— Mais non, dit Malko, j'ai une meilleure idée.

— Laquelle ?

— Je vous laisse la surprise.

Elle retomba en arrière, ferma les yeux, rompant le dialogue et Malko se cala sur sa chaise, attendant le retour de Krisantem L'avion d'Ibrahim El Haya devait être en train de se poser à Tripoli.

* *

*

Étendu dans le noir, Malko ne dormait pas. Après avoir été remplacé par Krisantem, il avait pris trois cafés au *Paddock*, en écoutant le pianiste maltais et ils faisaient leur effet. Tentant de se déconnecter, il phantasmait sur une Libanaise à la lourde beauté sensuelle, aperçue dans le hall, enveloppée de dentelles, qui lui avait

jeté une œillade assassine. Quand elles se mettaient à être belles, les Orientales étaient véritablement splendides... Hélas ! ses pensées dérapaient, revenant toujours à la même interrogation. Son plan marcherait-il ou non ?

La sonnerie du téléphone le fit sursauter. Il entendit la voix de l'opératrice annoncer :

— *Long distance, Sir.*

À Chypre, le téléphone marchait remarquablement bien. Il retint les battements de son cœur. Le cadran lumineux de sa Seiko-Quartz indiquait deux heures quarante. Le *Hilton* et Nicosie dormaient...

— La chambre 340, demanda une voix d'homme.

— C'est ici, dit Malko.

— Vous m'avez envoyé un messenger. C'est du moins ce qu'il prétend.

— Vous êtes...

— Pas de nom, coupa l'inconnu, ou je raccroche.

L'accent était incontestablement américain. Ce ne pouvait être que Richard Corcoran. L'homme dont la C.I.A. avait mis la tête à prix.

Malko continua aussitôt :

— Il vous a dit la vérité. Je vous confirme ce message. Je quitte à l'instant la personne en question. Elle ne se trouve pas ici, bien entendu.

Pas la peine de déclencher Stalingrad sur le *Hilton*. L'homme a qui il parlait commandait à une armada de tueurs.

— Que voulez-vous ?

— Que vous veniez ici. Je vous ferai une proposition de vive voix.

— Vous êtes sérieux ? demanda Richard Corcoran. Vous ne pensez...

— Oui, dit Malko. Vous avez ma parole que vous ne risquez rien. Personne ne sera prévenu de votre venue. Pas même les gens dont je dépends.

— Pourquoi ? Comment puis-je vous croire ?

— Vous n'avez pas le choix, coupa Malko. Ou vous venez, ou c'est l'alternative que mon messenger a évoqué...

Il y eut un ricanement désabusé à l'autre bout du fil.

— Ma peau contre la sienne...

— Non, dit Malko. De toute façon, personne ne s'opposera à ce que vous repartiez de Chypre. Je m'en porte garant.

Silence, des grésillements. Il s'attendait à ce que Corcoran raccroche. Puis l'Américain annonça tout à coup, très vite :

J'arriverai demain par le vol 456, à onze heures du matin.

Le cœur battant, Malko guettait les passagers qui débarquaient du 727 portant sur l'empennage les trois flèches noires de l'emblème libyen. De Richard Corcoran, il ne possédait qu'une photo et un signalement : un mètre soixante-quinze, blond assez corpulent, pas de signe particulier, pas de lunettes. Il fixa son regard sur un homme de type européen qui venait de descendre la passerelle. De loin, on distinguait nettement les quatre gorilles qui l'escortaient. Ce devait être lui. Il avait gagné la première partie de son pari ! Quittant son observatoire, il regagna la salle des arrivées.

Les voyageurs sortaient rapidement. Les Chypriotes n'étaient pas regardants sur les formalités... La sixième personne était un homme aux yeux très bleus, au visage rouge brique alourdi de bajoues, boudiné dans un costume froissé. Il s'arrêta, regarda autour de lui. Malko s'approcha :

— Corcoran.

L'Américain leva les yeux, l'examinant de haut en bas. Les gardes du corps, tous arabes, avaient surgi, les encadrant immédiatement.

— C'est vous qui m'avez appelé ?

— Oui. Voulez-vous venir avec moi ? J'ai une voiture. Juste vous et moi. Nous pourrions bavarder. Vos hommes suivront dans un autre véhicule s'ils le souhaitent.

— Attendez.

Il y eut un bref conciliabule. Puis, un des gardes du corps se dirigea vers le bureau Avis. Richard Corcoran revint vers Malko.

— Retrouvez-nous dehors dans dix minutes.

* *

*

Richard Corcoran ne quittait pas Malko des yeux. Ce dernier démarra en direction de l'ouest, suivant la côte. Derrière, la voiture des gorilles les imita.

— Vous êtes Malko Linge, fit Richard Corcoran.

— Oui.

— Ah !...

Il le connaissait. Malko longeait maintenant la lagune en contrebas de l'aéroport. C'était absolument désert. Il s'arrêta sur le bas-côté et l'autre véhicule en fit autant.

À la surface de la lagune, on distinguait des flamants roses par dizaines, pas du tout incommodés par la raffinerie toute proche.

— Où est-elle ? demanda Richard Corcoran.

— En lieu sûr, dit Malko. Puis-je vous poser une question ? Quelle explication avez-vous donné pour votre venue ici ? Vous ne devez pas souvent quitter la Libye... Il est important que vous me répondiez.

Une ombre qui ressemblait à de la nostalgie assombrit le regard de l'Américain, puis il répliqua tout de suite, avec sécheresse :

— Je vais dans des pays amis... Je n'ai besoin de la permission de personne pour sortir de la Jamariya... Les hommes qui m'accompagnent travaillent toujours avec moi. Je suis d'ailleurs déjà venu ici. Personne ne l'a su. Les Chypriotes sont discrets... Maintenant, dites-moi ce que vous voulez.

C'était la question de confiance.

— Vous aviez organisé une opération avec beaucoup de soin, dit Malko. Nous avons eu la chance de pouvoir la « démonter ». La moitié de ceux qui travaillaient pour vous sont morts, l'autre moitié hors circuit ou en déroute. Vous ne parviendrez pas à assassiner le président des États-Unis. C'est assez triste que ce soit vous qui ayez eu cette idée-là.

— *Bullshit !* explosa l'Américain. Qu'est-ce que vous voulez ?

— *Cool it !* ⁽³⁶⁾ fit Malko. C'est vous qui voulez quelque chose.

— Quoi ?

— Sylvia.

Silence. Un vieux 707 décolla dans un fracas d'enfer. Corcoran alluma une cigarette nerveusement et souffla la fumée.

— Une femme, cela se remplace, dit-il d'un ton qu'il voulait léger.

— Si c'était vrai, dit Malko, vous ne seriez pas ici. Je connais toute votre histoire. Vous êtes fou amoureux de Sylvia Curzio. Je suis prêt à vous la rendre. À une seule condition...

— De l'argent ?

— Non, je veux Kadhafi.

Richard Corcoran lui jeta un regard signifiant qu'il avait perdu la raison.

— Quoi ! Vous voulez que je vous livre Kadhafi... Mais vous êtes fou ! C'est impossible.

— Je n'ai pas dit cela, dit Malko. Il y a un verset de la Bible qui dit : *Qui frappe par l'épée, périra par l'épée*. Mettez-le en pratique. Ne me dites pas que c'est une question de morale. Vous avez monté une opération pour liquider Reagan. Liquidez Kadhafi.

Richard Corcoran ne s'attendait visiblement pas à cette proposition. Les vitres tremblèrent sous le grondement d'un camion. Finalement, il murmura :

— Ce que vous me demandez est impossible.

— Vous êtes seul juge, dit Malko.

C'était un bluff cruel, mais le colonel Kadhafi méritait dix fois de

mourir. Un fou sanguinaire de l'espèce d'Hitler. L'homme qui avait voulu faire torpiller le *Queen Elisabeth* avec deux mille cinq cents passagers à bord. De l'extérieur de la Libye, on ne pouvait rien. Ce n'étaient pourtant pas les tentatives qui avaient manqué... Il fallait que quelqu'un dont il ne se méfie pas puisse l'approcher. Quelqu'un comme Richard Corcoran. Celui-ci se tourna vers lui.

— Je veux la voir, dit-il.

— D'accord. Si vous obtenez de vos gorilles qu'ils restent ici, et ensuite que je vous bande les yeux.

— Attendez-moi.

Il descendit et courut jusqu'à sa voiture d'escorte. Malko le vit discuter avec ses hommes puis revenir.

— OK ! dit-il, ils attendent.

Malko embraya. Une fois de plus, il allait affronter la route Larnaca-Nicosie. Il fallait que Richard Corcoran voie Sylvia vivante, que cela lui fasse mal, qu'il décide de tout faire pour la récupérer.

À côté de lui, Richard Corcoran regardait fixement les collines nues. Inutile de demander ce qu'il avait dans la tête.

* *

*

Malko ôta son bandeau à Richard Corcoran. Il le lui avait mis à l'entrée de Nicosie et l'avait dépouillé d'un P38, laissé dans la voiture. Elko Krisantem s'éclipsa discrètement.

Sylvia était toujours dans la même position, les mains liées derrière le dos, les traits tirés. Richard Corcoran s'approcha d'elle, le visage transformé. Il la contempla en silence plusieurs secondes comme s'il voulait s'en repaître les yeux. C'est elle qui parla la première. Parfaitement calme.

— Va-t'en.

— Tu es OK ? demanda-t-il.

— Oui, va-t'en. N'écoute pas ce qu'ils te disent. Ils mentent, ce sont des salauds, tu les connais. Fais ce que tu dois faire. Je t'en prie.

Sa voix était sèche, froide, impersonnelle. Elle le fixait sans aucune émotion. Brusquement, Malko fut certain que son hypothèse était juste : Sylvia « traitait » Richard Corcoran. Superbe manipulation. De son côté, il n'y avait aucun sentiment. Juste des ordres. Et Corcoran ne s'en était pas aperçu ! Alors qu'il nageait en pleine romance, Sylvia, elle, continuait sa mission.

Richard Corcoran se pencha, lui prit le visage entre les mains et l'embrassa légèrement sur la bouche. Avec une tendresse qui toucha Malko.

— Va-t'en, répéta-t-elle. Ne les écoute pas. Je m'en sortirai.

Richard Corcoran ne répondit pas. Il se redressa.

— Partons.

Malko lui remit son bandeau. Corcoran demeura silencieux jusqu'à la sortie de la ville.

— Qu'attendez-vous exactement de moi ? demanda l'Américain, quand Malko lui ôta le bandeau.

Malko essaya de ne pas montrer son excitation.

— Vous repartez à Tripoli. Ensuite, c'est à vous de jouer. Vous le liquidez. Je sais que vous êtes en mesure de le faire. Ou vous n'agissez pas et vous ne revoyez jamais... Si vous acceptez et que vous sortiez de Libye, il n'y a plus de problème pour vous. La Company passe l'éponge. Vous aurez de l'argent, des papiers et toute la logistique nécessaire pour vous planquer un certain temps. Sylvia vous rejoindra. J'ai l'accord de Langley pour toute cette opération. Vous me connaissez de réputation. Vous avez ma parole. Il n'y aura ni piège, ni *catch*. (37)

— Et si j'échoue ?

— Si j'ai la preuve que vous avez essayé, Sylvia sera libre d'aller où elle voudra. Mais faites vite, je ne peux pas la garder indéfiniment.

Ils n'échangèrent plus un mot jusqu'à la route surplombant la lagune. L'autre voiture attendait toujours. Avant que son passager ne descende, Malko précisa :

— Nous allons changer son lieu de détention. Aussi ne tentez pas une action qui pourrait se retourner contre elle.

— Je n'en ai pas l'intention, fit sèchement l'ex-agent de la C.I.A. De toute façon, nous avons un avion pour Tripoli dans deux heures, je le prendrai avec mes gens. Si vous ne m'avez pas préparé de mauvaises surprises...

— Ce n'est pas mon intérêt, dit Malko.

Les deux hommes ne se serrèrent pas la main. Malko eut l'impression que Corcoran voulait dire quelque chose, mais l'Américain partit à grandes enjambées vers sa voiture. Son seul moment d'émotion avait été face à Sylvia, Malko les vit faire demi-tour vers l'aéroport. Il les suivit. Décidé à s'assurer qu'ils reprenaient bien l'avion.

Pas la peine de se retrouver avec une équipe de tueurs sur le dos. Il n'y avait plus qu'à attendre que la machine infernale se déclenche ou fasse long feu. Il avait retourné contre l'instigateur de l'attentat sa propre arme. Une vieille prise de judo qui avait une saveur particulière dans le cas présent. Il était sûr que l'ex-agent de la C.I.A. ne jouerait pas à la roulette russe avec la vie de la femme dont il était passionnément amoureux.

Malko s'était fixé un délai de trois jours. Au-delà, Sylvia Curzio serait rendue à la liberté et il quitterait Chypre.

Seulement, cela, Richard Corcoran l'ignorait.

Sylvia Curzio posa sur Malko ses yeux gris et froids comme du marbre.

— Vous êtes un horrible salaud, fit-elle calmement.

— Pourquoi ?

— Je me doute bien que vous le faites chanter. À cause de moi...

Elle parlait d'une voix basse, lasse, désespérée. Brusquement, Malko se demanda s'il n'y avait pas autre chose entre eux qu'une simple manipulation. Hélas ! Sylvia avait de telles ressources comme comédienne... Il rengaina sa pitié. C'était un cobra. Capable de se faire tuer même, pour ôter à Corcoran une raison de faire quelque chose qui allait contre les intérêts de son Service. Elle demanda d'une voix douce :

— Maintenant que vous avez monté votre coup, pourquoi ne me sortez-vous pas ? Sous bonne garde. J'en ai assez d'être enfermée.

— Je comprends, dit Malko. Mais si je faisais cela, à la moindre incartade, je serais obligé de vous abattre, vous le comprenez ?

— Bien.

Elle avait répondu sans hésitation. Malko sourit.

— Je suis certain qu'il y aurait une incartade. Vous seriez capable de vous faire tuer délibérément. Pour que Richard Corcoran n'ait plus de raison de faire des bêtises... Non, Sylvia, il faudra trouver autre chose.

Elle serra les lèvres sans répondre. Provisoirement vaincue. Il aurait aimé qu'Alexandra soit avec lui, qu'ils dînent en tête à tête et qu'ils fassent l'amour après. Sylvia était aussi belle qu'elle, mais c'était à l'intérieur un monstre froid qui lui ôtait tout désir.

Le ciel était toujours d'un bleu immaculé, bien qu'on soit en plein hiver. Malko avait l'impression que le temps s'était arrêté. Bientôt cela ferait quarante-huit heures que Richard Corcoran était reparti pour la Libye. Depuis, rien. Langley commençait à s'énervier, insistant pour que Malko, et surtout les deux gorilles, quittent le territoire chypriote avant qu'il n'y ait un problème sérieux. Malko voyait avec angoisse les heures s'écouler. Peut-être avait-il surestimé l'attachement de Richard Corcoran pour Sylvia. Peut-être aussi ce dernier s'était-il heurté à des difficultés insurmontables...

On frappa à sa porte.

— *It's me*, annonça la voix de Chris Jones.

Malko alla ouvrir. Le gorille tenait le *Cyprus Mail* à la main. L'air

sombre. Il le jeta sur le lit, ouvert à la page trois. Il avait encadré de rouge une dépêche. Malko lut, la gorge serrée par l'angoisse :

TRIPOLI : Le colonel Kadhafi a annoncé à la presse que ses services de Sécurité venaient de déjouer un nouveau complot de la C.I.A. visant à l'assassiner. Un mercenaire étranger parvenu à s'infiltrer dans son entourage a été abattu alors qu'il tentait de fuir le pays.

Malko relut trois fois la dépêche. Dans son job, il n'y avait pas de coïncidences. Il éprouvait une sensation bizarre. La joie d'avoir eu raison, l'amertume d'avoir envoyé Richard Corcoran à la mort, et d'avoir échoué. Chris Jones, qui avait été mis au courant, secoua la tête et dit avec une espèce de tendresse :

— L'enfoiré, il était quand même gonflé...

Venant de lui, c'était une belle oraison funèbre...

Malko repoussa le journal.

— Il faut prévenir Sylvia Curzio, dit-il.

Chris Jones posa son gros index sur le journal.

— Vous êtes certain que ce n'est pas un montage ? La station de Tripoli ne nous a rien envoyé.

Malko s'immobilisa, troublé. Et si c'était une astuce géniale ? Un homme comme Corcoran pouvait manipuler les services de presse de Tripoli. En faisant croire à sa mort, il remplissait son contrat avec Malko, et faisait libérer Sylvia. Étant donné l'hermétisme de la Libye, cela prendrait un certain temps avant de savoir si Richard Corcoran avait vraiment été tué ou non. Personne n'avait vu « Carlos » depuis un an et demi, par exemple, et on ignorait même s'il était encore vivant... Malko était coincé. Il secoua la tête :

— Tant pis, dit-il, au moins j'aurai essayé. De toute façon, nous partons demain.

— Vous allez la libérer ?

Elle n'est plus dangereuse, dit Malko. Grillée. Je tiens ma promesse. Si on la revoit en Libye, c'est que Richard Corcoran nous aura eus avec un beau montage.

Sylvia leva la tête en voyant entrer Malko. Elko Krisantem, assis sur une chaise, feuilletait une revue porno. La jeune femme fixa Malko. Il n'était pas revenu depuis deux jours. Malgré le calme apparent de Sylvia, il lut une interrogation anxieuse dans les yeux gris. Sans qu'il puisse savoir s'il s'agissait d'une angoisse professionnelle ou sentimentale...

— Elko, détachez-la, dit-il.

— Il l'a fait !

— Il l'a tenté en tout cas. Tenez.

Malko lui posa le journal sur les genoux, Elko Krisantem venait de libérer ses poignets. Elle se plongea dans la dépêche, puis releva la tête.

— Il est mort.

C'était une constatation. Impossible de voir si elle ressentait quelque chose.

— Peut-être pas, dit Malko. Cette dépêche peut être une intoxic. Une astuce pour nous faire croire qu'il a tenté de remplir sa mission et qu'il a échoué.

Elle ouvrit la bouche pour protester, mais Malko l'arrêta aussitôt.

— De toute façon, je remplis ma partie de contrat, dit-il, vous êtes libre.

Elle le regarda, stupéfaite.

— Vous voulez dire que vous me laissez partir ! Que je ne...

— Oui. Moi-même, je vais quitter Chypre aujourd'hui. Personne ne parlera aux autorités chypriotes de votre rôle dans cette affaire. J'aurais aimé que Corcoran nous débarrasse de Kadhafi. En essayant et en perdant la vie, il a gagné la vôtre. C'était l'accord que nous avions conclu. Je le respecte.

Sylvia ne bougeait pas, le regard ailleurs, se frottant machinalement les poignets.

— Je pars avec vous, dit-elle lentement.

Malko crut avoir mal entendu. Mais Sylvia expliqua aussitôt :

— Je connais Richard. Il a dû vraiment essayer. Il était fou de moi. Je sais qu'il ne serait pas demeuré en Libye, seul. J'avais pour mission de l'y faire rester. Maintenant, cela n'a plus de sens.

C'était la première fois qu'elle reconnaissait implicitement avoir été le « traitant » de Richard Corcoran. Sans dire encore pour le compte de qui et à quelles fins. Elle continua avec un sourire plein d'ironie :

— Vous ne voulez pas de moi ? Je sais pourtant beaucoup de choses intéressantes.

— Je n'en doute pas, dit Malko, mais nous ne sommes pas précisément du même bord...

Elle haussa les épaules.

— Je n'ai plus de bord. Vous savez ce qui arrive aux gens qui ont eu trop de contacts avec l'adversaire dans notre métier ? Si je repartais vers ma Centrale, je serais soumise à des dizaines d'interrogatoires, à des vexations sans fin. Rien ne pourrait les convaincre vraiment que je n'ai pas été « retournée ». Alors, on me mettrait en observation. Dans un bureau avec des choses emmerdantes à faire. Jusqu'à ce que je craque nerveusement. Que je me suicide, ou que j'avoue n'importe quoi. Ou simplement que je me mette à boire... En plus, on me reprocherait ce qu'il vient de faire.

Malko savait qu'elle disait vrai. C'était la même chose à l'Ouest. Alors, à l'Est... Sylvia était allée trop loin dans cette mission ratée.

— Vous voulez utiliser votre passeport italien ?

— Je n'ai plus de passeport, plus de nom, plus rien, dit-elle. Il faut que je disparaisse.

— Avez-vous quelque chose à faire avant de quitter Chypre ? demanda Malko.

— Non, dit-elle. Sauf prendre un bain.

— Très bien, dit Malko, je vous emmène au *Hilton*. Pendant ce temps, j'irai à l'ambassade américaine, afin d'arranger votre... voyage.

* *

*

La fébrilité du chef de station était visible à un kilomètre. Avant même que Malko l'ait mis au courant des derniers développements, il annonça :

— Vous savez la nouvelle ! Il y a vraiment eu un attentat contre Kadhafi ! Quelqu'un a tiré sur lui. Il devait apparaître à la télévision aujourd'hui et sa prestation a été annulée. Il paraît qu'il a une balle dans le bras gauche.

— Comment savez-vous tout cela ?

— La station de Tripoli et certains messages libyens que nous avons partiellement décodés. Il y a eu un trafic radio intense la nuit dernière, entre Tripoli et l'ambassade d'ici. Pas seulement les Libyens, les Popovs aussi s'y sont mis. Si ce salaud avait pu être foutu en l'air...

Malko écoutait, bouleversé. Ainsi Richard Corcoran avait tenu sa promesse pour récupérer Sylvia, en tentant de tuer le « Fou de Tripoli », comme l'appelait feu Sadate. La chance avait été contre lui.

— Moi aussi, j'ai des nouvelles, dit-il. Liées aux vôtres...

Lorsqu'il eut terminé le récit de la « conversion » de Sylvia Curzio, l'Américain faisait des bonds sur place.

— C'est fantastique, dit-il. Nous récupérons le « traitant » de

Corcoran ! On va savoir beaucoup de choses. Je vais télexer tout de suite à Langley qu'on vous organise un voyage en première classe... Au moins à partir d'Athènes. Je m'occupe de vos réservations. Il faut que vous partiez d'ici le plus vite possible. Pour qu'elle ne change pas d'avis...

— Elle ne changera pas d'avis, dit Malko. Surtout si nous avons la certitude que Corcoran est mort.

* *

*

Sylvia était méconnaissable, une jupe de tweed, les cheveux tirés, des talons plats, pas de maquillage. Elle fumait nerveusement, étendue sur le lit.

— Tout est arrangé, annonça Malko. Nous partons dans trois heures. À Athènes, nous gagnerons un appareil de l'US Air Force qui nous amènera directement à Washington. Ensuite une nouvelle vie commencera pour vous...

Dans les chambres voisines, Chris Jones et Milton Brabeck faisaient leurs bagages. Krisantem était déjà dans le hall. Le chef de station avait trouvé de la place sur Cyprus Airways. Il attendait à l'aéroport, pour faciliter l'embarquement.

Sylvia suivit Malko. Ils avaient retenu deux grands taxis radio pour descendre à Larnaca. Les portières claquèrent.

Durant tout le trajet, elle demeura muette et Malko respecta son silence.

La station avait eu d'autres nouvelles de Tripoli et il était maintenant certain que le colonel Kadhafi avait été physiquement atteint, bien que sans gravité. Finalement, Richard Corcoran revenait dans le giron de la Company. À titre posthume.

Malko sentait contre lui la cuisse dure et musclée de Sylvia. Elle l'intriguait. Sa dureté, ses brusques élans sexuels, cette sûreté qui l'avait fait passer à travers tout. Était-elle contrôlée par les Bulgares ou non ?

L'aéroport apparut. Des porteurs se précipitèrent. Il y avait une longue queue au comptoir des Cyprus Airways. Elko Krisantem s'approcha de Malko.

— Donnez, Altesse, je vais enregistrer les bagages.

Chris Jones et Milton Brabeck s'étaient précipités pour acheter des poupées au stand voisin. Malko prit Sylvia par le bras.

— Venez, nous allons prendre un café.

Brusquement, il la sentit se raidir.

— Attention ! cria-t-elle.

Elle s'écarta brutalement de lui. Malko balaya la salle du regard et une boule d'angoisse lui bloqua la gorge. Celik Osman venait de surgir

dans le hall. Les mains dans les poches, il marchait vers eux. Malko n'avait plus son pistolet extra-plat et les gorilles étaient également désarmés pour prendre l'avion. Malko hurla :

— Chris ! Milton !

Les deux gorilles se retournèrent d'un bloc. Celik Osman s'était mis à courir vers Malko et Sylvia. Les deux Américains mesurèrent immédiatement la situation. D'un bond, Milton Brabeck fut sur Malko, le plaqua au sol et le força à s'allonger par terre, lui offrant le maximum de protection...

Chris Jones avisa une valise, la ramassa et la projeta dans les jambes du tueur, le ratant.

— Police ! hurla Chris Jones. Police !

L'aéroport était bourré de policiers armés jusqu'aux dents. Deux d'entre eux se retournèrent. Mais Celik Osman bifurqua brutalement. Au lieu d'aller vers Malko, il visa Sylvia qui s'enfuyait vers l'extérieur, tenant à deux mains un gros pistolet noir. Il fit feu à quatre reprises. Touchée dans le dos, la jeune femme tituba et s'effondra dans un tumulte invraisemblable... Des gens s'enfuyaient dans tous les sens. Plusieurs policiers en uniforme se ruaient dans l'aérogare. Chris Jones plongea enfin dans les jambes du tueur, le faisant rouler à terre, trois secondes trop tard...

D'une ruade, Celik Osman s'en débarrassa et se releva pour se trouver nez à nez avec un policier chypriote le menaçant de sa mitraillette. Sans hésiter, le Turc lui tira en pleine tête. L'autre eut le temps de le rafaler, rejoint aussitôt par ses collègues qui criblèrent le tueur de projectiles. Ce dernier lâcha enfin son arme et tomba, foudroyé.

Malko se releva et courut jusqu'à Sylvia, retournant le corps. Il s'immobilisa, muet d'horreur. Une des balles avait traversé le cou, ressortant par le nez, la défigurant. Elle non plus ne respirait plus... Le colonel Kadhafi venait de se venger. Malko n'entendait pas les coups de sifflet, les appels, les cris des gens affolés...

Richard Harriman surgit affolé.

— *My God !* Que s'est-il passé...

— Ils ne voulaient pas que Sylvia parle, dit Malko.

— Qui, « ils » ?

— Je n'en sais rien.

Soudain, son regard tomba sur un homme qui attendait devant le comptoir des Cyprus Airways. Un visage vaguement familier. Cela lui revint d'un coup. C'était l'homme qui avait pris le message de Sylvia dans la « boîte aux lettres » morte.

Avec tout ce qui s'était passé par la suite, il n'avait pas pu se concentrer sur son identification. Et, d'ailleurs à partir de quels éléments ? Il ne savait ni sa nationalité, ni son nom, ni l'endroit où il

demeurait. Ni même si c'était à Chypre. Pourtant, il se maudissait maintenant de ne pas avoir tenté l'impossible. Sylvia ne serait peut-être pas morte. Il se rapprocha du chef de station.

— Robert, dit-il, je veux la liste des passagers de ce vol. Qu'on la « crible ». Qu'on mette tous les ordinateurs sur le coup. Il y aura quelqu'un d'en face... Vous voyez l'homme en gris, là-bas.

C'est tout ce qu'il pouvait faire pour Sylvia Curzio. Un policier venait de jeter un manteau sur son corps. Celik Osman ne tuerait plus personne. Les exécutants avaient disparu, mais qui avait vraiment tiré les ficelles ? Eux étaient manipulés par Richard Corcoran. Corcoran par Sylvia. Et Sylvia par qui ?

* *

*

Elko Krisantem frappa à la porte de la bibliothèque du château de Liezen.

— Entrez ! cria Malko.

Il finissait de savourer une vodka en compagnie d'Ira Cornfeld. La soirée promettait : la collectionneuse d'armes portait encore une fois une jupe si ajustée qu'elle semblait avoir été cousue sur elle, moulant sa croupe cambrée d'une façon éhontément provocante. Une bonne surprise, arrivée au début de l'après-midi.

— Il y a un appel téléphonique pour vous, annonça le maître d'hôtel. De Washington.

— Je le prends en haut, dit Malko.

Il abandonna sa conquête quelques instants. Un mois s'était écoulé depuis le drame de l'aéroport de Larnaca. Un mois de récupération. À l'autre bout du fil, une voix annonça :

— Ici, Bob. Nous venons enfin d'aboutir dans nos recherches. L'homme qui a pris l'avion avec vous, dans l'île où vous étiez.

— Je vois, dit Malko. Vous l'avez identifié ?

— Oui. Il s'agit du colonel Vladimir Tcherkachev. Brillant membre du Directorate numéro 9 du K.G.B. Je pensais que cela vous intéresserait... À bientôt.

— À bientôt, dit Malko.

Il raccrocha. Pensif et triste. Ainsi la boucle était bouclée. Bien entendu, il n'y aurait jamais aucune preuve. On ne saurait jamais que le K.G.B. était derrière le complot destiné à liquider le président Reagan. Les pantins étaient morts. Ou supprimés. Pour couper à tout jamais les fils qui les reliaient à ceux qui les faisaient danser, sur une musique qu'ils n'avaient pas écrite.

-
- 1 Démarcation entre les zones grecques et turques.
 - 2 Pas de chance.
 - 3 Front populaire de libération de la Palestine.
 - 4 Enculé de sa mère.
 - 5 Regarde.
 - 6 La police ! La police !
 - 7 Équivalent de préfet de police.
 - 8 Mouvement terroriste arménien.
 - 9 Hôpital militaire de Washington.
 - 10 Honorable correspondant.
 - 11 Dommage !
 - 12 Liquidation physique.
 - 13 Organisation clandestine d'extrême droite.
 - 14 Voir : S.A.S. à *Istanbul*. S.A.S. n° 1.
 - 15 Voir : *Vengeance romaine*. S.A.S. n° 62.
 - 16 Camarade.
 - 17 Salaud !
 - 18 Chief of Station.
 - 19 Organisme d'État bulgare.
 - 20 Contractuel.
 - 21 Ne se faisant pas remarquer.
 - 22 Que voulez-vous boire ?
 - 23 Oui, oui, c'est un bon ami, mais je ne sais pas où il est. Puis-je vous aider ?
 - 24 Restriction routière.
 - 25 Cocos.
 - 26 Maintenant.
 - 27 Vous quittez Chypre demain ou la fille meurt.
 - 28 Mange !
 - 29 Que se passe-t-il ?
 - 30 Un ennui. Ouvre la porte.
 - 31 Du calme.
 - 32 National Security Council.
 - 33 Tueurs.
 - 34 Limite.
 - 35 Marché.
 - 36 Du calme.
 - 37 Astuce.